

LE
MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Deux grandes innovations se préparent dans la toilette : La réapparition des frisures et la réforme des crinolines.

Déjà, il y a un an, un artiste en renom s'était efforcé de ramener la coiffure Sévigné. Cette tentative avait eu quelque succès, sans toutefois être connue généralement. Cette année-ci, M. *Sergent* fils, qui semble appelé à continuer la réputation de son père, a fait du perfectionnement de cette coiffure une création tout artistique. Les frisures presque aériennes sont accompagnées en arrière de deux longs tire-bouchons; et de légères fleurettes sont entremêlées aux cheveux avec une gracieuse négligence. Les boucles accompagnent aussi quelquefois la coiffure à l'*Impératrice*, c'est-à-dire roulée en dessous, et lui donnent un caractère historique. C'est, à très peu de chose près, celle qui fut adoptée après 1620, alors que notre France reconquit, dans toute sa plénitude, l'empire de la mode qu'elle partageait depuis cent ans avec l'Espagne. On porte aussi de doubles bandeaux roulés tous les deux en dessous, d'autres fois un seul bandeau entouré d'une épaisse natte.

Comme toutes les autres, cette branche de la toilette, la plus importante de toutes, puisqu'elle ne tire ses éléments que des richesses mêmes de la nature, est devenue l'objet de sérieuses études et de savantes combinaisons.

La crinoline, cette mode si peu en harmonie avec les habitudes resserrées de notre vie moderne, avait trouvé le moyen de devenir, nous ne savons trop pourquoi, une préoccupation même des esprits les plus graves. Qu'on s'en occupât pour la soutenir ou pour la blâmer, nous trouvions qu'on lui faisait l'honneur de s'en occuper beaucoup trop. Seules, les revues dans le genre de celle-ci devaient, pensions-nous, s'intéresser à son existence; mais nous n'avons plus le courage de nous plaindre de ces manifestations diverses de l'opinion, puisque de leur concours est résultée une décision équitable et conciliatrice. La mode ne revient pas aux robes plates, l'exagération disparaît et il reste, dans la façon des jupes, une ampleur élégante et raisonnable.

Les basques ne se portent presque plus et seulement comme fantaisie. On les fait alors très basses, arrondies sur les côtés et fendues en arrière.

Nous avons remarqué comme toilettes de ville simples et de bon goût :

Une robe de taffetas bleu de France, à quilles, formées de losanges en velours noir à cheval sur d'autres losanges en étoffe de soie à gros grains. Le corsage garni de losanges semblables, mais plus petits, se termine par des effilés de soie et de jais. Les manches ont deux bouffants et un volant orné de losanges et d'effilés. Cette toilette était complétée par un col et des manches en point d'Alençon et des nœuds de velours brodé de jais, dans une coiffure à l'*Impératrice*.

Une autre toilette, composée d'une robe *Pompadour* à deux volants, dont le corsage à longue pointe arrondie par devant et à petites basques sur les côtés, se termine par une herbe pointue par devant et par derrière, et garnie

de petits velours noirs et d'effilés assortis à la robe; d'une coiffure en blonde forme colimaçon, sous laquelle est posée une guirlande de pensées; quelques pensées détachées sont semées sur de larges barbes en blonde.

Une robe de moire antique grise à une seule jupe, mais garnie devant et au corsage de dentelle noire posée en échelle et entremêlée de grelots de velours et de jais. Les manches très larges avec un simple petit jockey, ouvertes en dessous, et garnies de même de dentelle et de grelots, et doublées de taffetas blanc bordé d'une petite ruche posée un peu en dehors. Une coiffure en dentelle noire et en géranium ponceau.

Nous avons rencontré dans le monde une jeune fille dont la toilette de demi-deuil, harmonieuse dans sa sévérité, nous a fait oublier un instant les nuances plus claires et plus gaies que l'on trouve d'ordinaire dans une toilette de bal. Elle se composait d'une robe de tarlatane à deux jupes très amples. Le corsage, tout bouillonné devant et derrière et entremêlé d'une très étroite passementerie de jais, était terminé par des bretelles de velours noir avec nœud devant et derrière, et de longs bouts retombant sur la jupe. Au haut du corsage était un bouillonné de tarlatane avec un velours très étroit passé dedans. Comme coiffure, des épis de jais de chaque côté des cheveux disposés en doubles rouleaux, et par derrière un huit en velours formant cache-peigne et terminé par de longs bouts.

Nous assistions, ces jours-ci, à un de ces trop rares mariages où les sympathies du cœur se trouvent réunies à toutes les convenances de position et de fortune. Dégagée donc de toute préoccupation d'avenir pour cette union contractée sous d'aussi favorables auspices, nous avons pu examiner en détail la toilette de la mariée. La robe, qui sortait des ateliers de madame *Judenne*, l'une de nos couturières en renom, était en taffetas blanc à deux jupes très amples, avec biais de satin recouvert d'Angleterre. Le corsage, formant fichu *Marie-Antoinette*, était pointu derrière et surmonté d'un col en Angleterre, les manches ouvertes et très amples. Le voile très long en tulle illusion, la coiffure cache-peigne, et le bouquet en lilas blanc, clématite et fleurs d'oranger, les cheveux en bandeaux entourés de grosses nattes. Un seul bijou se faisait remarquer dans cette parure d'une si élégante simplicité: c'était un camée qu'à sa régularité parfaite de traits et de dessin on aurait pris pour un de ces précieux objets d'art que nous a légués l'antiquité, si l'arrangement moderne du costume et de la coiffure n'avait dénoncé un portrait de notre temps; c'était en effet celui du nouveau marié, offert par lui à sa fiancée. Un seul artiste, à Paris, s'occupe de ce genre de travail, qui sera bientôt recherché comme un élément indispensable à la composition de toute riche corbeille.

Un corset mal fait ôte, on le sait, toute la grâce à la plus charmante parure, mais, de plus, il est bien démontré maintenant qu'il peut avoir sur la santé la plus fâcheuse influence. Le choix intelligent de son fournisseur est donc, pour cette partie de la toilette, plus important que pour toute autre. Citer la maison *Hippolyte*, c'est rappeler seulement une réputation qui se recommande d'elle-même. La riche et élégante clientèle de cette maison a adopté le corset *paletot*, qui n'a pas d'ouverture par derrière et évite ainsi l'effet désagréable que produit toujours la marque du lacet au milieu d'un dos plat. Il s'attache devant à l'aide de boucles. Sa coupe est dégagée et courte, de manière à laisser aux mouvements toute leur liberté. Il peut se porter

avec toutes sortes de toilettes. Nous le recommandons spécialement aux dames qui montent à cheval. Il est très favorable aussi au développement de la taille chez les jeunes personnes et chez les enfants. La maison *Hippolyte* a obtenu un brevet pour ce modèle, elle en a donc la propriété absolue; elle confectionne d'ailleurs tous les autres genres de corsets.

L'usage du burnous s'est de plus en plus généralisé. Les femmes élégantes adoptent naturellement de préférence ceux que leur prix un peu élevé met à l'abri des atteintes de la vulgarité. Ce sont ceux surtout en velours noir uni ou brodé de jais. On porte aussi des châles en chenille et velours, qui sont une jolie fantaisie, mais ne peuvent en aucune façon remplacer ce beau cachemire des Indes ou de France, qui se trouve dans toute garde-robe un peu complète, et que la foule admire à l'étalage de la maison du *Persan*, à côté des riches volants d'Angleterre et des remarquables dentelles que renferment ces magasins. Les châles longs ont toujours une vogue à peu près exclusive. Ils sont presque entièrement couverts de dessins; à peine reste-t-il au milieu un tout petit espace uni, se dessinant soit en rond, soit en étoile, soit en losange. Les fonds vert et bleu paraissent être en faveur cette année.

Les chapeaux se font toujours de la même manière, c'est-à-dire en forme *Marie-Stuart*, avec longs bavolets, larges brides, nœuds de dentelles ou de velours sur la passe, plumes ou fleurs sur les côtés, bandeaux de velours ou de ruban sur le front. On fait aussi de fort jolies capotes, dont la forme avance un peu moins que celle des chapeaux, et des chapeaux de feutre avec ornement de fleurs semblables dont on trouve un bel assortiment chez M. *Abt* fils, rue de Ménars, 3. On prépare, dès maintenant, dans cette maison, de jolies pailles destinées aux modes du printemps; et les modistes y trouvent, en toute saison, tous les genres de fournitures qui peuvent leur être nécessaires.

Les petits bords, les bérets avec plumes, sont adoptés par les femmes qui ne dansent plus, mais pour les jeunes femmes et surtout pour les jeunes filles, rien ne vaut pour le bal les coiffures de fleurs. Elles sont toujours presque rondes, mais un peu diminuées sur le front. Nous avons vu, chez madame *Perrot-Petit*, 42, place de la Bourse, une couronne de pâquerettes blanches avec une rose et son bouton placé sur le côté gauche, qui est tout ce qu'on peut rêver de plus frais et de plus riant.

Ce qui caractérise surtout cette maison, c'est une délicatesse extrême dans le choix et dans l'exécution. On y voit presque exclusivement des fleurs naturelles sans mélange d'or, de perles, de plumes et d'argent; madame *Perrot-Petit* copie naïvement la nature, mais la nature telle qu'elle lui apparaît sans doute, c'est-à-dire toujours gracieuse et charmante comme elle-même. Chacune de ses fleurs est d'une admirable vérité, et un chef-d'œuvre de grâce et de poésie. Nous n'essaierons pas de décrire les délicieuses parures qu'elles servent à composer, nous en indiquerons seulement quelques-unes au hasard, pour donner une idée imparfaite de leur charme et de leur séduction.

Ce sont : une couronne ronde de roses sauvages effeuillées, avec feuillage mélangé de boutons. Une seule grande branche retombe du côté gauche;

Une autre couronne de primevères à teintes dégradées, très pâles sur le front et rose vif sur les côtés. Deux grandes branches retombent en arrière;

Une coiffure en églantines de plusieurs nuances et en hélioïtrophe;

Une *Cérés* en tulipes rouges et lilas blanc.

La maison *Perrot-Petit*, prépare en ce moment plusieurs envois pour les fêtes qui vont avoir lieu en Angleterre, à l'occasion du mariage de la princesse royale. L'une entre autres se compose d'une guirlande de primevères semblable à celle que nous venons de citer, et de quilles de primevères posées par touffes et mélangées de feuilles couvertes de givre. Nous ne doutons pas du succès

qu'aura cette parure, destinée à une très jeune et très jolie personne de l'aristocratie anglaise.

Les plus modestes de ces fleurs, sur une robe de tulle ou de tarlatane, font à une jeune fille la plus splendide toilette. La mode a pour les femmes d'autres exigences. La dentelle est devenue non-seulement un luxe de bon ton, mais presque une nécessité. Toutes les dames doivent donc savoir un gré infini aux fabricants qui, en créant un genre de dentelle presque semblable à l'autre, comme solidité, comme variété de dessins et comme aspect général, mais d'un prix infiniment moins élevé, leur permettent de suivre toutes les lois de l'élégance et de la mode.

Nous voulons parler de la dentelle de Cambrai, que la maison *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, a fait arriver à un si haut degré de perfectionnement. La fabrication à la mécanique, qui inspire à beaucoup de personnes une préférence inexplicable, est peut-être, au contraire, un avantage de plus, puisqu'elle permet de fabriquer d'un seul morceau les plus grandes pièces, et évite ainsi, dans les coutures, une cause d'accidents fréquents et toujours possibles dans les dentelles faites par morceaux à la main, et les mieux recousues.

Un autre préjugé répandu contre la dentelle de Cambrai, préjugé qu'il importe de détruire, c'est qu'elle se fabrique avec de la soie écrue, et qu'on la fait teindre ensuite. Elle se fait, au contraire, avec de la soie noire, plus belle et plus unie que celle qui sert pour l'autre dentelle, car son mode de fabrication rendrait inacceptable, on le conçoit, un nœud ou une inégalité.

M. *Ferguson*, fournisseur d'un grand nombre de magasins en renom, fabrique aussi la dentelle *Lama* qui, plus forte et plus épaisse que la dentelle de Cambrai, s'emploie pour châles, mantelets, volants, mais non pour les objets plus petits tels que voilettes, cols, garnitures de fichus semblables à celui que nous avons vu chez mademoiselle *Anna Loth*.

Ce fichu, forme *Marie-Antoinette*, est en tulle à pois avec bouillonnés et garnitures en dentelle de Cambrai entremêlée de velours noir.

Un autre très joli fichu pour jeune fille, est en tulle Malines tout uni, avec garnitures semblables et petits velours noirs; il est pointu et décollé par derrière et par devant, et forme bretelles sur les épaules; ses très longs bouts retombent sur la jupe, qu'ils sont destinés à garnir.

Mademoiselle *Anna Loth* a une grande variété de cols de manches, de bonnets, de mouchoirs, de coiffures en velours. L'une de ces coiffures, en forme de cache-peigne avec cordelière, nous a paru particulièrement gracieuse.

Les manchons se portent très petits. Les berthes de fourrure se font au contraire très grandes. M. *Bougeneaux-Lolley*, chez lequel on trouve le plus bel assortiment de toutes sortes de fourrures, fait de charmantes petites palatines pour soirées, en cygne, en hermine et en chin-chilla.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 513.

TOILETTE DE DINER OU DE SPECTACLE. — Robe en taffetas garnie de velours, de petite guipure noire à dents et de grelots de chenille noire.

Corsage décollé carrément derrière comme devant; bordé à plat d'un velours garni de chaque côté d'une petite guipure à dents pointues.

Des velours formant la pointe à chaque extrémité et garnis d'un grelot en chenille sont posés en brandebourgs sur le devant du corsage et descendent ainsi en se diminuant jusque sur la pointe.

La manche, très courte et très écartée, est soutenue par un gros bouillon de tulle qui forme *sous-manche* courte.

Les deux jupes, ayant chacune un ourlet *marqué* (de 21 centimètres), sont garnies de *quilles* en velours, avec grelots et guipures.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée d'une parure de clochettes et de torsades de perles, formant bien cache-peigne et posée très bas.

Robe en tulle bleu et blanc.

Robe de dessous en taffetas blanc.

Le corsage à pointe est garni d'une belle draperie bien gracieusement plissée et composée d'un pli blanc et d'un pli bleu alternativement.

La draperie descend sur l'épaule et creuse bien sur la poitrine. Elle est retenue devant dans un petit *poignet* de taffetas.

La manche est courte et très bouffante; elle se compose d'un mètre de tulle. Sur cette manche bouffante est posée, comme un jockey rond, une manche en tulle bleu.

Un beau bouquet de clochettes et de perles retombe avec ampleur du bas de la draperie. Un petit bouquet retombe sur la manche. Une belle blonde garnit en berthe le bas de la draperie.

Cinq jupes sont étagées: celle du haut est blanche, elle a 3 mètres de tour; puis deux autres, l'une bleue, l'autre blanche, ont 4 mètres; enfin les deux dernières en ont 5.

Chaque jupe a un ourlet de 4 à 5 centimètres.

L'IMPÉRIALINE.

Une grande amélioration se prépare dans la chaussure des dames, grâce à MM. *Lablanche et Meyrat*, fabricants de soieries, à Lyon, qui viennent de créer une nouvelle étoffe destinée spécialement à cet usage.

Cette étoffe, qui se fait à la mécanique, produit, au moyen d'une combinaison ingénieuse sur les métiers à la Jacquart, une imitation parfaite de la broderie à la main. Son armure remplacera avantageusement, tant pour la beauté que pour la solidité, tous les satins et draps de soie employés jusqu'à ce jour.

Les premières chaussures confectionnées avec ce tissu, ont été présentées à l'Impératrice par M. Viault-Esté, son fournisseur habituel, et Sa Majesté a bien voulu les accepter avec empressement, voyant sans doute dans cette brillante invention une voie nouvelle ouverte au luxe de bon goût, en même temps qu'une source féconde de travail pour la classe si nombreuse et si intéressante des ouvriers en soie de la ville de Lyon.

MM. *Lablanche et Meyrat*, dans leur reconnaissance pour ce bienveillant accueil, ont donné à leur produit le nom d'*Impérialine*.

Nous ne craignons pas de prédire à l'*Impérialine* un grand et éclatant succès, dès qu'elle aura fait son apparition dans les salons de Paris. Toutes nos Françaises riches, et avides de nouveautés, s'empresseront d'adopter celle-ci, et la chaussure, cette partie de leur toilette, si importante, et pourtant si négligée, se placera ainsi au niveau de toutes les autres.

Cette mode sera, nous l'espérons, adoptée dès cet hiver. Les élégantes broderies de leurs chaussures, en se jouant sur les brillants parquets des salons, donneraient à la danse de nos charmantes compatriotes un attrait de plus et rehausseraient encore l'élégance de leurs petits pieds.

Ces chaussures ne seraient pas moins convenables pour la ville. Les dispositions prises par les fabricants leur permettent d'appliquer ce tissu à toutes les chaussures de dames, telles que: bottines claquées, avec caoutchoucs, boutons ou lacets, souliers, pantoufles, mules ou cendrillons, etc., que leur grande variété de dessins et de nuances met en harmonie avec toutes les toilettes, toutes les saisons et tous les climats.

Les inventeurs n'attendent que l'assentiment des dames du bon ton pour se livrer activement à la fabrication de

cette étoffe, qui, si elle est un peu en retard cette année, se serait du moins assurée une vogue complète pour la prochaine saison des bals et des soirées.

Dès que leur invention aura reçu la consécration éclairée du patronage auquel ils font appel, elle ne tardera pas, nous en sommes certains, à être accueillie chez les autres nations, jalouses de ne pas rester en arrière de l'élégance et du bon goût français.

On peut dès maintenant s'adresser à MM. *Lablanche et Meyrat*, rue Romarin, n° 43, à Lyon, qui sont en mesure de répondre à toutes les commandes, si importantes qu'elles soient, qui peuvent leur être adressées, soit par des cordonniers en renom, soit par les commissionnaires qui se chargent de répandre dans tous les pays les nouveautés dès qu'elles paraissent et qu'elles sont adoptées.

Aussitôt que nous connaissons les maisons de Paris dépositaires de l'*Impérialine*, nous nous empresserons de les indiquer à nos lectrices.

MAISON LASSALLE ET Cie,

37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 1.

La maison de commission *Lassalle et compagnie* vient d'expédier à un riche propriétaire du midi un mobilier complet, comprenant depuis les splendides tentures en reps d'Aubusson et en Lampas de Lyon, les lustres en porcelaine de Chine montés en bronze doré, les bureaux, jardinières, étagères de travail, en marqueterie et en bois de violette, jusqu'aux plus simples couchettes en fer et à la plus modeste boîte de couteaux. Tout avait été commandé spécialement par elle, et établi sous sa direction et sa responsabilité; les sièges, les sommiers, les rideaux, confectionnés dans la maison même par un tapissier attaché à l'établissement.

Le même soin, la même activité sont apportés par la maison *Lassalle* à l'exécution de toutes les commandes qui lui sont adressées. Elle se charge, on le sait, de l'envoi et de la composition de toutes corbeilles de mariage, trousseaux, layettes, soit qu'on lui donne des indications précises, auxquelles elle se conforme scrupuleusement, soit qu'on la laisse libre de choisir ce qui convient le mieux dans des limites de prix exactement fixées d'avance. Mais, nous le répétons, cette maison a donné de si nombreuses preuves de capacité et d'intelligence, elle a une telle habitude des achats, la jeune et charmante personne qui s'occupe spécialement des objets de goût, est douée d'un tact si fin et si exercé, que nous ne pouvons que recommander une fois de plus à nos lecteurs une confiance entière et absolue dans cette maison, dont la réputation a depuis longtemps pénétré dans tous les pays.

LA FILLE DU COLON.

(Suite. — Voyez page 345).

— Vous craignez pour moi, je vous comprends. Mais n'ayez pas peur; car votre fille sera digne de vous, et elle bénit le ciel de pouvoir partager le péril qui vous menace...

— Cependant, Clara...

— Et quoi, mon père?

— S'il nous fallait mourir! balbutia le planteur d'une voix sourde.

— Nous mourrions ensemble, repartit la jeune fille d'un ton ferme et décidé.

Puis, après quelques moments de silence :

— Vous croyez donc qu'il y a peu d'espoir d'échapper ? reprit-elle.

Jansens se borna à secouer tristement la tête, en jetant un regard oblique sur sa caisse presque vide.

— En ce cas prions et recommandons notre âme à Dieu, continua la jeune fille avec la même tranquillité d'esprit.

Et elle se mit à prier avec effusion, tandis que son père lançait ses derniers pétards dans la foule toujours plus furieuse et plus acharnée des nègres. La caisse était entièrement vide ; mais en ce moment la porte de la maison céda aux chocs terribles du bélier des marrons, et ceux-ci envahirent l'habitation au milieu d'un tumulte impossible à décrire.

Pendant ce temps, une scène d'une autre nature s'était passée derrière la maison.

Nous avons vu que le planteur avait négligé toute mesure de défense du côté de la rivière ; la colline, à laquelle s'adossait s'Gravenhaag, lui paraissant trop abrupte en cet endroit pour être accessible autrement qu'au moyen de longues échelles. Malheureusement il avait compté sans l'audace des marrons et sans l'esprit inventif de ces sauvages. En effet, une partie d'entre eux avaient songé à opérer une diversion de ce côté. Ils avaient abattu une quantité d'arbres au bord du Surinam ; puis, après les avoir attachés ensemble au moyen de fortes lianes, ils avaient établi sur ce radeau un plancher en clayonnage, sur lequel s'étaient établis une cinquantaine d'hommes, armés de pieux, de piques et de haches. Cette embarcation descendit lentement la rivière, longeant constamment la rive gauche, où l'équipage qui s'était chargé de la diriger la maintenait à l'aide de perches, afin de l'empêcher d'être entraînée par le courant. Arrivé au pied de la colline, le radeau s'arrêta, et il fut solidement amarré à quelques troncs d'arbres qui croissaient dans les fentes du rocher.

— Maintenant donne-moi le câble, dit en ce moment à un de ses compagnons un mulâtre qui paraissait être le chef de la troupe.

Celui à qui s'adressaient ces paroles présenta aussitôt à son interlocuteur l'extrémité d'un câble à nœuds qui était roulé en cercle, et au bout duquel se trouvait attaché un solide crampon de fer. Le mulâtre saisit le crampon, et d'une main vigoureuse le lança sur le flanc du rocher, où le fer mordit comme la dent d'une ancre dans le sable de la mer.

— Voilà un échelon prêt, murmura le chef.

Et d'un élan aussi rapide que celui d'un jaguar il grimpa le long du câble, et gagna la première corniche de la colline. Là, il détacha le crampon, le lança plus haut, et atteignit une deuxième corniche. Après avoir répété trois ou quatre fois la même manœuvre, il se trouva au sommet du rocher, où il attacha le câble à triple tour à une sorte de créneau naturel qui s'élevait au-dessus du parapet du jardin. Cette opération terminée, il se pencha vers ses compagnons restés sur le radeau et leur dit à voix basse :

— Tout est prêt, vous pouvez monter.

Au même instant les marrons se mirent à grimper à leur tour le long de l'échelle flottante que le mulâtre leur avait ménagée. Un moment vous eussiez dit une grappe d'hommes suspendue dans l'espace. Ils montaient, ils montaient toujours, se renouvelant sans

cesse et sans cesse suivis d'autres hommes, non moins empressés à se hisser sur la colline. Environ quarante nègres avaient rejoint le mulâtre, quand celui-ci se pencha de nouveau sur la rivière et dit à ceux qui restaient :

— Assez ; vous autres vous garderez le radeau.

Puis, s'adressant à ses compagnons :

— Vous, suivez-moi, leur dit-il.

Et il s'avança avec eux vers la maison, marchant à leur tête et les conduisant avec l'assurance d'un homme parfaitement familiarisé avec tous les êtres des lieux. Mais, en passant près du souterrain où les nègres de la plantation se trouvaient enfermés, il fut singulièrement frappé par un chœur de voix qui semblait sortir du sol et qui chantait ce refrain si connu :

Doux oiseaux, d'où venez-vous ?

La patrie est loin de nous.

— Sur mon âme ! s'écria-t-il, ils sont enfermés ici. Maintenant je comprends pourquoi ils n'ont pas répondu à l'appel de la flûte. Or commençons, mes amis, par les tirer de là.

Au premier mouvement que firent les marrons pour dégager les pierres entassées devant l'entrée du caveau, le chant fit silence, les captifs ne sachant sans doute ce que ce bruit leur présageait, ni ce qu'ils en avaient à espérer ou à craindre. Les coups de hache qui commencèrent, immédiatement après, à entamer la porte, furent pour les prisonniers un nouveau motif d'incertitude et d'épouvante. Mais, quand les ais de chêne se furent ouverts sous le tranchant des terribles instruments, un cri unanime de joie retentit dans le souterrain :

— Masra Goliath !

En effet, les nègres avaient reconnu, à la clarté de la lune, la figure du mulâtre ; car c'était lui-même qui conduisait l'attaque de s'Gravenhaag du côté de la rivière. Délivrés de leur prison, les esclaves entourèrent en tumulte leur libérateur et l'accablèrent de témoignages de reconnaissance. Cependant l'heure pressait ; déjà la grande porte d'entrée de la maison avait cédé sous les efforts du bélier, et le flot des assaillants venait d'envahir l'habitation.

— Hâtons-nous ! hâtons-nous ! En avant ! s'écriait Goliath en entraînant sur ses pas les marrons et les esclaves, et en s'élançant vers le corps de logis avec une impétuosité sauvage.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta brusquement comme si ses pieds eussent été cloués au sol. Si la foudre l'avait atteint, il n'aurait pas été plus consterné qu'il ne le fut, en voyant que la multitude qui avait pénétré dans la maison par le côté opposé était déjà montée au premier étage, et que les marrons obstruaient l'escalier en une masse compacte qui montait et montait toujours, pareille à un flot vivant, d'où sortaient mille cris furieux et sinistres.

— Que Dieu me soit en aide ! murmura-t-il d'un ton désespéré. Je suis venu trop tard peut-être !

Après un moment d'hésitation, il prit de nouveau son élan, en s'écriant d'une voix qui dominait toutes les voix, comme le canon du tonnerre domine le canon d'un champ de bataille !

— Place ! place !

Et il se précipita d'un bond vers l'escalier, renver-

sant à droite et à gauche tout ce qui lui faisait obstacle, se creusant un passage à travers le bloc d'hommes qui lui barrait la route, escaladant même par moments la foule mouvante sous ses pieds comme un tas de pierres mal assises. Après des efforts inouïs, il parvint à atteindre le vaste palier où s'ouvrait la chambre qui avait servi de poste de défense au maître de s'Gravenhaag.

Là se trouvaient déjà Huswara et les principaux chefs des marrons, dont l'un commençait précisément à démolir la porte au moyen d'une énorme cognée.

— Dieu soit béni ! je ne suis pas venu trop tard ! s'écria Goliath tout essoufflé et tout ruisselant de sueur.

— Oui, mon enfant, que le grand esprit soit loué ! exclama la mulâtresse avec un indicible mouvement de joie, en reconnaissant son fils à la lueur d'un torchon qu'un des marrons avait allumée. Que le grand esprit soit loué ! Car te voilà sain et sauf, et tu vas à la fois venger ton père, venger ta mère et te venger toi-même.

A ces mots elle arracha la cognée des mains du chef et la remit à son fils.

Au même instant Goliath leva le terrible instrument. Mais, avant qu'il eût eu le temps de l'abaisser, la porte s'ouvrit tout à coup d'elle-même. Huswara et ses compagnons reculèrent saisis d'étonnement et d'effroi, en voyant apparaître sur le seuil une forme blanche qu'ils prirent pour une vision surnaturelle et qui se découpait, comme un fantôme, sur l'obscurité dont la chambre était remplie; car Jansens venait de souffler sa lanterne. Cette forme était calme et souriante, et elle se tenait si complètement immobile qu'on eût eu de la peine à distinguer si elle était vivante ou si elle était morte. Le mulâtre, en la regardant, ne fut pas moins interdit que ne l'étaient les marrons qui l'entouraient. Cependant il ne tarda pas à reconnaître que ce n'était point une simple vision; il poussa un cri d'une intonation si étrange, qu'on n'eût pu dire si elle était l'expression de la terreur ou de la joie :

— Clara, est-ce bien vous ?

— C'est moi-même, répartit la jeune fille avec une sérénité presque surhumaine. C'est moi-même qui viens vous dire ceci : « Vous n'arriverez à mon père que quand j'aurai cessé de vivre. »

A cette réponse, la mulâtresse, dont les yeux se remplirent d'éclairs, saisit le bras de Goliath et s'écria avec une rage inexprimable :

— C'est sa fille ? Eh bien, qu'elle meure ! Venge ton père, venge ta mère, et toi-même, venge-toi !

En ce moment Jansens comprit tout le danger que courait sa fille. Honteux de voir une faible enfant s'exposer pour le sauver, il s'avança vers le seuil de la porte; il voulut en écarter Clara et s'offrir lui-même aux coups qui pouvaient la menacer. Mais elle refusa de bouger; il y eut presque une lutte entre le père et la fille, chacun d'eux voulant mourir le premier pour prolonger au moins de quelques minutes la vie de l'autre. Ce spectacle, d'une sublimité réelle, parut un instant émouvoir la mulâtresse elle-même. Cependant elle se hâta de réprimer ce mouvement d'humanité; et, s'adressant à son fils :

— Eh bien ! tu hésites ? lui dit-elle. Frappe ! frappe donc !

— Oui, mère, je frapperai, murmura Goliath. Mais

je frapperai celui qui osera toucher à cette jeune fille et à cet homme, ajouta-t-il en désignant de la main gauche Clara et son père, tandis que, la cognée à la main droite, il se posta sur le seuil en avant du planteur et de son enfant.

Huswara et ses compagnons ne purent en croire leurs yeux ni leurs oreilles; déjà la crainte d'un piège ou d'une trahison commençait à naître dans l'esprit des témoins de cette scène lorsque Goliath reprit :

— Écoutez, vous qui êtes là devant moi. L'enfant que voici n'a cessé d'être un ange de bonté pour nous tous serviteurs de la plantation.

— C'est vrai ! répondirent comme par une seule bouche les esclaves groupés au pied de l'escalier.

— Pas un malheureux qui l'ait vainement invoquée, continua le mulâtre, ni celui qui avait faim, ni celui qui avait soif, ni celui qui souffrait du corps ou de l'âme.

— Nous l'attestons devant le grand esprit ! exclamèrent les nègres.

— Aussi malheur à qui la touchera ! s'écria Goliath d'une voix devenue stridente.

Le ton décidé avec lequel il avait proféré cette menace, la contenance peu rassurante qu'il avait prise en s'établissant dans l'embrasement de la porte dont il occupait à lui seul toute la largeur, son regard flamboyant, tout concourait à imposer aux marrons, si bien qu'aucun d'eux ne se sentit le courage de faire un pas.

Madame JENNY D'AVELINE.

(La suite au prochain numéro.)

MIGNON.

(Voyez le numéro précédent.)

IV.

MIGNON.

Le lendemain, l'essaim murmurant des jeunes pensionnaires s'agitait sous les platanes à travers les suaves vapeurs de l'air du matin. On ne parlait dans les groupes bruyants que de l'arrivée d'une nouvelle compagne, et de la voiture armoriée, et de la parure de la grande dame, et du plumet du grand chasseur. La vieille tourière, qui avait fait vœu de chasteté, n'avait certes pas fait vœu de silence : elle avait raconté les grands événements de la veille, et les grands combats qu'elle avait combattus, et sa défaite glorieuse; tout était connu et redit par la renommée aux cent bouches et aux mille langues.

On entourait donc une religieuse qu'on supposait mieux instruite.

— Comment s'appelle-t-elle ? lui disait-on, lui criait-on de tous les côtés à la fois.

— Son nom, mes enfants, je ne le sais pas encore, dit doucement la sœur en faisant de la main un geste pour modérer ce tumulte; mais je l'ai vue hier avec madame, elle a l'air bien mignon.

— Mignon ! Mignon ! répétaient les enfants en sa-

tillant sur place, puis en courant colporter la nouvelle qui fit bientôt le tour de la vaste cour.

Et le nom de Mignon était dans toutes les petites bouches rieuses.

La perruche favorite qui trônait sur son bâton d'acajou en haut du perron du parloir (et quel couvent n'a pas sa perruche ou son perroquet?), la perruche ne manqua pas de retenir le nom qu'elle entendait redire de toutes parts et sur tous les tons; et, quand la dame supérieure se montra sur la première marche en donnant la main à la jeune fille que nous avons à peine aperçue aux derniers rayons du jour, la gentille perruche, se penchant et se balançant sur son frêle appui, s'envola sur l'épaule de la supérieure et répéta d'une voix claire et sonore : Mignon ! Mi - gnon !

— Oui, c'est bien Mignon ! répétaient les enfants en sautant et en battant des mains.

Et vraiment le nom devait en rester à la jeune pensionnaire.

— Ma sœur, dit la supérieure à une des religieuses qui vint au-devant d'elle; je lui cherchais un nom, car elle s'appelle Thérèse comme moi, et, selon notre usage, pour éviter toute confusion, nous devons l'appeler autrement.

— Mignon ! dit encore la perruche d'une voix caressante.

— Mignon ! Mignon ! acclamaient les enfants en regardant la belle jeune fille, qui restait toute calme et souriante sur les premières marches en tenant toujours la main protectrice de la supérieure.

— Eh bien, mon enfant, dit celle-ci en riant et en regardant Thérèse avec complaisance, il paraît que vous vous appelez *Mignon* ! Vous le voyez ; voilà de petits cœurs qui ne demandent qu'à vous aimer.

Il faut convenir que la bonne religieuse et les enfants, et la perruche et les ondes de l'air qui répétaient le nom de Mignon, disaient bien le mot qui répondait le mieux à la ravissante nature que nous ne peindrons jamais si bien que le peut faire ce simple mot déjà idéalisé par les arts et par la poésie.

Par une chaude soirée d'été avez-vous cueilli sur les chemins un rameau de roses des bois, traînant, fouetté par la pluie, fatigué de l'orage, brisé par les ardeurs du jour ? La tige meurtrie était languissante

et fanée quand, par pitié, le soir, vous l'avez déposée dans le cristal d'une eau pure. Et le lendemain, à votre premier réveil, l'avez-vous vue ? Avez-vous vu la rose des bois ? Ses étoiles blanches vous regardaient en riant, et au milieu de chaque étoile scintillait un pistil d'or couronné de ses lumineux rayons d'étamines ; des boutons rosés surgis dans la nuit, tout gonflés de vie, s'entr'ouvraient encore ; les rameaux verdissants et vigoureux se développaient chargés de leurs belles gouttes de diamants ; un parfum indescriptible, subtil et pénétrant, émanait du calice et des jeunes pousses, et de l'essence même de l'arbuste aimé. Ainsi était Mignon. C'était la branche fatiguée,

recueillie le soir par les bonnes religieuses et renaissant déjà dans une atmosphère plus clémente. Et la trace des gouttes de l'orage se voyait encore sur ses traits aussi purs que la rose des bois.

Le vêtement disgracieux et trop court de la veille avait été remplacé par la longue robe d'uniforme qui laissait en toute liberté sa taille élancée et rendait à son maintien toute son élégance naturelle ; son lourd chapeau ombragé d'un voile vert avait disparu, et des torrents de cheveux bruns,

dorés par les premiers rayons du matin, ruisselant de son front et se gonflant sur ses tempes d'albâtre, se réunissaient en une lourde tresse roulée sur elle-même, et tombaient par leur poids derrière sa tête, comme on le voit souvent dans les profils médailles achéennes.

Bien que la finesse et la régularité des traits, l'élégance parfaite de la taille, les proportions délicates des extrémités, la pose pleine de laisser-aller, eussent fourni un modèle inappréciable au statuaire qui eût pu considérer et saisir cette charmante figure ainsi placée comme sur un piédestal au plus haut des degrés du jardin, ce n'est pas là le secret de l'émotion que Mignon laissait sur son passage, comme la verveine laisse aux vents son parfum. Ce secret, c'était l'expression de ce beau visage ; c'était la pensée toute nue et sans voile qui rayonnait dans ces grands yeux bleus que Greuze a devinés, qui respirait sous ces lèvres souriantes ; c'était l'âme qui palpait jusqu'à l'extrémité de ces petites mains tendues vers ses nouvelles



Mignon.

soir, vous l'avez déjeuné
 ar. Et le lendemain, à
 -vous voir? Avec-vous
 branches vous regardant
 chaque étoile scintillant au
 lumineux rayon d'op
 argis dans la nuit, tout
 est encore; les rayons
 développent leurs in
 vents; un parfum iné
 finiment de caïre et de
 rose mène de l'arbre
 à la branche latérale,
 recueille le soir
 par les boues
 respire et
 moussant légi
 dans une atmo
 sphère plus cé
 leste. Et la
 brèche grotte
 de l'empire
 vocal se recon
 se traie avec
 pure que la mer
 des bois.
 Le vêtem
 discretien et
 trop court de la
 taille avait de
 rempli par la
 longueur de l'é
 tamine qui lui
 saut en toute li
 berté sa taille
 élancée et res
 tait à son man
 que toute son
 élégance natu
 relle; son lince
 chapeau ombre
 gé d'un violet
 avait disparu, et
 des torrents de
 cheveux bruns
 se du matin, rive
 ses tempes d'alb
 aresse rouillé un
 épi point de
 sa robe
 que le profil de
 galant de ses traits, l'é
 les proportions dé
 de la tête, mesu
 rable au statur
 qui est
 charmante figure
 au plus haut des degrés
 et secret de l'union qu
 eger, comme la verve
 Ce secret, c'est l'é
 tend la pensée tout au
 ans ces grande yeux
 respectant sous ces
 palpables jusqu'à l'ins
 tant vers ses amou



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Corolles de M^{me} Bernard, r. de Rivoli, 107. Modes d'Alexandrine, Coiffures de Sergent, r. St. N.
 S. Augustin, 58. Fleurs d'Amée Peyrot, r. de Monna, 8. Dentelles de G. Violard, Rabans et Passons
 A LA VILLE DE LYON. Chaussée d'Antin, 6. Eventails et Toque de Legrand, f. de S. M. l'Empereur et des Bour
 Etrangères. Stoffes pour Anelement de Desvignes Rives et C^{ie}, rue Richelieu, 117.
 Cuvier de la Maison de Commission Lassalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Moniteur Office, 26, Green Street, Soho. NEW-YORK Parson & C^{ie} General Agents

MADRID P. J. de la Pena

compagnes; c'était l'amour, l'amour pur et infini, qui transpirait dans cette délicieuse et exceptionnelle nature, et qui faisait pénétrer son charme puissant au fond de ces jeunes cœurs.

Mais est-ce encore permis de mettre l'attrait de la pensée au-dessus du culte de la forme? — Si l'on reprochait au narrateur d'inventer, de réunir toutes les perfections, tous les charmes de l'idéal sur le front d'un enfant, nous dirions que c'est peut-être le privilège, sinon la mission de l'art, de rêver, de célébrer cette nature choisie qui repose des tristes réalités dont on offense souvent des yeux innocents.

N'en avons-nous pas assez vu de ces portraits d'une vérité désespérante, dont le poète et l'artiste nous ont étalé l'horrible nudité et les plaies honteuses. Il y a un instrument admirable qui reproduit presque comme un miroir les traits de la figure; pourquoi cependant ne donne-t-il souvent au plus beau visage qu'un masque sans vie et une réalité affligeante? c'est qu'il ne tient compte que de la matière, c'est que l'image n'a pas traversé l'âme de l'artiste et du penseur avant de se refléter dans un cadre. L'écrivain qui reproduit sans choix et sans blâme les tableaux dont nous voulons détourner nos regards ne descend-il pas au rôle d'un instrument vulgaire? Tandis que la nature clémente cache ses ruines sous les fleurs et nous montre une beauté toujours nouvelle et toujours renaissante, toi, le poète de la réalité, il exhume les cadavres, il nous fait compter et toucher les vers qui rampent au milieu de cette corruption, et il ne se souvient pas de l'âme qui s'est envolée.

Laissez-nous fuir ces tableaux repoussants. Cherchons une consolation dans les souvenirs d'une nature choisie. Bénissons la beauté divine qui rayonne sous la beauté morale. Élevons-nous vers le ciel par la contemplation de cette douce créature qui paraît en descendre; écoutons cette voix qui a gardé l'accent des concerts célestes.

Malgré les aberrations et les hérésies du goût, malgré les mauvais instincts et les engouements de la foule, quelles sont les images qui parlent à tous les cœurs, qui restent dans nos plus doux souvenirs? ce sont les conceptions idéales dans lesquelles l'âme semble absorber et anéantir la matière. C'est une *Béatrix* du Dante, une *Madone* de Murillo, une *Mignon* aspirant au ciel de Ary Scheffer, un ange divin de Paul Delaroche; natures presque célestes qui grandissent nos horizons, nous affranchissent, par la pensée, du poids des jours et de la servitude terrestre.

Pardonnez donc à ma Mignon bien-aimée sa beauté, sa grâce, son charme infini, son prestige irrésistible; laissez-la descendre les degrés du perron comme l'ange aux ailes blanches descendait l'échelle de Jacob; laissez cette douce vision se mêler aux groupes des vivants et faire vibrer tous ces jeunes cœurs qui subissent déjà l'influence magnétique de son regard; laissez ce rayon du ciel traverser la sombre ramée des platanes, au milieu de la vapeur éthérée du matin.

Mignon pencha avec respect son beau front vers la supérieure qui l'embrassa, et elle descendit en souriant et toute légère les marches du perron en posant sa petite main sur son cœur.

— Merci, dit-elle, je vous aimerai comme mes sœurs.

Et elle tendait ses mains aux plus grandes, et

elle baisait le front des jeunes enfants et les plus petites se pendaient à sa robe, en attendant leur tour et en criant: — Et moi, Mignon, et moi, Mignon!

Et les bonnes religieuses, groupées à l'écart, regardaient tout émues cette scène touchante et entraînante, comme tout ce qui est naturel et sincère.

Elle avait donc bien souffert, cette pauvre et charmante créature qui regardait avec une joie céleste ces grandes murailles, ces ombrages sévères, toutes ces figures inconnues, et qui aimait déjà ce lieu de refuge que plus d'une nouvelle venue trouvait quelquefois triste comme une prison ou comme un tombeau?

Quoi! Mignon, as-tu déjà entendu des voix menteuses? as-tu surpris la perfidie d'un regard? as-tu été menacée de quelque trahison infâme, pour te croire sauvée dans cet asile, pour écouter avec extase ces petites voix naïves, pour te mirer dans ces yeux limpides, pour te réfugier si confiante dans les bras de tes sœurs nouvelles?

Quoi! Mignon, sais-tu déjà, toi si jeune, ce que la haine et l'envie peuvent cacher sous un voile de dentelle et sous une robe de moire, pour l'attacher avec tant d'espérance à la robe de bure des religieuses? Que t'a-t-il dit, ce monde menteur, à toi qui entres à peine dans la vie, pour que tu te trouves si heureuse de le fuir? de quelle amertume a-t-il déjà souillé tes jeunes souvenirs?

Cependant la taille élancée de Mignon s'élevait au milieu de ses compagnes comme un peuplier se balance au milieu des saules. On se mit en marche; Mignon faisait le tour de la vaste cour, apprenant et retenant le nom de chaque pensionnaire et ne se trompant jamais; cherchant les physionomies qui l'attiraient, ramenant à elle celles que la timidité ou un autre sentiment pouvaient éloigner, et toutes subissaient bientôt le charme de son effusion.

Au détour d'une allée, elle trouva une petite créature accroupie au pied d'un arbre, effeuillant tristement des rameaux tombés des platanes, et comme étrangère à toute l'agitation qui avait lieu autour d'elle.

Elle ne paraissait pas avoir plus de douze ans; ses traits étaient amaigris, son teint était terne, ses grands yeux caves et languissants étaient empreints d'une profonde tristesse, sa robe était souillée de poussière, ses mains toutes terreuses, sa contenance embarrassée.

— Quelle est donc cette pauvre enfant? dit Mignon en s'arrêtant avec étonnement.

— C'est Graziella, c'est la muette, disaient ses compagnes en l'entraînant; elle est méchante; on la laisse pour ce qu'elle est.

— Et pourquoi? dit Mignon. Je vois chacune de vous tenir par la main une petite fille que vous paraissez préférer et qui vous appelle sa mère. Où est-elle, la mère de la muette? Qui est la mère de la pauvre Graziella?

— Ah! bien oui! elle a changé quatre fois de mère depuis qu'elle est ici, et tout le monde l'a abandonnée; et, quand la dernière vient de quitter le couvent, personne n'a pu s'en charger. Voyez comme elle est faite! C'est pourtant la bonne sœur Gertrude qui l'a habillée et soignée ce matin; elle était aussi propre que nous en descendant.

— A-t-elle donc été toujours si malheureuse? dit Mignon tout émue en la regardant avec pitié.

— Mais non. Elle parlait plus que les autres, et

elle vous entend bien; voyez! mais elle a eu peur un jour, dit une jeune fille, et depuis elle n'a plus rien dit. Et si ce n'était que cela! Mais voyez comme elle s'arrange!

Et, accablant Graziella de reproches, elle lui montra le désordre de sa toilette et la fit lever brusquement en lui prenant la main.

— Laissez-la, je vous en supplie, dit Mignon de sa douce voix, en dégageant la main de l'enfant et la prenant dans les siennes; voyez comme elle me regarde, elle devine peut-être que j'ai souffert aussi, moi qui me trouve aujourd'hui si bien avec vous!

Laissez-moi obéir à la pensée qui me vient. Laissez-moi, mes sœurs, essayer d'être sa mère; vous m'aidez; vous verrez que nous la rendrons propre et gentille. Que faut-il faire pour avoir la permission d'être sa mère?

Graziella, toute gauche, embarrassée, honteuse, avait entendu ces douces paroles, elle en resta toute surprise; elle s'attendait si peu, la pauvre abandonnée, à une marque d'intérêt! sa physionomie s'était éclairée; Graziella avait essuyé sa figure sur ses manches et ses mains à sa robe; elle prit dans ses mains sales la dou-

ce et blanche main de Mignon, et, paraissant chercher une intonation dans sa mémoire, palpitant sous le coup d'une grande émotion et faisant un effort suprême, elle articula d'un air de souffrance et d'une voix gutturale et saccadée: *Mère, mère!* Mais ce mot si doux, si tendre et si facile, fut le seul qui put sortir de ses lèvres contractées.

— Elle a parlé! elle a parlé! criaient les enfants.

Graziella entraîna Mignon, en courant de toute sa vitesse, vers la supérieure qui se promenait avec quelques-unes des dames à l'entrée du verger réservé. Elle se plaça devant le groupe des religieuses, présenta Mignon en lui baisant la main, et en répétant avec effort: *Mère, mère!* et elle regardait Mignon avec extase et admiration.

— La muette a parlé, elle a parlé, répétaient les enfants; c'est Mignon qui fait parler les muets.

— Quoi! Mignon, dit madame Thérèse, la supérieure, toute surprise, après avoir consulté les religieuses d'un regard, vous voulez être la mère de cette pauvre abandonnée? Vous ferez une bonne œuvre, car

nous l'aimons; malgré son manque de soin, elle n'est pas méchante, et vous l'aimerez aussi quand vous saurez sa triste histoire. Je vous avoue que je m'en suis moi-même longtemps occupée et sans succès; mais vous, sa compagne, si vous la traitez avec douceur et amitié, vous réussirez peut-être, car c'est une sympathie plus intime qui lui manque. En tous cas, mon enfant, j'aime à vous voir tenter cette épreuve qui prouve votre bon cœur. Nous allons vous inscrire comme sa mère; vous remplacerez sœur Gertrude, qui était excellente pour elle et qui ne s'en tirait pas trop bien, comme vous voyez, malgré tous ses soins. Vous

nous répondrez de son travail et de sa tenue; mais nous ne serons pas bien sévères dans les premiers temps, car vous aurez fort à faire. Prenez donc courage, mon enfant, et attendez tout de votre cœur.

— Eh bien! Graziella, te voilà heureuse! tu as trouvé une mère, et Mignon t'a délié la langue. Voyons, parle-nous encore!

— Mère, mère! dit Graziella avec effort et avec de grands signes de joie.

Pour toute réponse, Mignon se baissa vers la pauvre petite, l'embrassa tendrement et dit à ses compagnes:

— De ce moment elle est ma fille, et qui m'aime l'aimera.

Puis, la prenant par la main, elle ne la quitta plus, et commença à lui conter de belles choses, tout en s'occupant de sa toilette, qui avait bon besoin de modification. La première station fut naturellement à la fontaine, où Mignon lava la figure et les mains de sa fille.

N'était-ce pas un groupe touchant que cette union spontanée de la beauté et de la laideur, de la grâce infinie et d'une gaucherie qui touchait à l'abrutissement, de la vivacité de l'intelligence et d'une timidité qui ressemblait à l'idiotisme, de la fierté qui protège et de la faiblesse qui trouve un secours, une sympathie inattendue! Tous les yeux comprenaient le charme de ce contraste, tous les yeux suivaient la jeune mère et la fillette disgracieuse qui sautillait près d'elle en regardant fièrement tout le monde; car elle se sentait maintenant un appui, et elle répétait: *Mère, mère!*

Dire que dans un si grand nombre de compagnes il n'y eut pas quelques sourires de moquerie, quelques



Graziella.

regards d'envie dissimulée, ce serait méconnaître la pauvre nature, ce serait nier l'ivraie dans le champ de pur froment. Sans se rendre compte de l'émotion qui avait pu arracher quelques syllabes inarticulées à la pauvre muette, une voix disait en riant dans un groupe : « Elle fait parler les muets, elle va bientôt faire voir les aveugles et marcher droit les boiteux ! » Mais Mignon était trop contente; elle ne voulut rien voir ni entendre de ces malices inoffensives, et, à la fin de la récréation, elle suivit ses compagnes après avoir embrassé tendrement sa fille Graziella, qui, après la toilette improvisée de la jeune mère, n'était déjà plus reconnaissable.

Elles étaient heureuses toutes les deux, et qui sait lequel éprouve le plus de joie de celui qui reçoit le pain du jour, ou de celui qui peut le donner ?

V.

GRAZIELLA.



Le fruit tombé avant l'automne, c'est la fleur fanée avant le soir.

C'était pourtant autrefois une belle petite fille, toute fraîche et riante, avenante et serviable; c'était la joie et l'espérance de la maison. Quel vent d'orage a déjà brisé ce pauvre roseau ?

Si vous étiez entré il y a quelques années dans l'atelier de Marx, le statuaire, vous auriez vu une chose rare en ce monde, vous auriez vu des gens heureux.

Que j'aime à pénétrer dans ces sanctuaires de l'art, à respirer l'air humide et frais de l'atelier, à assister à ce premier travail du génie créateur, à voir, à toucher la glaise, qui prendra, sous une main puissante, une forme, et bien plus, une pensée; à interroger ces essais informes, les uns déjà abandonnés, d'autres conservés avec soin; à suivre les projets plus arrêtés, les terres cuites finement modelées, les bijoux privilégiés mis sous verre, les statuettes gracieuses, les blancs fantômes de plâtre, dernière expression de la volonté de l'artiste, et enfin les blocs de marbre dont le statuaire sonde du regard la profondeur et dont il dit : *Il sera dieu!*

Je m'arrête encore devant le praticien vigoureux qui dégrossit et enlève avec effort les éclats du marbre pour développer et découvrir la figure idéale qui se cache dans le cœur du rocher.

Où trouver un refuge plus envié, qui repose davantage des vulgarités de la vie, de la banalité des rap-

ports du monde et du poids des affaires? Que de fois on s'oublie là dans la contemplation de l'art, dans d'interminables entretiens sur le bon, le beau et le vrai, dans les épanchements de la familiarité si naturelle aux artistes! Cela s'appelle vivre.

Aussi il était heureux, Marx le statuaire, lorsque, jeune et fort, entouré de sa femme, de sa fille et de quelques bons amis, glorieux de ses premiers succès, animé du feu créateur, il modelait la terre humide en chantant, en rêvant à l'avenir, ou bien lorsque, tenant la main de sa femme, il portait sur ses genoux sa petite Graziella, alors si intelligente et si parlante. Beaux jours, jours comptés! Mais, quand l'amandier livre aux premiers baisers du soleil ses bourgeons naissants et ses fleurs rosées, il ne faut qu'un souffle de la bise d'avril pour effeuiller sa couronne; ainsi s'envolent et périssent les espérances de l'artiste.

Il faut vivre! — mot cruel qui rappelle les esprits égarés dans l'espace, qui replonge dans le sommeil l'âme expansive et nous enferme dans le cercle de fer de la réalité. — Il faut vivre! Et quel sculpteur saura tirer des entrailles du marbre le pain de froment ?

De tous les arts, il n'en est peut-être pas qui offre de plus désespérantes impossibilités et qui impose de plus rudes labeurs. Le poète avec sa plume, le peintre avec son crayon, expriment une idée et peuvent mettre en lumière des chefs-d'œuvre... Mais le sculpteur! après bien des années d'études, bien des connaissances spéciales à acquérir, pour commencer la plus ingrate carrière, il lui faut un vaste emplacement, il lui faut pétrir la terre humide comme un manœuvre et tailler la pierre comme un maçon.

Si l'artiste a enfin modelé une figure qui réponde à sa pensée, il faut acheter le marbre à prix d'or; à prix d'or il faut payer le praticien qui ébauche sous les ordres du maître; il faut passer bien des jours et bien des nuits dans des travaux de géant. Il faut que l'œuvre puisse tourner sur pivot et plaire sous tous les aspects, tandis que le poète ne nous raconte de ses héros que ce qu'il veut, tandis que le peintre ne nous présente qu'une surface.

Et puis, quand tout est achevé, quand le grand jour est arrivé, quand il s'agit de mettre l'œuvre en lumière, tout est à craindre, depuis l'indifférence du public jusqu'à l'ironie ou la cruauté du critique inconnu qui, d'un coup de plume, peut briser une statue de marbre, jusqu'au silence qui peut tuer l'artiste.

Avec quel amour Marx avait caressé sa charmante création de *Graziella* en s'inspirant d'un des plus poétiques récits de Lamartine! Il avait peut-être choisi ce sujet parce que c'était le nom de sa fille bien-aimée. Avec quel bonheur il avait tiré du marbre cette figure ravissante que le grand poète a rêvée! Quel succès lui était présagé lorsque les connaisseurs, assis sur le divan, s'extasiaient et applaudissaient en voyant cette belle apparition tourner lentement sur pivot, et présenter successivement ses admirables contours à la lumière rosée projetée par le store rougeâtre de la haute fenêtre! C'était la vie qui animait cette belle figure repliée avec grâce sur elle-même, désolée et languissante; c'étaient de vraies larmes qui coulaient de ses yeux: le marbre pleurait.

Un riche Américain qui se trouvait à Paris, et qui achetait par commission un assortiment d'objets

d'art, non avec connaissance de cause, mais sur le renom des artistes et sur la commande de ses correspondants, avait vu la *Graziella* dans l'atelier, et avait presque promis d'en prendre livraison après l'exposition des beaux-arts. Mais, un des premiers jours de l'exposition, Marx vit arriver chez lui l'Américain, porteur de deux petits journaux qui contenaient des articles mordants, ironiques, et, comme on dit, *très spirituels*, sur sa statue. C'étaient deux flèches empoisonnées qui venaient frapper l'artiste sans défense.

— Vous comprenez, dit froidement le spéculateur du nouveau monde, que cette publicité déprécie votre *merchandise*, et que je ne pourrais, quant à moi, donner mon propre argent (*my own money*) contre ce marbre qu'avec un rabais du tiers, soit 33 et 1/3 pour 100 sur le prix convenu. C'est tout à fait l'usage sur les cotons et les cafés, quand ils sont avariés (1).

L'artiste troublé ne daigna pas répondre que ces critiques s'annulaient par leurs contradictions, il ne voulut pas en appeler à d'autres témoignages. Sa statue lui resta. Ce fut comme le point noir qui se montre au fond d'un horizon splendide et qui deviendra la tempête.

Il faut bien faire son compte, puisqu'il oubliait de

(1) Mais faut-il laisser croire à nos lectrices que le sentiment de l'art est également étranger à tous les habitants de ce nouveau monde si avide de progrès? Ce ne serait pas juste, car il existe en Amérique bien des amateurs éclairés, et le hasard m'en a fourni dernièrement une preuve charmante que je demande la permission de raconter ici.

Si vous avez passé quelquefois sous les beaux ombrages du Luxembourg, vous aurez remarqué à la place d'honneur, sur la terrasse qui regarde le dôme de Sainte-Geneviève, une statue qui se distingue entre toutes par son élégance et la noblesse de son style; c'est la *Valentine de Milan*. Bien des indifférents passent, il est vrai, devant cette œuvre choisie sans la voir; mais les connaisseurs s'arrêtent pour admirer la beauté de l'expression, le calme de l'attitude, la grâce des ajustements, le fini irréprochable des extrémités; c'est surtout à ce dernier signe qu'on reconnaît la science du dessin, sans laquelle la sculpture deviendrait le dernier des arts.

Or, un jeune Américain, que nous nommerons si vous voulez M. L. S..., parcourait en touriste le jardin du Luxembourg, et, après avoir passé légèrement devant quelques blocs de marbre plus ou moins dignes du nom de statue, il s'arrêta devant la *Valentine*.

— Enfin, dit-il, voici de l'art! Il considéra longtemps cette

le faire, entraîné par le charme de son sujet et l'amour de son art. Il avait dépensé plus de 6000 francs pour le marbre, le praticien, les modèles, etc., c'était un déboursé énorme pour un artiste. Il avait des engagements à remplir; puis vinrent les mauvais jours. Sa femme, inquiète de l'avenir et devinant les peines que Marx voulait lui cacher, tomba gravement malade. Au lieu de suivre ses travaux, il fallut être aux expédients, chercher du secours.

Un de ses amis le conduisit un jour chez M. Crève-cœur, riche industriel, amateur des beaux-arts, mais très occupé et absorbé par le torrent des affaires, et néanmoins obligeant et généreux.

— Mon cher monsieur Marx, dit le négociant, je regrette fort de ne pouvoir aller voir votre *Graziella*, que j'ai à peine aperçue au Salon, mais je ne m'appartiens pas. Sitôt que j'aurai un peu de liberté, comptez sur moi. Comme tout le monde, j'aime votre talent, et il me faut quelque chose de vous.

Puis, voyant l'air attristé de l'artiste, il a-

jouta en le regardant avec intérêt:

— Mais, dites-moi, et vos commandes et vos travaux?

— Monsieur, dit Marx, je n'ai aucun droit à votre

œuvre magistrale, tourna autour de la statue, lut sur le côté du socle: H...., 1846, et prit une note sur son calepin.

M. L. S... n'eut rien de plus pressé que de se faire indiquer l'adresse du sculpteur H..., et pénétra dans un atelier désert. Par une insouciance assez habituelle aux artistes, toutes les portes étaient ouvertes, et personne n'était là pour le recevoir. Le visiteur n'osait rester; mais il se trouva captivé par le spectacle d'une ravissante figure endormie. C'était une *Psyché* de marbre, aussi chaste que belle. Il s'avancait avec précaution, comme s'il eût craint de troubler ce silence et de la réveiller. M. H... le trouva dans cette contemplation.

— Voulez-vous, monsieur, me vendre cette statue? dit l'Américain, sans autre préambule.

— Elle n'est plus à moi, dit l'artiste, sans autre forme.

— J'arrive donc trop tard? Mais ne pouvez-vous me dire le nom de l'heureux acquéreur? Si je lui faisais une offre convenable, il voudrait bien, peut-être, me céder ce trésor.

— Je vous remercie, monsieur, d'estimer si haut cette figure, mais je doute que l'Empereur, qui l'a commandée pour le château de Saint-Cloud, puisse entrer en arrangement avec vous.

— Comment faire, alors? Je ne puis pourtant pas me passer de votre *Psyché*. Pourquoi me l'avez-vous laissé voir?

— J'en ai bien une semblable, dit en riant l'artiste, charmé



D'où vient cette chétive créature, si languissante...

bienveillance, pourquoi vous occuper de mes embarras ?

— Dites toujours, reprit vivement M. Crève-cœur, tout en classant ses papiers : qui ne s'intéresserait à un homme comme vous ?

— Eh bien, monsieur, dit Marx en faisant un effort, le ministère nous paye par à-compte le montant des commandes ; ces à-compte son bien vite absorbés par les frais de main-d'œuvre et les besoins de la vie ; de sorte que, l'œuvre terminée, le produit a déjà disparu, et nous ne sommes pas plus avancés ; et j'espérais que, si vous veniez voir ma *Graziella*, pour laquelle j'ai fait de grands frais...

— Je ne puis vraiment pas, dit M. Crève-cœur ; mais, si vous avez besoin d'argent, mon cher monsieur Marx, ne vous gênez pas. Je serai trop heureux d'aider un homme de talent que j'aime et j'estime, — et, lui présentant un papier : — Tenez, dit-il, faites-moi là un reçu de la somme que vous voulez, payable quand vous voudrez.

Marx resta bien surpris.

— Monsieur, dit-il, c'est bien rare, ce que vous faites là, car vous ne me connaissez que par mes amis ; je ne puis vous dire ma reconnaissance ; il faut une dure nécessité pour que j'accepte. Puis-je donc écrire un reçu de deux mille francs payables dans un an ? car avant cette époque...

de voir cet enthousiasme chez un grave Américain, car le visiteur s'était fait connaître.

— Et où est-elle ? dit vivement M. S...
— Elle est là derrière la porte.

Or, il montrait une borne de marbre, d'une forme très irrégulière et toute couverte de poussière.

— Quoi ! cet esabeau de pierre ? dit le visiteur désappointé.

— La statue est là dedans. Je n'ai que quelques éclats de marbre à enlever. Ce sera demi-nature, une proportion charmante pour placer dans un salon.

— Je la prends, dit avec empressement M. L. S... Et, payant libéralement le prix fixé par le statuaire, il prit jour pour venir voir l'œuvre achevée.

Il fut exact au rendez-vous, et trois mois après, il trouvait sur une estrade, au milieu de l'atelier, une mignonne *Psyché* endormie, qui paraissait plus gracieuse encore dans ses proportions réduites.

L'amateur en extase embrassa l'heureux statuaire.

— Pardonnez-moi, lui dit-il, mon cher M. H... Je me suis sans doute trompé dans mon compte, et j'ai retrouvé dans mon

— Doublez le tout, dit M. Crève-cœur, et adieu, car on m'attend. Nous nous reverrons.

Il dit à son caissier de payer quatre mille francs contre un reçu stipulé payable dans deux ans ; il sortit en s'excusant et en serrant affectueusement la main de Marx qui se voyait pour le moment hors de peine.

Avec ce secours inattendu, Marx recommença à lutter ; mais les circonstances devinrent plus pénibles. Sa femme ne se rétablissait pas ; les frais de sa maison augmentaient, et les commandes ne venaient pas. Les

années se passaient, et, quand l'échéance de son engagement de 4000 francs arriva, il n'était pas en état d'y pourvoir. N'osant se présenter chez M. Crève-cœur, il lui écrivit pour demander un délai et ne reçut aucune réponse. Mais celui-ci lui fit savoir un jour qu'il était pour le moment trop malade pour sortir ; qu'il comptait, toujours sur la *Graziella* si elle était encore à vendre ; mais qu'en attendant Marx ne devait prendre aucun souci de son engagement qui ne lui serait pas présenté.

Le calme que ces bonnes paroles apportèrent dans le ménage de l'artiste ne fut pas de longue durée, car peu de temps après un garçon de caisse frappa à la porte de l'atelier et présenta le fatal engagement de quatre mille francs acquitté par madame veuve Crève-cœur. Marx, pâissant à la vue de cette signature qui lui

portefeuille ce billet de banque qui, certainement, est bien à vous.

Il rappelait ainsi une anecdote charmante attribuée au duc de Luynes, à propos de la *Pénélope*, de Cavelier. Mais ces exemples sont rares ; il faut se hâter de les enregistrer.

M. L. S... fit enlever son trésor et ne quitta pas le statuaire sans lui commander le marbre réduit de sa *Suzanne au bain*, que tout le monde a remarqué au milieu du jardin de l'Exposition des beaux-arts (excepté toutefois le jury des récompenses). Voilà l'histoire d'hier. L'artiste et l'amateur nous pardonneront bien une indiscrétion commise à si bonne intention.

Si nos financiers et nos grands seigneurs imitaient quelquefois l'habitant des États-Unis, qui a si bien joué son rôle dans cette scène de l'enlèvement de *Psyché*, on verrait dans les salons du grand monde les chefs-d'œuvre de l'art remplacer dans leur noble simplicité les mille oripeaux, les étranges potiches, les bronzes de pacotille, qui encombrant la demeure des riches au grand préjudice du bon goût et des artistes consciencieux.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.



C'est vous qui êtes monsieur Marx ? — Voir page 50.

... de son sujet l'œuvre
... plus de 9000 francs pour
... modèles, etc. c'est un
... artiste. Il avait des expé-
... riences les mêmes jours
... soir et devant les peintres
... er, l'œuvre terminée, il fallait être un
... ours.
... fait un jour chez M. Crève-
... cœur, riche et
... d'œuvre, amateur
... des beaux-arts,
... mais très occupé
... et obsédé par le
... terment des affai-
... res, et toujours
... obligé et gé-
... néral.
... — Au cher
... monsieur Marx,
... de le saluez,
... je regrette fort de
... ne pouvoir aller
... voir votre *Grazi-
... ella*, que j'ai
... jadis aperçue au
... Salon, mais je ne
... m'aperçois que
... Sait que j'aurai
... un peu de li-
... berté, compte
... sur moi. Comme
... tout le monde,
... j'aime votre ta-
... lent, et il me faut
... quelque chose de
... vous.
... Puis, voyant
... l'air gêné de
... l'artiste, il s'
... excusa.
... commandes et vos tra-
... vaux.
... de la statue, tel sur la table de
... son atelier.
... pensé que de se faire enlever
... votre dans un atelier d'art,
... celle des artistes, toutes les
... s'étaient là pour le moment.
... d'œuvre captivé par le pro-
... duit. C'était une *Psyché* de
... à l'œuvre avec précision,
... et l'éclat de la sculpture
... expliqua.
... contre cette statue dit l'Amé-
... ricain, mais notre homme
... à son propos, une fois de
... lui donna son offre, sans
... en céder ce jour.
... d'œuvre de l'art, cette figure
... de commandes pour le mo-
... ment, et l'œuvre terminée, il
... fut payé par le ministère, et
... sans doute trompé dans son

apprenait la mort d'un protecteur généreux, répondit qu'il n'avait pas d'argent et qu'il irait s'en expliquer. Le garçon de recette prit son crayon, écrivit en marge de l'effet, avec le flegme de l'habitude, *pas de fonds*, et sortit.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

M. Alexandre Dumas fils, ce jeune favori de la gloire littéraire, qui a déjà gagné, au théâtre, presque autant de batailles qu'il en a livré, vient encore de triompher au Gymnase avec sa nouvelle comédie, *le Fils naturel*. Il a pris une éclatante revanche de la froideur, injuste à mon avis, avec laquelle le public accueillit, l'année dernière, *La Question d'argent*. Dans sa pièce de 1857 l'auteur s'était borné à faire une comédie de mœurs, bien conçue et bien déduite, sans préoccupation étrangère à son sujet; dans sa comédie de 1858, il a cherché et trouvé avec un merveilleux bonheur la mesure du genre, de l'esprit et du style qui conviennent au public du moment; la seule forme peut-être sous laquelle on pût faire accepter ce sujet socialement si délicat de la reconnaissance des enfants naturels. Voici en quelques lignes sur quelle donnée repose la pièce.

Charles Sternay a séduit une jeune ouvrière, Clara Vignot. Depuis trois ans elle est mère et attend de jour en jour qu'il plaise à Charles de reconnaître Jacques, son fils. Au lieu d'une reconnaissance, c'est un abandon qu'il médite; il vient annoncer à Clara qu'il est à peu près ruiné et obligé de partir pour l'Amérique, afin de refaire sa fortune. A peine a-t-elle reçu ses adieux qu'elle apprend la triste vérité: Charles va se marier!

Après cet abandon, Clara s'est empressée de renoncer à la petite rente que Charles avait voulu lui faire; elle est tombée malade et a reçu des soins de frère d'un jeune homme, malade lui-même, et condamné à mourir au bout de quelques mois. Lucien est mort en effet, mais en laissant à Clara et à Jacques toute sa fortune, vingt-cinq mille livres de rente.

Vingt ans plus tard, Jacques a vingt-trois ans; il est devenu un homme charmant, plein de cœur, de grâce et d'esprit. Sa mère a acheté une petite terre nommée: Boisnie; elle y a élevé Jacques et l'a habitué à prendre le nom de Jacques de Boisnie. C'est donc sous ce nom qu'il se présente, par hasard, à la famille Sternay et recherche la main de mademoiselle Hermine, la propre nièce de Charles Sternay. La mère de Sternay, fausse marquise à prétentions nobiliaires, trouve ridicule la demande de ce petit monsieur sans nom, et elle le fait mettre à la porte, surtout quand elle sait qu'il est le fils naturel de son propre fils. En présence de cette répulsion, il faut bien que Jacques sache tout, et le notaire, son parrain, témoin fidèle du passé, le lui révèle tout entier. — Eh bien! je vais voir mon père, dit Jacques.

Sternay est fort embarrassé, lorsque son fils lui demande l'explication de sa conduite; il se rejette sur les banales obligations imposées par le monde; en vain il veut risquer une récrimination contre Clara, à propos de la fortune qui lui a été léguée; Clara paraît et sa justification est très facile. Cependant Jacques a été fortement impressionné par cette scène; cette fortune d'un étranger lui pèse, il aurait mieux aimé que sa mère eût accepté la petite rente que Sternay voulait lui faire: un mot encore, il va accuser sa mère, lorsque Fressard, le notaire, le rappelle au respect et à l'adoration qu'il doit à la plus honnête et à la plus dévouée des mères.

Jacques a compris qu'il ne pouvait garder son nom de

Boisnie; il a repris celui de sa mère, se fait appeler Jacques Vignot et conçoit l'ambition de l'illustrer. Placé près d'un ministre en qualité de secrétaire, il a à s'occuper de la question d'Orient (celle de 1840), donne des preuves d'une haute intelligence des affaires et est envoyé en mission à Constantinople.

Pendant l'absence du jeune diplomate, Sternay et sa mère ont réfléchi; Sternay voudrait devenir quelque chose, membre du conseil général, député, être décoré; s'il était connu comme père de ce jeune homme si distingué, de qui tous les journaux parlent, il aurait d'excellentes chances; le ministre le protégerait, et puis son oncle le marquis d'Orgebac, qui a toujours obstinément refusé de le nommer héritier de sa fortune et de son titre, se déciderait, si l'on reconnaissait Jacques qu'il a pris en amitié. Donc voilà mons Sternay et sa prétendue marquise de mère qui accablent Clara Vignot de prévenances et de caresses. Sternay s'en va partout se vantant de son fils, dont il attend le retour pour signer l'acte de reconnaissance. Au fond il espère que Clara sera bientôt reléguée sur le second plan, et s'éloignera d'elle-même pour ne pas nuire à l'avancement de Jacques. Celui-ci arrive et se jette tout d'abord dans les bras de sa mère. Surpris de l'empressement des Sternay, il demande à réfléchir et à consulter Hermine que l'on consent à lui donner pour femme. — Quel nom voulez-vous porter? lui dit-il. — Celui que vous avez illustré, que vous tenez de votre mère et que vous devez garder pour prix des soins et de l'éducation qu'elle vous a donnés. — Malheureux, s'écrie Sternay, puisque tu ne veux pas porter mon nom, permets-moi au moins de l'appeler mon fils! — Oui, mon oncle, répond Jacques.

Autour de cette action gravitent des scènes et des caractères épisodiques tracés avec une grande habileté; tels sont le notaire et le marquis dont l'auteur a su tirer un excellent parti. La pièce est jouée avec un grand talent par mesdames Rose Chéri, Mélanie, Delaporte, MM. Geoffroy, Derval, Dupuis et Lagrange.

Au Théâtre Lyrique, l'anniversaire de la naissance de Molière a été fêté de la façon la plus heureuse par la première représentation du *Médecin malgré lui*, orné de musique par M. Charles Gounod. La nouvelle partition de l'auteur de *Sapho*, de la *Nonne sanglante* et des beaux chœurs d'*Ulysse* est traitée avec un grand soin, une conscience on ne peut plus louable et un talent supérieur. On y trouve une foule de mélodies ingénieuses et piquantes, d'effets charmants et parfaitement appropriés aux situations et au style de la pièce. Elle a été accueillie par le public avec un véritable enthousiasme. On a particulièrement applaudi l'air des *petits glouglous*, le beau chœur des *fagotiers*, les couplets de *Martine*, la délicieuse romance de *Léandre*, le sextuor de situation du second acte, et un ravissant trio. Une cérémonie, dans laquelle ont été chantées, comme hymne à Molière, des strophes de la partition de *Sapho*, a complété cette belle solennité.

Meillet joue en comédien le rôle de Sganarelle, ce qui ne l'empêche nullement de le chanter en véritable virtuose; il est parfaitement secondé par Fromant, mesdemoiselles Faivre et Girard.

Au Palais-Royal on rit à une petite comédie, un peu leste, *Péché caché*, signée de M. de Meilhac.

Enfin le Cirque a joué son *Turlututu*, grande féerie en trente tableaux, de MM. Clairville, Albert Monnier et Edouard Martin. La donnée de la lutte du Diable et de sa femme faisant assaut de miracles n'est pas neuve, mais elle est traitée d'une façon amusante; les auteurs ont bien su tirer parti des *trucs* et des surprises machinés par la direction; on peut seulement leur reprocher l'abus des équivoques risquées et des mots grivois, abus maladroît, s'il en fut, dans un genre de pièce qu'on a l'habitude de laisser voir aux enfants.

JULIEN LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Nous avons assisté, ces jours-ci, à un bal d'enfants où ces charmantes petites créatures n'étaient pas, ainsi que cela arrive trop souvent, d'élégantes poupées habillées pour la grande satisfaction de l'amour-propre des parents. Tous ces enfants, joyeux et gais, semblaient être là bien réellement pour eux-mêmes et s'amuser très franchement : c'est que la jeune maîtresse de maison, qui les réunissait, est une de ces enchantresses qui répandent autour d'elles la joie et le bonheur, et dont le charme est irrésistible et tout puissant, parce qu'il émane surtout de l'intelligente bonté.

Il fallait voir comme ce riant essaim s'ébattait au son de l'orchestre, et comme, pareil à des oiseaux, il sautillait gentiment ces polkas et ces scottischs qui semblent inventées pour cet âge ! Nous admirions, du coin reculé où nous nous étions placée, ces couples de bergis débardeurs, de duchesses Pompadour, de poétiques bergères, de gracieuses suisses, de marquis de la régence, et nous sourions parfois aux habiles manœuvres de ce monde en miniature, dans lequel s'agitent beaucoup d'amusantes comédies et quelquefois de petits drames.

Parmi les grandes coquettes de six à douze ans qui prenaient part à cette fête, deux surtout attirèrent notre attention, par l'harmonie de leur toilette et la science déjà consommée de leur danse.

L'une était une marquise aux joues roses et blanches. Sa robe à double jupe était en taffetas rayé blanc et bleu. — La seconde jupe relevée sur les côtés par de gros bouquets de roses ; — le corsage plat, décolleté, garni d'une échelle de velours noir et d'une berthe en tulle Malines tuyauté ; — les manches courtes collantes, garnies de même que le corsage ; — les cheveux, poudrés légèrement, étaient relevés en gros chignon par derrière, et ornés sur le côté d'une grosse rose et d'un nœud de velours noir à longs bouts.

L'autre jeune fille, une des plus âgées de la bande joyeuse, portait un costume charmant, mélange du turc et de l'arabe, que son père, capitaine de vaisseau, s'était plu à lui composer pendant ses voyages. Sa tunique courte, entr'ouverte, laissait voir une veste de drap fin brodé d'or, qui se fermait à demi sur une chemise de soie. De larges pantalons, arrêtés à la cheville, découvraient un admirable petit pied chaussé de bottines brodées, et de sa calotte de velours rouge, ornée de pierreries, retombaient deux longues nattes blondes.

Pour ces élus privilégiés de la fortune et de l'affection, l'année tout entière reproduit, sous mille autres formes, les plaisirs de l'hiver ; le carnaval est pour les grandes personnes une époque plus spéciale de distractions, et pour beaucoup d'entre elles l'unique saison des bals et des soirées. Aussi s'empressent-elles de lui faire fête, et de lui demander toutes les joies.

Les magasins étalent à l'envi leurs plus capricieuses fantaisies et leurs séductions les plus irrésistibles. Ce sont, en ce moment, ces gazes légères à rayures ou à applications de satin, ces taffetas chinés, rayés ou unis, ces soieries de couleur claire, qui sont spécialement destinées aux robes de bal et qu'il faut aller choisir chez *Gagelin*. Le bon

goût et la distinction de cette maison ne se font pas moins remarquer dans les plus modestes et les plus simples de ces étoffes que dans les plus splendides, parmi lesquelles il ne faut pas oublier un taffetas marron à médaillons renaissance en chenille.

Parmi les confections de la maison *Gagelin*, nous avons vu des parures d'une grande richesse :

L'une se compose d'une tunique courte en velours royal orange sur une jupe de tulle bouillonné ; le bas de cette jupe est garni d'un biais de velours orange sur lequel retombe un volant de blonde. La tunique, ouverte sur les côtés, laisse voir des quilles formées de gros bouffants de tulle ; le corsage est pointu devant et derrière, et orné d'une berthe garnie de bouillons de tulle et de volants de blonde. Les manches se composent de pointes en tulle garnies de blonde, et surmontées d'un jockey en velours orange.

Une autre en taffetas rose de Chine, garnie d'un plissé à la vieille en gaze rayée, entourée de petites ruches de satin encadrées de blonde.

Une autre encore à volants alternés, bruns, garnis d'effilés, et brochés et découpés en satin de couleur claire.

Comme vêtement de dessus, le burnous se porte toujours, de même que la basquine de soie très longue et la pointe de velours garnie de dentelle et de jais. Mais ce qu'il y a de plus nouveau, c'est le grand manteau de velours tout uni descendant très bas en arrière, se terminant en avant par deux pointes garnies de glands et orné d'un capuchon étroit et allongé à trois glands étagés.

Les robes se font très longues par derrière, presque à queue, et busquées en avant. Presque tous les corsages se terminent en pointes arrondies par devant-ét par derrière, et à berthes pointues par devant, par derrière et sur les épaules. Les corsages, bien que n'ayant plus de basques, continuent cependant à se faire détachés des jupes. On en voit quelques-uns absolument droits par derrière et bordés seulement, comme autrefois, d'un liseré autour de la taille. Les manches des robes de ville n'ont presque plus de volants ni de garnitures ; elles se font très larges, ouvertes en dessus ou même entièrement fermées et doublées en taffetas blanc.

Madame *Bernard*, comme on le sait, une de nos plus habiles couturières, a bien voulu nous montrer les robes suivantes qu'elle venait de terminer :

L'une, en taffetas marron garnie de quilles en velours quadrillé avec pompons, — la berthe garnie de quadrillés plus petits et d'effilés, — les manches très larges et garnies en dessus de quadrillés de velours simulant l'ouverture.

Une autre, en moire antique gros bleu, garnie tout le long de la jupe de brandebourgs entourés de petite dentelle qui se continuent au corsage, — les manches à coude également garnies de brandebourgs.

Une robe de soirée en taffetas vert perruche à deux jupes. Celle de dessus est garnie de gros bouillons de satin du même ton, bordés de petite dentelle noire et d'un haut volant de Chantilly. Elle est ouverte sur le côté et garnie dans l'ouverture de plusieurs nœuds de satin. Le corsage, tout en satin, est décolleté, pointu par derrière et par devant, orné dans le haut d'un gros bouillon de satin surmonté d'un petit bouillon de tulle dans lequel est passé un étroit velours noir. La berthe est garnie de dentelle semblable à celle du volant. Les manches sont arrondies, courtes et garnies de doubles bouillons de tulle extrêmement volumineux.

Une robe pour jeune fille, en tarlatane blanche à trois volants avec appliqués de feuilles en satin de couleur mauve. — La berthe arrondie et garnie de feuillage satiné et d'effilé blanc et mauve. — La manche ronde et très courte, garnie de la même manière et terminée par deux rangs de bouillons en tulle de Lyon.

Cette toilette devait être complétée par des agrafes pour le corsage et pour les manches, et par une couronne en primevères lilas, dues au talent de madame *Camille Duchateau*, dont le magasin de fleurs est un de ceux qu'aime à visiter l'aristocratie parisienne.

Une jolie coiffure de soirée se compose d'une couronne de fleurs presque ronde et très fournie, sur laquelle est posée à plat une barbe de dentelle dont les longs bouts retombent en arrière. Nous avons vu cette disposition en fleurs de grenades et dentelle noire, ce qui avait un caractère tout espagnol; et aussi en application d'Angleterre sur une couronne de bluets, accompagnant un rose et gai visage et de beaux cheveux blonds.

Cette disposition de coiffure, exécutée en velours ou en ruban, se trouve chez madame *Colas*, rue Vivienne, où l'on voit toujours de très jolies lingerie: des cols, des manches, des mouchoirs, des fichus, des bonnets d'intérieur et des coiffures de soirées.

On fait beaucoup de cols et de manches en mousseline unie. Le poignet de ces manches, sous lequel on passe un ruban, est formé d'une bande de mousseline plissée à deux têtes simplement ourlées. Une garniture semblable est posée dans la hauteur de la manche, de manière à garnir l'ouverture de la robe. D'autres manches ont, dans leur hauteur, plusieurs de ces garnitures au lieu d'une seule.

On voit des fichus *Marie-Antoinette* en dentelle, en guipure, en tulle Malines, en tulle de Lyon, en tarlatane garnis de velours ou de rubans, et même tout entiers en velours quadrillé ou en ruches de ruban.

Les chapeaux, nous l'avons dit, sont un peu plus serrés des joues et un peu moins tombants en arrière qu'au commencement de la saison. Nous en avons vu de délicieusement jolis chez madame *Alexandrine*, une de nos principales autorités en fait de modes.

L'un, appelé *duchesse d'Albe*, en velours et dentelle noire, dont le fond est entouré d'une guirlande de roses sauvages rouges.

Un autre, en velours royal blanc avec biais de velours écossais autour de la passe et du bavolet. Le fond, en velours royal blanc, est entouré d'une cordelière écossaise d'où retombent deux glands. Le dessous, en blonde blanche avec bandeau plat de velours écossais, est terminé par une cordelière et deux glands placés du côté opposé à ceux du dessus.

Plusieurs chapeaux piqués avec barbe de dentelle nouée sur la passe, et un bandeau de blonde parsemé de petits grelots.

Les coiffures d'*Alexandrine* sont, plus que jamais, des chefs-d'œuvre de goût et d'originalité. Nous recommandons surtout:

La *reine Topaze*, en velours noir, avec agréments grosseille et or. Un grand nœud de velours noir retombe à gauche, accompagné de deux glands rouge et or.

Une guirlande de roses de plusieurs nuances posée sur une monture en velours ponceau, et terminée par de longs bouts de ruban chiné.

La *coiffure à boules*, en velours rose de Chine à boules de velours et traînasses d'herbes.

La passementerie joue un grand rôle dans l'ornement des robes et des coiffures. On emploie surtout beaucoup de cordelières en soie ou en or. La maison de la *ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, est une de celles de Paris où l'on trouve l'assortiment le plus complet de tout ce qu'on peut désirer en ce genre. Elle a de belles et longues cordelières en or fin, qu'on entremêle dans les cheveux, et qui composent de ravissantes coiffures, des résilles en

perles, en jais, en corail, en or; toutes les fantaisies du moment. — Comme garnitures de robes, des cordelières et des nattes de soie, qui se disposent en quilles et en fourragères, ou que l'on emploie comme brandebourgs placés en échelles aux jupes et aux corsages; et outre les effilés, grelots, pompons, dont nous avons parlé dans un précédent numéro, une nouveauté en soie et en peluche que l'on nomme le *mandarin*, à cause de la forme de ses pandeloques.

Cette maison réunit à tous les genres de mercerie, la soierie élégante, le velours pour confections, les rubans les plus riches, et une foule d'articles de détail qu'il serait impossible d'énumérer.

Pour les coiffures d'enfants et d'amazones, le chapeau *Coligny* est toujours le seul adopté jusqu'au moment des départs pour la campagne, où nous verrons sans doute apparaître, chez M. *Desprey*, le fournisseur à la mode, quelque nouvelle et gracieuse création.

Parmi les bijoux offerts à la princesse royale d'Angleterre, à l'occasion de son mariage, nous avons cité une cravache tout à fait artistique. Un autre bijou très remarquable lui a été offert par un grand nombre d'Anglais résidant à Paris. C'est un collier de diamants provenant de la succession de Catherine II, de Russie, qu'on a fait remonter à la mode nouvelle et orner d'une croix et d'une agrafe de rubis. Le tout est d'une valeur de 160,000 francs. L'écrin seul a coûté sept mille francs; il est en galuchat vert avec toute la monture en or, et porte, sur le couvercle, une inscription en brillants entourant les armes anglo-prussiennes figurées en émail.

Lorsque nous parlions de l'aluminium, connu depuis trois ans à peine, et du parti qu'en pourrait tirer l'industrie, nous ignorions qu'il eût été appliqué déjà à des œuvres d'art remarquables, qui alimentent le commerce d'exportation. Ce métal léger, propre, facile à mouler, à ciseler, à estamper, se prête admirablement à la création de ces mille riens que consomme en grande quantité une population riche et arrivée à un grand raffinement de civilisation, et MM. *Baudin frères*, de Genève, ont su donner à une foule de ces riens charmants le cachet d'élégance et de bon goût qui caractérise leur maison. Ils ont créé en aluminium de ravissantes agrafes de corsage à pandeloques, ornées de lapis, d'émail et d'or, de charmantes bagues constellées d'étoiles, des épingles, des boutons de manchettes variés à l'infini, et jusqu'à des chaînes de montres à médaillons.

Nous avons parlé de ces poétiques enveloppes, qui font de la montre un bijou tout nouveau. L'excellence de leurs mouvements et l'admirable précision de leurs chronomètres ont assigné déjà à MM. *Baudin frères* un rang distingué parmi le commerce de l'horlogerie sérieuse.

Une merveille de leurs magasins, qui, dans un genre différent, marche de pair avec le portefeuille en or dont nous avons parlé, c'est la *boîte à musique*. Une tabatière fort élégante, et dans laquelle il y a place pour le tabac, contient tout un système mécanique à soufflets, au moyen duquel un petit oiseau, au plumage éclatant, chante, en battant des ailes, son joli chant de rossignol. Vous ne pouvez vous figurer, aimables lectrices, à quel point le chant de ce petit oiseau est agréable et réjouissant. Il faudrait le prescrire comme remède à toutes les femmes riches et ennuyées, au risque de leur imposer, en outre, comme prétexte à leur visite, l'achat d'un bijou; ce qui, je les en prévienne d'avance, ne pourrait devenir pénible que par l'embarras du choix.

Nous pourrions en dire autant des préparations merveilleuses de M. *Legrand*, fournisseur breveté des cours de France et de Russie, car le parfum qu'on a essayé le dernier est toujours celui qui vous semble le plus délicieux. Nous donnons cependant une mention toute particulière à l'*essence impériale aux violettes de Parme*, qui est l'extrait à froid des violettes cultivées en Italie; — à l'*essence d'Portugal* et au *bouquet des sylphides*.

Nous recommandons particulièrement, pour les soins de la toilette comme pour le mouchoir, l'eau médicinale des Alpes, supérieure à toutes les eaux spiritueuses, tant pour ses qualités hygiéniques que pour la suavité de son parfum. — Le savon à l'huile de pistaches, précieux pour l'extrême finesse et l'onctuosité de sa pâte.

Enfin, comme recette tout à fait sérieuse, la pommade au baume de Tannin, qui s'emploie de concert avec l'eau tonique, pour empêcher les cheveux de tomber, leur donner de la vigueur ou les faire repousser en très peu de temps, et dont M. Legrand obtient chaque jour les résultats les plus satisfaisants.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 520.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure ornée d'une demi-couronne de géraniums variés avec tiges de boutons et feuillages mêlés au chignon, retombant sur la naissance des épaules.

Robe en tulle blanc, en tulle bouton d'or avec dessous en taffetas blanc, ornée de couronnes de géraniums variés.

Corsage décolleté à pointe longue en tulle blanc, draperie en tulle bouton d'or.

Manches très courtes composées d'un bouillon de tulle blanc surmonté d'un bouillon de tulle bouton d'or.

Une guirlande de géraniums formant un croissant sous la draperie remonte légère en biaisant et croisant la draperie près de l'épaule où elle s'arrête en un petit bouquet d'ou retombent, sur la manche, de petites *traines* légères.

La jupe de taffetas blanc est recouverte de cinq jupes doubles en tulle, trois blanches, deux boutons d'or. Chacune de ces jupes est relevée et chiffonnée avec goût en bouffant sous une couronne de géraniums variés dont le milieu est rempli par un bouffant de tulle.

La première jupe relève à gauche, la seconde à droite, et ainsi jusqu'à la cinquième.

La jupe du haut a 3 mètres 50 de tour, les quatre autres ont 4 mètres 50.

TOILETTE DE SOIRÉE. — Coiffure en tulle illusion, ornée de bandeaux et de grappes en fruit de sorbier.

Le fond de la coiffure se compose de tulle bouillonné formant des côtes en long entre lesquelles retombent des branches flexibles qui sont garnies de petites grappes de trois fruits de sorbier. Des fruits de sorbier enflés avec souplesse forment deux bandeaux qui s'entrelacent sur la tête et de chaque côté.

Robe à deux jupes en velours impérial ornée de bandes en taffetas et de neiges en petite blonde très légère.

Le corsage est décolleté carrément, l'épaulette est demimontante, le décolleté est très bas devant.

La taille forme la pointe. Un revers en taffetas part très mince de la taille, remonte en couvrant l'épaulette, et redescend derrière comme devant. Sur ce revers sont posées en neige de petites blondes bien légères; la dernière débordé l'étoffe pour donner de la douceur au bord.

Sur le devant sont posées des traverses en ruban qui partent des revers et sont nouées devant.

Derrière, il y a les mêmes traverses en ruban, mais sans les nœuds.

La manche est tout à fait ouverte devant, elle y est plate et forme des godets derrière. Le bord est garni d'une bande de taffetas recouverte de petites blondes. Un nœud retient le haut de la manche.

La jupe de dessus est garnie de cinq bandes de taffetas couvertes de petites blondes. Chaque bande est large de 20 centimètres en bas, et monte en *mourant*. L'écart des bandes en bas est de 30 centimètres entre chacune. La jupe longue est garnie au bas d'une bande couverte de petites blondes.

Une dentelle blanche accompagne le décolleté.

Manches de dessous demi-longues, en tulle illusion bouillonné à côtes.

MIGNON.

(Voyez le numéro précédent.)

Alors elle se plongeait dans les réflexions les plus sombres. Il y avait surtout une pensée amère qui revenait toujours et qui la minait : Thérèse serait riche, beaucoup plus riche que ses enfants, car elle devait

avoir, outre sa part de l'héritage commun, toute la fortune de sa mère; elle joindrait donc à l'avantage d'une rare beauté celui d'une dot considérable.

Pour s'étourdir, Suzanne voulut au moins jouir de tout le faste de la fortune. Elle préparait une révolution dans les habitudes de la maison Crèveœur; et, comme tout pliait sous sa volonté, ou plutôt sous son adresse, ce qu'elle voulait devait s'accomplir.

Elle n'eut pas de peine à persuader à son docteur que l'air de la rue du Sentier lui était contraire, que c'était la cause de l'état de marasme de ses enfants. Et ce fut bientôt par ordre de la Faculté qu'on choisit dans le quartier du grand monde un hôtel somptueux pour y établir cette nombreuse famille, qui vivait trop à l'étroit et s'étiolait dans la cour sans soleil d'une maison de commerce.

Crèveœur, aveuglé, ne recula devant aucun sacrifice pour satisfaire à ces nouvelles exigences. Mais, pour aller de pair avec les amies élégantes dont on enviait le luxe, il fallait encore à Suzanne une voiture avec tout le surcroît de personnel et de dépenses qui en sont la conséquence. Pourquoi n'aurait-elle pas aussi son château? Que pouvait-on lui refuser? n'était-elle pas assez belle? n'était-elle pas assez tendre pour Crèveœur? Son état languissant ne demandait-il pas les plus grands ménagements! Crèveœur s'exécuta donc sur tous les points, entraîné par une passion qui lui ôtait toute force pour la résistance, captivé par toutes les preuves d'affection que lui prodiguait l'adroite Suzanne, qui ne pouvait voir que lui, l'absorbait, et ne lui laissait pas un instant de solitude et de liberté.

Un beau domaine fut donc acheté en Normandie; car il s'agissait de rentrer en châtelaine dans le pays qu'on avait quitté sans autre fortune que la beauté et le savoir-faire, et c'était bien les anciens amis, témoins des embarras et de l'état de gêne du point de départ, qu'il fallait écraser par une entrée triomphale.

Le négociant, subjugué par cet ascendant irrésistible, mais effrayé de l'avenir qui se préparait, se risquait bien quelquefois à dire que les ressources de son commerce, qui avait déjà souffert par le changement de résidence, ne pouvaient suffire à ces prodigalités; que la dot de sa fille Thérèse ne lui appartenait pas et qu'il devait mettre à l'abri de toute catastrophe cette somme considérable, dont il avait la responsabilité.

Aborder ce sujet, c'était ranimer toute la colère cachée de Suzanne. Elle tombait alors dans des attaques effrayantes, et ne revenait à la vie que pour reprocher à Crèveœur de ne pas trouver les moyens de pourvoir honorablement à l'établissement de sa famille; elle lui citait alors les noms des négociants qui, en s'immisçant à des affaires de finances et à des spéculations lucratives, avaient réalisé en peu de temps des fortunes colossales; elle lui reprochait le terre à terre de la rue du Sentier. Quelquefois elle lui présentait des banquiers ou des agents qui se faisaient fort de doubler sa fortune, s'il voulait s'associer à leur industrie dangereuse.

Crèveœur fut assez faible pour entrer dans cette voie; mais le péril auquel il s'exposait lui fit faire tardivement des réflexions amères, et la lumière commença à se faire dans son esprit. Il regarda en arrière, se souvint du calme parfait de son premier ménage, et le compara avec les agitations de sa vie actuelle.

Il voyait sa pauvre Thérèse triste et abandonnée, paraissant comprendre depuis longtemps ce qu'il ne faisait lui-même qu'entrevoir. Un jour que leurs yeux se rencontraient avec une expression particulière, il la pressa dans ses bras.

— Pauvre enfant! lui dit-il sans ajouter une parole.

Elle lui baisa les mains et n'eut rien à répondre; mais ces deux cœurs blessés s'étaient entendus.

Ses anciens amis s'étaient éloignés; la société douteuse que Suzanne attirait à certains jours dans son hôtel pour faire parade de son nouvel éclat ne pouvait être du goût de Crèveœur. Il ne trouvait là que joie bruyante et plaisirs qu'il ne pouvait partager: rien pour le cœur, rien pour l'esprit; et il se tenait à l'écart.

Il ne rencontrait d'autre sympathie que l'amitié dévouée de Maurice de Terrenoire, proche parent de sa première femme. Maurice, beaucoup plus jeune que Crèveœur, avait été élevé par ses soins, le regardait comme un frère, et avait formé avec lui une liaison intime et inaltérable. On se souviendra peut-être de l'avoir entrevu au commencement de cette histoire; c'était l'ami obligeant qui avait présenté à Crèveœur le statuaire Marx et lui avait ainsi procuré un secours qui, par malheur, ne devait pas lui être longtemps profitable, et qui même, sous une influence fatale, devait être la cause de son désastre.

Cet attachement déplaisait souverainement à l'impérieuse Suzanne, et elle avait tout osé pour amener un refroidissement et une rupture; après avoir fait à Maurice de gracieuses avances pour le rallier à ses intérêts et pour le dominer, n'ayant obtenu aucun succès, elle avait adopté une marche contraire. Elle avait voulu le compromettre dans des affaires ténébreuses, avait employé contre lui l'arme odieuse de la calomnie; mais Maurice semblait ne rien voir de ces manœuvres, et persistait, seul des anciens amis de Crèveœur, à garder ses entrées dans cette maison désolée, comme s'il s'était donné pour mission secrète de surveiller cet intérieur menacé de quelque catastrophe.

Maurice de Terrenoire était un de ces hommes froids, intègres et observateurs, dont le regard sévère trouble les consciences douteuses. Il cachait difficilement l'intérêt profond que lui inspirait la charmante Thérèse, qui à l'âge de seize ans avait déjà toutes les grâces d'une jeune femme, et dont la poétique beauté se développait de jour en jour avec un nouvel éclat. Il lui adressait bien rarement la parole, et la différence de leur âge ne motivait entre eux aucune familiarité; mais il l'admirait en silence, et ses yeux ne pouvaient se détourner de ce reposant spectacle. Maurice, à peine âgé de vingt-six ans, n'avait pour ainsi dire pas eu de jeunesse. Il avait été sérieux et passionné pour la science dès ses plus jeunes années, et il jouissait déjà de la considération qu'on n'accorde ordinairement qu'à l'âge mûr. Il avait conquis par de fortes études un rang élevé dans les ponts et chaussées; c'était un ingénieur habile, dont les derniers travaux avaient été remarqués et signalés par le ministre. Suzanne, qui se révoltait contre toute résistance, ne voulut pas s'avouer vaincue. Il fallait l'emporter à tout prix. Il fallait que Crèveœur restât seul à sa merci. Elle pénétra dans les mille sinuosités qui circonviennent le

pouvoir, fit jouer des ressorts cachés, ne recula devant aucune influence, et, par l'entremise d'une de ces femmes qui se glissent partout, elle parvint à persuader au ministre que Maurice de Terrenoire désirait vivement obtenir une mission importante en Italie, déjà sollicitée par un de ses collègues, mais qu'il était trop fier pour en faire lui-même la demande. Le ministre, qui faisait le plus grand cas de la capacité de Maurice, fut heureux de lui donner cette marque de confiance, et se hâta de lui envoyer sa nomination et ses instructions. Maurice, fort surpris, tâcha vainement de se démettre de ses fonctions.

— Il est trop tard, lui dit le ministre, nous avons compté sur vous; du reste, cette circonstance est trop favorable à vos intérêts et à votre avancement pour que je vous permette de la négliger, et bientôt vous m'en remercirez.

Il fallut partir. Ce ne fut pas sans une grande peine que Maurice fit ses adieux à Crèveœur. Suzanne triomphait en silence, en voyant le succès de sa ruse; elle allait donc être délivrée d'un témoin importun, d'un censeur clairvoyant.

— Mon ami, lui dit Crèveœur en lui prenant la main quand ils se trouvèrent seuls, allez-vous donc nous abandonner? Vous n'avez pas cherché mes confidences, mais tout me dit que vous m'avez deviné. O vous, le seul ami qui me reste, vous qui me rattachez par le souvenir au temps de mon bonheur passé, Maurice, je ne suis pas heureux. Et ma Thérèse bien-aimée, celle que je voulais protéger en formant de nouveaux liens, a-t-elle assez souffert sans se plaindre! Maurice, vous partez; et un pressentiment funeste me dit que j'aurai bientôt besoin de votre secours.

— Tout à vous et toujours, dit Maurice; mais chassez ces tristes idées et prenez courage. C'est l'aveuglement qui vous a perdu, Crèveœur; si vous voyez le danger, il est déjà presque évité. Il ne m'appartient pas de vous tracer une ligne de conduite, mais il vous faut de l'énergie. Prenez garde et veillez.

— Je l'ai perdue, mon énergie, dit Crèveœur d'une voix découragée; mes forces m'abandonnent, mon ami, tout me semble difficile. Je me sens dominé par une influence fatale. Oui, il est trop tard pour résister à l'ascendant que j'ai laissé prendre. Le moindre échec, je le sens bien, peut maintenant m'abattre. Mais il y a surtout une inquiétude qui m'obsède... Si je succombe, que deviendra Thérèse? Sa jeunesse, sa beauté, seront pour elle des périls. Vous le savez, je craignais autrefois de la laisser sans une mère; mais, à vous seul je puis le dire, Maurice, j'ai plus à craindre aujourd'hui; oui, dit-il, en faisant un effort, j'ai fait bien tard cette découverte qui me tue, ce n'est pas avec une mère que je la laisse, c'est...

— Mais vous êtes là pour la défendre, dit Maurice en l'interrompant.

— Mon ami, les moments sont précieux, dit Crèveœur, on nous observe peut-être, car ma vie est à jour, prenez vite ces papiers, je ne puis les mettre en meilleures mains, promettez-moi de ne les ouvrir que lorsque vous recevrez la nouvelle de ma mort; j'espère, Maurice, que vous ferez ce que je vous demande. J'ai compté sur vous, et je n'ai plus que vous.

Et il lui prit la main, sans pouvoir continuer.

Je vous rapporterai ces papiers à mon retour, mon ami, dit Maurice, vous vous effrayez sans motif sérieux;



en tous cas, *comptez sur moi*, je vous dois tout; ma vie est à vous.

Maurice n'était pas un homme démonstratif, mais c'était un ami sûr et dévoué; sa parole était sacrée. Crève-cœur parut moins inquiet en sachant ses dernières volontés en des mains si pures. Maurice s'éloigna en l'embrassant tendrement, en serrant lentement la main de Thérèse et en l'interrogeant d'un regard qui exprimait tous ses sentiments de protection et de respect.

— Merci ! lui dit Thérèse en le regardant avec reconnaissance.

Et il y avait beaucoup d'expression dans ce son de voix et dans ce regard humide.

Crève-cœur se trouva plus seul et plus malheureux que jamais après le départ de Maurice. Il ne pouvait prendre Thérèse pour confidente; il ne voulait pas lui ôter ce qui pouvait lui rester d'illusions sur l'affection de sa belle-mère, et faire entrer déjà la défiance dans cette âme si tendre et si aimante.

Il y a des pressentiments qui ne trompent pas. Les affaires périlleuses dans lesquelles Crève-cœur s'était engagé, sous l'influence, presque sous les ordres de Suzanne, pour subvenir aux dépenses excessives de sa



Thérèse... prit ses mains déjà refroidies (Voir page 82).

maison et pour augmenter rapidement sa fortune, le préoccupaient sans cesse. Il ne sentait plus sa tête assez forte pour faire face aux événements; de nouvelles exigences se produisaient. Un revers inattendu, qui pouvait mettre en péril l'honneur de sa maison jusque-là sans tache, altéra sa santé sans retour. Thérèse, attentive près de lui, ne voulait pas le quitter, mais sa belle-mère parvenait le plus souvent à l'éloigner en la chargeant de mille soins pour la jeune famille.

Un jour, Suzanne voyant Crève-cœur assez mal, osa lui demander indirectement s'il avait pris ses disposi-

tions, et, rapportant tout à elle-même encore dans une situation si douloureuse, elle laissa entendre combien sa position serait incertaine s'il n'avait pas pris le soin d'y pourvoir.

Crève-cœur, déjà affaibli de tant de crises précédentes et frappé par ce dernier trait d'égoïsme, ne répondit pas et tomba dans un grand accablement. Suzanne, effrayée par l'image de la souffrance, se retira sans rien dire. Lorsque Thérèse entra dans la chambre de son père, elle fut épouvantée de l'état dans lequel elle le trouva, renversé sur un fauteuil, pâle, sans mouvement, couvert de sueur et respirant avec

effort; elle le crut d'abord sans connaissance, mais elle remarqua bientôt que ses yeux seuls avaient encore la vie et se portaient sur elle avec tendresse et énergie.

— Mon père, mon bon père, qu'as-tu? s'écria-t-elle; a-t-on été chercher le docteur?

— Non, dit le père d'un signe de tête.

— Que veux-tu? que veux-tu? dit tendrement Thérèse en voyant l'expression suppliante de ses yeux; as-tu quelque chose à me dire? à moi seule?

— Oui! fit Crève-cœur, en penchant la tête avec effort.

— Oh! parle, mon père chéri! je ferai tout ce que tu me diras. Je sais tout, j'ai compris, va; j'ai bien compris ce que tu as dû souffrir; tu peux tout me dire, à moi!

Crève-cœur faisait de vains efforts; il ne pouvait plus rien dire; il était déjà frappé d'un commencement d'attaque. Mais ses yeux se portaient toujours avec la plus grande vivacité vers sa fille, et de là, décrivant comme un cercle, allaient se diriger vers un des murs de la chambre.

Thérèse tournait les yeux du même côté, et cherchait ce qui pouvait arrêter le regard vitreux de son père; et, montrant timidement une miniature accrochée près de la cheminée:

— Est-ce cela? dit-elle.

— Oui, reprit Crève-cœur par un signe de tête non équivoque.

— C'est cela, mon cher père; c'est bien cela? Tu veux que j'écoute M. Maurice comme je t'écouterai, que j'aie confiance en lui comme en toi-même, qu'il soit mon frère, dis; est-ce là ce que tu veux?

La figure de Crève-cœur reprit un peu de vie, et, faisant un dernier effort, il articula froidement: *Oui*, en regardant Thérèse avec les yeux les plus tendres; puis ce regard se voila, et il retomba renversé sur son fauteuil. Déjà il n'existait plus; l'œuvre de destruction était accomplie. Le poison de l'égoïsme avait pénétré jusqu'au fond de ses veines, mais l'homme de l'art ne devait pas en découvrir la trace.

Thérèse se jeta à ses genoux, l'appela en vain, prit ses mains déjà refroidies, et, ne pouvant plus douter de son malheur, tomba évanouie à ses pieds sans avoir la force d'appeler au secours.

Une femme de service, entrant par hasard, trouva le père et la fille en cet état, les crut morts tous les deux et courut prévenir sa maîtresse, en prenant toutes les précautions pour ménager sa sensibilité.

Le docteur le plus voisin, appelé en toute hâte, déclara qu'il était trop tard; que Crève-cœur était mort, depuis environ une demi-heure, d'une apoplexie foudroyante.

— Quant à cette jeune fille, dit-il après avoir contemplé avec pitié ce beau marbre couché, semblable à une fille de Niobé, ce n'est rien; mais ménagez-la, elle a besoin des plus grands soins.

Il fit quelques prescriptions et sortit.

VIII.

LE MARTYRE.



Le masque tombe! Suzanne n'est plus l'épouse languissante et épuisée, passant sa vie à respirer des sels sur un divan dans le demi-jour d'un boudoir; elle se lève comme Sixte-Quint se leva quand il jeta sa béquille. Elle est guérie; elle est forte et puissante; il

faut que tout plie maintenant devant elle. — Elle est la reine.

C'est bien à elle le château, l'hôtel et la maison Crève-cœur; elle le croit du moins; elle les a bien gagnés. — Et Thérèse aussi est à elle, à elle sans secours et sans défense.

La malheureuse enfant n'était pas en état de se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle. — Elle avait bien vu un prêtre s'asseoir au chevet d'un mort. — Elle avait vu passer des hommes noirs; elle avait vu emporter un lourd fardeau. — Elle restait dans son immobilité comme une statue de la douleur. — Elle ne savait pas même pleurer.

— Assez! lui dit Suzanne en passant près d'elle, votre douleur n'est sans doute pas plus profonde que la mienne, et pourtant je sais me contenir.

— Et moi, je sais l'obéissance que je vous dois, madame, dit Thérèse en faisant un effort. Je réglerai mon courage sur le vôtre. Si vous ne permettez pas à la fille de pleurer son père, je cacherai mes larmes, comme vous cachez les vôtres. — Vous n'avez qu'à commander, madame; je connais mon devoir; je vous prouverai ma soumission.

— Nous verrons bien, dit Suzanne; je vous jugerai par vos actes et non par vos paroles.

Le premier soin de Suzanne fut d'envoyer chercher son notaire et de s'enfermer avec lui.

Thérèse tâcha de surmonter sa douleur, ou du moins de ne pas s'en laisser accabler. Elle voulut se tracer une ligne de conduite; elle se souvint des recommandations de son père; elle trouvait une faible consolation à penser qu'il lui restait sur la terre un protecteur sur lequel elle pouvait compter, un ami en lequel son père lui avait ordonné d'avoir confiance comme en lui-même, un frère qui lui avait donné la main avant de s'éloigner.

Elle prit donc confiance en Dieu, et se dit qu'en accomplissant tous les devoirs qui lui seraient imposés, en reportant son amitié et ses soins sur ses petites sœurs délaissées, elle pourrait encore trouver quelque repos en elle-même et se nourrir en cachette de ses

VII.
 ARTISTE.
 l'unique motif
 Suzanne. V est
 plus l'opéra
 ingramment et
 éprouvé, pour
 sa vie à respirer
 des sels sur un
 terrain dans le
 demi-jour d'un
 boudoir; elle se
 lève comme
 toute-jeune se
 lève quand il
 y a un hôpital.
 Elle est jeune;
 elle est forte et
 puissante; il
 faut braver elle. — Elle est

deux. Thiel et la maîtresse
 du maître; elle les a bien
 si est à elle, à elle une
 n'avait pas en elle de se
 et pensait autour d'elle —
 et s'assise au chevet d'un
 et des hommes noirs; elle
 l'ordure. — Elle restait
 une statue de la douleur
 le jour.
 on pouvait voir d'elle
 et pas plus profonde que
 me contenir.
 comme que je vous disais
 tant au effort. Je regrette
 si vous ne permettez pas à
 je cacherais mes larmes
 l'ère. — Vous n'avez qu'à
 mais mon devoir; je vous

de Suzanne; je vous parle
 et paroles.
 me fut d'envoyer chercher
 et avec lui.
 monter sa douleur, ou de
 et accablée. Elle vint à
 elle; elle se verra les
 re; elle tremblait sous l'habit
 lui restait sur le terrain
 devant compter, on lui a
 se donna l'air content
 père qui lui avait donné à

en lieu, et se dit qu'il
 et qui lui seraient imposés.
 et ses sœurs sur ses pieds
 lui encore trouver quelque
 source en cachette de la



22

Jules David

520

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Epilottes de la. M^{lle} R. Lhopiteau (Robes de Pautine l'ontier). Modes de Camille Bayol. Chaussée
 d'Antin 27^{bis} Coiffures de Sergent fils, et M^{lle} S. Augustin, 118. Fleurs de Camille Duchateau rue
 St. Marc, 19. Dentelles de G. Violard. Rubans et Passementerie à la Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 6
 Mouchoirs de Chapron. Parfums, Essences et Gants de LeGrand fouru C^{de} de S. M^l Empereur et des Cours
 Etrangères. Chiffes pour ameublements de Desvignes Rives et C^{ie} 102, r. Richelieu. Envoi de la. M^{lle} de Comin Lassalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office 25, Broad Street Soho. NEW YORK Putnam & C^o General Agents

MADRID, P. J. de la P^{re}

de la premiè
de
de ma
de se
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

de la
de ma
de se
de ma
de se

chers souvenirs; elle se promet de s'observer et d'être prudente et forte.

— Ce sont les enfants de mon père, se disait-elle, je les aimerai comme des sœurs chéries, comme tout ce qui me reste de mon père bien-aimé; la tendresse que je leur montrerai désarmera peut-être une irritation que je ne peux comprendre.

Son temps, qu'elle partageait autrefois entre ses études, la compagnie de son père et les soins de la maison, elle le consacra entièrement à s'occuper des quatre petites filles toujours abandonnées à des femmes de chambre.

Cette grande et belle jeune fille, aux noirs habits de deuil, était sans cesse entourée de ces quatre petites créatures dont l'avenir était aussi bien incertain. C'était comme une jeune veuve entourée de ses enfants.

Elle leur apprenait à bien parler, à bien se tenir, à être douces et polies entre elles. Ces petits enfants, si longtemps isolés, l'adoraient et ne savaient plus se passer d'elle. Ces petites plantes, à mesure qu'elle les cultivait avec amour, devenaient moins sauvages.

— Où est-il donc, notre père? disaient les enfants; reviendra-t-il bientôt?

Elles ne savaient rien de la vie; Thérèse fut obligée de leur apprendre ce que c'est que la mort.

— Vous venez du ciel, leur disait-elle, et si vous êtes bonnes et sages, si vous vous aimez, vous retourneriez au ciel, et là nous retrouverons toutes notre bon père, qui y est déjà retourné et qui nous attend. Mais il vous regarde, il a toujours les yeux tournés vers ses chères petites filles, et il les appelle par leur nom. Si elles écoutent bien, elles peuvent encore entendre sa voix; si elles s'aiment bien, il sera heureux; si elles se disputent, il pleurera.

Les petites aimaient bien leur père, car c'était de lui et de Thérèse, bien plus que de leur mère, qu'elles avaient reçu des soins et des marques de tendresse. Elles regardaient donc dans le ciel par la fenêtre pour tâcher de voir leur père, et quelquefois elles croyaient entendre sa voix.

Un jour qu'elles n'étaient pas d'accord, la plus grande disait à une autre, en regardant Thérèse et en rendant le jouet qui était l'objet de cette discussion :

— Ne nous disputons pas et embrassons-nous, car voilà père qui va pleurer.

Thérèse avait soin de faire avec elles la prière du matin et du soir; rien n'est plus doux et plus salubre dans la famille, il en reste toujours quelque chose. Le nom de son père, de ses parents et de ses amis n'était jamais oublié dans cette prière. Il se produisit ainsi un rapide changement dans les habitudes de ces petits enfants, que la bonté et la douceur rendaient déjà plus gentilles.

Elle se reprochait presque de ne pas leur avoir donné toute sa vie. Elle oubliait les mille soins dont elle avait entouré son père, et les mille occupations futiles dont sa belle-mère savait la charger pour l'éloigner; mais alors la veuve était absorbée par les in-

ventaires, les procédures, les calculs des probabilités, pour arriver au chiffre de sa fortune personnelle, et elle abandonnait, pour la première fois, Thérèse à ses instincts de sœur dévouée.

Madame Crève-cœur, munie du *Code de la veuve et de l'orphelin*, entourée de livres de procédure qu'elle tâchait de déchiffrer, en consultations continues avec des avoués et des avocats, eut bientôt à revenir de ses illusions. Le notaire eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'après tant

de profusions, la plus grande moitié de ce qui restait de cette fortune si florissante autrefois représentait le patrimoine de Thérèse seule, et qu'elle n'aurait à partager avec ses quatre filles que l'autre moitié.

Un autre instinct, aussi cruel que l'égoïsme, s'était révélé en elle dans cette position nouvelle et inattendue, c'était l'affection de la louve pour ses petits. Une de ses filles était malade; elle ne s'en était guère inquiétée, et Thérèse veillait au chevet de la pauvre petite lorsque Suzanne entra dans la chambre des enfants.

— Qui vous a chargée, dit-elle, vous Thérèse l'étrangère, de garder mes filles, et dans quel état me rendez-vous déjà celle-ci?

Et la prenant par le bras, elle l'éloigna du lit.

— De grâce, dit Thérèse à voix basse, épargnez-moi du moins devant ces enfants qui m'aiment encore, ne suis-je pas leur sœur? Et puis, l'âme de mon père



Elle était sans cesse entourée de ces quatre petites créatures.

qui vient à peine de quitter cette maison pourrait nous entendre. Ce sont mes petites sœurs, madame, pourquoi douter de mon affection pour elles ? Laissez-moi les aimer ; je ne ferai rien que par vos ordres. Je vous en supplie, laissez-moi remplir les intentions de mon père ; je vous prouverai toute mon obéissance.

— Est-ce aussi l'intention de votre père, mademoiselle, dit Suzanne avec mépris, qui a placé dans votre chambre ce portrait qu'on y a trouvé ?...

Et elle montrait la miniature de Maurice.

— Vous êtes précoce, Thérèse... ajouta-t-elle avec une intention cruelle.

— Oh ! madame, dit Thérèse indignée.

Elle s'arrêta ; elle cherchait vainement une réponse ; elle ne voulait rien dire des suprêmes recommandations de son père.

— Allez dans votre chambre, dit froidement Suzanne, et vous attendrez mes ordres.

Thérèse sortit en donnant un dernier regard à ses petites sœurs qui pleuraient et voulaient la suivre, et le spectacle de cette affection augmentait encore le ressentiment de la vindicative belle-mère.

Le notaire de la famille était un M. Renard, homme des plus honorables, ami dévoué et éprouvé, qui avait fait bien des efforts pour retenir Crèveœur sur la pente qui devait le conduire à sa perte. Il était demeuré cependant le conseiller le plus intime de madame Crèveœur. Il la laissait parler, confesser ses projets, l'encourageait même dans ses ambitions, comme s'il voulait savoir jusqu'où elle pouvait aller.

Mais était-ce là un confident bien sincère des intentions de madame Crèveœur ; ou bien ne se disait-il pas qu'il défendrait mieux les affections de l'amé qu'il avait perdu en gardant ses entrées dans cette maison, où il entrevoyait des inimitiés profondes ? Ce qui peut nous le faire croire, c'est sa délicatesse bien connue qui devait l'empêcher d'être complice de mauvais desseins ; et puis, c'est que M. Renard était aussi le notaire et l'amé intime de Maurice de Terrenoire et devait savoir à qui il avait affaire. Il écoutait donc avec complaisance et avec une sympathie apparente toutes les plaintes que Suzanne ne se lassait pas de lui faire au sujet de sa belle-fille.

De nombreuses amies venaient par curiosité, bien plus que par affection, savoir où en était Suzanne, qui se donnait pour millionnaire. Elle ne manquait pas de raconter alors qu'elle avait trouvé dans la chambre de Thérèse le portrait de M. de Terrenoire, qui avait été soustrait, ainsi que quelques objets insignifiants ; elle insinuait que Thérèse était restée seule dans la chambre de son père et prétendait la rendre responsable de tout ce qui pourrait manquer.

Le bruit d'une liaison intime entre Thérèse et Maurice fit bientôt le tour de cette société frivole et avide de scandale. Le tout fut orné de commentaires auxquels chaque narrateur savait ajouter quelque chose.

Thérèse, quand elle paraissait au salon, était accueillie par des demi-mots perfides et par des sourires mal dissimulés. Quelques femmes, qui ne lui pardonnaient pas d'être si jeune, si riche et si belle, étaient heureuses de pouvoir lui demander quelquefois avec intérêt comment se portait M. de Terrenoire.

Ce qu'elle devait souffrir de voir ainsi manquer de respect aux dernières volontés de son père, de voir

ainsi profaner ses plus purs souvenirs, nous ne saurions le dire. Quel fut le long martyre de la pauvre Thérèse, tous les cœurs le devineront.

M. Renard, le notaire, toujours assidu chez madame Crèveœur, qui ne savait plus se passer de lui, avait eu tout le temps d'écrire à Maurice de Terrenoire, et n'avait sans doute pas manqué de tenir son ami au courant de ce qui se passait et de ce qui pouvait l'intéresser. Peut-être même avait-il déjà reçu sa réponse et ses instructions. Et, comme Suzanne lui exposait un jour combien il lui était difficile, au moment de partir pour la campagne, de garder une jeune fille qui ne savait pas se garder elle-même :

— Ce n'est pas facile, j'en conviens, dit le notaire ; ah ! il faudrait là les bonnes doubles portes d'un couvent... et je m'en souviens maintenant, j'aurais presque ce qu'il vous faut... mais non, par réflexion, cela ne peut vous convenir.

— Quoi donc ? dites toujours, reprit Suzanne avec vivacité, je ne sais vraiment qu'en faire !

— Ah ! je connais un couvent où les filles sont bien gardées, dit le notaire... Mais voilà peut-être l'inconvénient, c'est que Thérèse pourrait prendre là le goût de la vie religieuse ; car j'ai remarqué dans son caractère un peu d'exaltation de ce côté ; et, si vous tenez à la marier, vous vous préparez peut-être une contrariété. Après tout, ajouta-t-il négligemment, si elle se fait religieuse, ça la regarde, et vos enfants n'auront, selon toute apparence, qu'à y gagner.

— Mais je ne dis pas non, dit Suzanne avec indifférence. Il y a quelque chose dans votre idée, et puis, en prenant cette décision par votre conseil, j'en aurai moins la responsabilité ; je m'en rapporte à vous.

— Eh bien, dit Renard, tâchez de la décider ; je me fais fort de vous donner une lettre de recommandation qui vous ouvrira toutes les portes.

Suzanne entrevoyait avec une joie secrète l'avantage de se débarrasser de la présence importune de Thérèse, dont la beauté, la fortune et même la soumission l'offensaient ; la résistance aurait mieux donné carrière à ses emportements. De plus, il lui restait l'heureuse chance de lui voir prendre l'habit, et abandonner ainsi à ses sœurs sa part de fortune.

Elle fit venir Thérèse, et, lui parlant avec quelque douceur, contre son ordinaire, elle lui fit part de la proposition de M. Renard.

— Chère madame, dit Thérèse suppliante, ne me séparez pas de mes sœurs ; c'est tout ce qui me reste de mon père ! Qu'ai-je fait pour mériter votre colère ? Je vous aiderai, madame, à soigner ces chères enfants : vous ne pouvez pas vous en occuper toujours. Vous savez combien la petite est délicate. Vos servantes ne peuvent pas avoir pour vos enfants la même affection que nous. Je vous remplacerai quelquefois. Je vous en supplie, ne me séparez pas de la famille !

— Vous vous croyez peut-être indispensable ? dit madame Crèveœur, rassurez-vous. Une mère saura vous remplacer. Réfléchissez, Thérèse ; je ne vous ferai pas violence. Allez, nous en reparlerons dans quelques jours.

Peu de temps après, Thérèse se tenait debout dans la chambre de sa belle-mère, qui l'avait fait venir et lui donnait des ordres.

— N'entendez-vous pas ? lui dit-elle ; cherchez donc mes ciseaux qui doivent se trouver sur la cheminée.

Thérèse, toujours empressée, se dirigea vers l'endroit indiqué; mais, en prenant les ciseaux, elle regarda involontairement un papier ouvert et imprimé

en gros caractères sur lequel les ciseaux étaient posés. Le nom de TERRENOIRE était le premier mot qui avait frappé ses regards. Le papier n'était pas entouré du filet noir qui annonce tout d'abord une fatale nouvelle.

Pourquoi alors eut-elle besoin de s'appuyer à la cheminée? pourquoi porta-t-elle la main à son front brûlant en lisant ces trois lignes :

« M
» Madame veuve de Terrenoire a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils, M. Maurice de Terrenoire, ingénieur des ponts et chaussées, avec mademoiselle Maria Visconti.

» Florence, 13 juin 18... »

Pourquoi, à cette lecture, Thérèse resta-t-elle inanimée?...
— Eh bien, Thérèse, dit la belle-mère avec impatience, m'avez-vous entendue? à quoi rêvez-vous?

— Je rêve... au couvent où vous voulez m'envoyer, dit Thérèse en faisant un suprême effort. Oh! que j'y serai bien! Je ne serai plus jamais, madame, un obstacle à vos desseins. Disposez de moi: je suis prête à partir.

— Encore un caprice! dit la belle-mère. Ce sera sans doute le dernier.

Peu de jours après cet entretien, Thérèse était introduite par madame veuve Crèvecœur dans le parloir des Augustines,

comme nous l'avons vu au commencement de ce récit.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

(La suite au prochain numéro.)



A quoi rêvez-vous?

DEUX PAQUERETTES.

A mademoiselle ANNA ROLLAND.

Simplettes petites fleurs, semblables et jumelles,
Sachez-vous mes chagrins et mes espoirs voilés?
La tristesse et la nuit vous ont faites, comme elles,
Souriantes parmi les rayons étoilés.

Délices de l'aurore et de l'herbe arrosée,
Frères astres de neige aux fragiles couleurs,
Le coteau frissonnant vous baignait de rosée:
Vous vous réveillerez peut-être sous des pleurs.

Car, pour porter remède à nos douleurs secrètes,
Grâce aux larmes du ciel qui vous ont fait fleurir,
Au fond de vos cœurs d'or, naïves paquerettes,
Vous gardez le secret qui fait vivre et mourir.

Je pourrais le savoir en brisant vos pétales;
Mais non, sœurs de la brise errante du matin,
Qu'une autre vous l'arrache avec ses mains fatales
Et vous déchire au vent pour savoir son destin!

Qui sait si pour Dieu même, humble offrande accueillie
Mieux que le diamant à l'éclat précieux,
Le cœur d'une fleurlette à son matin cueillie
Ne vaut pas une étoile orgueilleuse des cieus?

Pauvre bouquet des champs, rassure-toi. Respire.
Haleine que je sens frémir sous mon baiser!
Je souffre, j'ai pitié de tout ce qui soupire
Et de tout ce qu'il est facile de briser.

THÉODORE DE BANVILLE.

Bellevue, décembre 1857



CULTURE DES PLANTES BULBEUSES.

Choisissez chez un grainetier de beaux oignons bien fermes, bien arrondis, bien faits, très colorés de pourpre violacé, si ce sont des Hyacinthes, ayant un plateau ou couronne (la partie inférieure où naissent les racines) très saine; remplissez d'eau, dans laquelle vous mettrez quelques grains de sel ou quelques gouttes d'acide nitrique, une ou plusieurs carafes dont l'ouverture sera proportionnée et faite de manière que l'oignon pose sur l'eau seulement, et que ses racines seules, quand il en aura développé, plongent dans le liquide. Assez ordinairement on se sert pour cette culture de carafes rétrécies du haut et munies d'un petit rebord à peu près comme un chandelier. Il y aurait assurément moyen d'employer d'autres vases auxquels on adapterait un dessus mobile ou fixe percé de trous comme un chauffe-pieds ou une planche à mettre des bouteilles à égoutter. Ce dessus pourrait se recouvrir d'une mousse fine, fraîche et verte, très courte, qui ne cacherait que la surface du couvercle et la base des oignons. On pourrait même enjoliver le vase d'une sorte de galerie de forme et de grandeur tout à fait arbitraire, et que le goût seul indiquerait soit aux ferblantiers, soit aux artistes en terre cuite (anciennement *potiers de terre*), qui font aujourd'hui des modèles en ce genre très variés, souvent très curieux, quelquefois aussi très ridicules.

Les Narcisses, et notamment celui à bouquets, se cultivent parfaitement en carafes. On doit tous les matins soulever les oignons et ajouter la quantité d'eau nécessaire pour remplacer celle qui aura été évaporée ou absorbée. Tous les trois ou quatre jours on enlève complètement les oignons et on change l'eau avec le soin de remettre dans la nouvelle un peu de sel ou d'acide nitrique, puis on remplace les plantes comme précédemment; elles ne souffrent pas du tout de ce genre de *rempotage à racines nues*, même étant en fleurs. Si on cultivait sur un vase à couvercle mobile, on enlèverait celui-ci et avec lui les plantes; si le couvercle était fixe et l'ouverture des trous trop étroite pour remettre facilement l'oignon en place, on soutirerait l'eau par un trou percé inférieurement et fermé par un bouchon.

Il y a plusieurs autres manières de cultiver les plantes bulbeuses dans les appartements: c'est en pots de jardin, ou en pots remplis de terre ou de mousse. Je ne saurais trop recommander aux personnes qui cultivent des plantes bulbeuses en pot, dans leurs appartements, de mettre au fond des vases une petite couche de mousse: elle entretient ainsi une sorte de fraîcheur et de porosité bienfaisante qui plaisent aux racines des plantes, et prévient en même temps l'entraînement de la terre par l'eau des mouillures, ce qui mérite assurément d'être pris en considération dans une chambre, un salon, sur une cheminée, où la moindre tache peut avoir des conséquences fâcheuses.

Il y a une autre manière de cultiver les plantes bulbeuses; elle est trop peu connue et trop peu usitée: c'est la culture dans la mousse. Plusieurs de nos lecteurs ont peut-être admiré des pyramides, des globes, des cônes, des lampes suspendues, en bois, en fer-blanc, en tôle, en terre cuite, symétriquement percés de trous, et formant en hiver de charmantes masses de fleurs variées, soit des Hyacinthes aux délicieux parfums, soit des Crocus aux mille couleurs. Ces vases de toutes formes sont creux, comme bien on le pense; on les renverse, et alors on commence par le haut à mettre un oignon dont la tête se dirige dans le trou; on remplit de terre au fur et à mesure que l'on garnit les trous d'oignons, puis on applique une plaque, couvercle ou tampon à la base, puis on retourne la pyramide ou le cône. Quelquefois un petit trou ménagé au sommet permet d'arroser sans toucher au vase, mais le plus souvent il faut le renverser, le laisser ainsi le temps nécessaire pour que la terre absorbe l'eau dont elle a besoin pour entretenir la vie et la fraîcheur des plantes qu'elle alimente.

On fabrique des pots à fleurs percés tout autour de trous par lesquels on fait passer des oignons comme il vient d'être dit. Ces pots ne produisent un bon effet qu'autant qu'ils sont placés sur le sommet d'un poteau, d'une colonne ou sur un pied quelconque; mais alors, comme les pyramides ou cônes cités plus haut, ils produisent beaucoup d'effet quand de nombreuses fleurs, sortant horizontalement et se redressant assez brusquement, forment une girandole énorme et variée en couleurs. Au lieu de terre, si nous mettons de la mousse entière ou hachée si elle est par trop longue, bien battue, bien épluchée, bien tassée; si nous l'entretenons dans une onctuosité continuelle, ce qui n'est pas difficile, en la mouillant un peu tous les matins, les plantes, les oignons, y développent des racines fortes, nombreuses et vigoureuses; les bulbes se conservent mieux, les tiges sont plus fortes, les feuilles plus amples, les fleurs plus grosses, plus parfumées encore que dans la terre, conservent mieux aussi leurs couleurs, parce que les plantes sont moins épuisées par l'eau des arrosements, qui sont généralement plus abondants pour les plantes cultivées en terre que pour les autres, qui se contentent d'une humidité douce. Un grillage en fer peint auquel on peut donner toutes les formes imaginables, soit pour être posé sur un pied ou sur un meuble, soit pour être suspendu, que l'on emplit de jolie mousse que l'on fait un peu dépasser le grillage, et dans laquelle on met des oignons placés horizontalement à fleur de la mousse; ces masses de verdure produisent dans un salon un effet pittoresque auquel n'est pas comparable celui des plus beaux lustres.

Je ne saurais trop insister sur une erreur générale qui fait supposer à presque toutes les personnes qui cultivent des plantes dans leurs appartements qu'elles doivent être placées dans l'endroit le plus chaud, le plus près possible de la cheminée. Il n'en est rien. Les plantes, et notamment les Hyacinthes, les Tulipes duc de Thol, les Narcisses, les Crocus, etc., s'accoutument parfaitement d'une température moyenne de 6 à 40 degrés, et même moins; tandis que sur une cheminée, l'air, très dense, très desséchant, et souvent chargé de miasmes nombreux qui s'élèvent du foyer, altère les plantes, les charge d'une poussière qui obstrue leurs pores, noircit leur feuillage, prive les fleurs de leur beauté tout en les empêchant d'ouvrir convenablement. Dans une atmosphère semblable, les fleurs ne sont jamais ni belles, ni bien parfumées, ni d'un coloris satisfaisant, à moins que l'on n'éponge fréquemment le feuillage, ou qu'on ne l'arrose vigoureusement en répandant dessus, au moins une fois par jour, une pluie fine, ce qui peut se faire facilement en plaçant momentanément le pot dans un grand vase, ou, mieux encore, sur le balcon d'une fenêtre, où l'on peut submerger la plante sans mouiller l'appartement.

On peut également cultiver les Hyacinthes dans des caisses, dans des jardinières, dans de grands vases, sur des terrasses, des balcons, des fenêtres, etc. On met au fond des vases ou des caisses quelques tessons et un peu de mousse; celle-ci n'est pas indispensable. On prend ensuite une bonne terre de jardin, allégée par un cinquième environ de terreau substantiel autant que cela se peut. Dans le cas contraire on se sert de la terre que l'on peut se procurer, sauf à obtenir des fleurs un peu moins belles et une végétation moins luxuriante. On remplit le vase jusqu'à 8 ou 40 centimètres du bord, puis on place les oignons sur cette couche de terre et on les recouvre ensuite en emplissant de terre le vase jusqu'à 2 ou 3 centimètres du haut. Le vide qui reste est nécessaire pour faciliter l'absorption de l'eau des arrosements. Il faut mouiller assez souvent pour que la terre soit toujours fraîche sans être humide; binner de temps en temps la surface pour que l'air pénètre dans l'intérieur de la masse, jeter un peu de sel dans l'eau.

NOUVELLE MÉTHODE A EMPLOYER POUR CALQUER.

Les méthodes employées jusqu'à présent pour calquer donnent, comme on sait, assez d'embarras. La nouvelle méthode procure l'avantage de pouvoir reproduire directement, sur un papier blanc, opaque en lui-même (que ce soit du papier à lettre, à dessin ou du papier ordinaire), un dessin, une figure de l'écriture, non-seulement avec du crayon, mais tout aussi facilement avec de l'encre, de l'encre de Chine ou des couleurs à l'eau. Cette méthode est très simple et susceptible d'être appliquée de diverses manières. On étend le papier sur lequel on veut reproduire le dessin sur l'original qu'on veut calquer, et l'on frotte le papier supérieur avec du coton trempé dans de la benzine pure (principe le plus volatil de l'huile de goudron). Les parties frottées, s'imbibant de benzine, deviennent ainsi aussi transparentes que le meilleur papier à calquer; de sorte qu'on distingue assez nettement pour pouvoir calquer le dessin le plus fin tracé sur la feuille inférieure. Le papier ne devient ni chiffonné ni ondulé, mais il reste parfaitement lisse et uni; cependant les traits faits au crayon se fixent sur le papier enduit de benzine plus solidement que sur le papier ordinaire, et ne se laissent plus enlever que très difficilement avec la gomme élastique.

Quand on veut calquer un original un peu grand, on n'humecte le papier que peu à peu et à mesure que le travail avance. Pendant que l'on calque le papier devient-il trouble avant qu'on ait entièrement terminé, il suffit de remettre un peu de benzine fraîche.

L'ouvrage achevé, on expose à l'air le papier: la benzine se volatilise très rapidement, et le papier redevient successivement aussi blanc et aussi opaque qu'il l'était précédemment, sans présenter ni tache ni odeur; pourvu toutefois qu'on ait employé de la benzine bien pure et fraîchement distillée, elle n'exerce aucune influence pernicieuse sur la santé de celui qui calque.

Courrier de Paris.

La grande ville, dont je déplerais la froideur et le silence pendant le mois de janvier, s'est tout à coup animée pour la dernière quinzaine du carnaval. A peine dansait-on, il y a trois semaines; aux approches des jours gras on s'est mis à danser avec frénésie; on a eu jusqu'à trois et quatre bals à visiter dans la même soirée, on dansait un quadrille et une schottisch ou une mazurka dans chaque salon; dans le dernier seulement, où l'on arrivait vers trois heures du matin, on séjournait un peu plus longtemps pour prendre part au souper et au quadrille final; ce qui n'empêchait pas de recommencer le lendemain, et même aussi de profiter du beau soleil de la journée pour aller faire un tour au bois. On a vu des femmes, guéries comme par enchantement d'une grippe récente, faire pendant cette quinzaine héroïque et fatigante jusqu'à six toilettes par jour. Il est bien entendu qu'on ne changeait pas complètement de toilette pour chaque bal; mais on modifiait la coiffure, on changeait de bijoux, on se parait d'une guirlande nouvelle ou d'un bouquet frais et la physionomie générale du costume se trouvait ainsi renouvelée.

Malgré cette multiplicité de bals et de fêtes, le théâtre a eu aussi ses belles soirées.

L'Odéon vient de retrouver la belle et riche veine de l'Honneur et l'Argent, avec la Jeunesse, de M. Émile Augier, la comédie à la fois la plus morale, la plus honnête et pourtant la plus colorée de poésie qui se soit produite depuis longtemps.

Étrange destinée que la destinée poétique de M. Émile Augier; à l'âge de vingt-cinq ans, il écrivait sa comédie raisonnable et bourgeoisement académique, sous le titre de *Gabrielle*; aujourd'hui, il est académicien, il vient de prononcer un discours de réception d'une haute valeur

littéraire, et il fait jouer huit jours après celui de tous ses ouvrages où sa muse parle le plus librement le langage de la jeunesse et de la fantaisie!

Dans cette comédie, plus intéressante par le style, par l'esprit, par l'expression des sentiments élevés et par le mouvement du dialogue, que par les péripéties de l'action, l'auteur a mis hardiment les bons et généreux instincts de la jeunesse en opposition avec les raisonnements et les calculs de l'égoïsme déguisé sous le nom de prévoyance, de même que Molière dans *le Misanthrope* a opposé l'austérité honnête à la facilité mondaine. Pas plus que le grand maître, M. Émile Augier n'a résolu la question; mais on doit lui savoir gré d'avoir réveillé les nobles sentiments du public par la pensée même de sa pièce aussi bien que par les beaux effets de style et de dialogue qu'il en a fait jaillir.

Une mère, madame Huguet de Champsableu, après avoir éprouvé par l'expérience de son propre mariage que l'amour réciproque ne suffit pas à faire le bonheur d'un ménage gêné, veut, à tout prix, pousser son fils Philippe dans les voies de la fortune. Pour réussir, elle reçoit et cajole des gens qu'elle n'estime pas, et donne l'exemple des concessions et des capitulations de conscience. Philippe, de son côté, voudrait aussi obtenir des succès dans sa carrière d'avocat, réaliser rapidement une fortune, mais il n'a d'autre but, d'autre ambition que d'offrir la moitié de cette fortune à sa cousine Cyprienne, pauvre comme lui, qu'il aime et de qui il se sent aimé. Aussi tout son cœur est-il en révolte, lorsqu'on lui parle du mariage non plus comme but, mais comme moyen de fortune, lorsqu'il s'agit pour lui d'épouser une dot et une étude d'avoué. Cependant sa mère a de si bons arguments, une raison si juste et si bien échauffée à propos par l'éloquence de la tendresse maternelle, qu'il hésite même à prendre avec Cyprienne un engagement tacite. Il veut faire une dernière tentative, et pendant que sa mère, sa sœur, son beau-frère et sa cousine sont à la campagne, il s'en va dans un tripot d'Allemagne risquer les 50,000 francs qui constituent toute sa fortune; s'il gagne il épousera celle qu'il aime; s'il perd il sera toujours temps de se vendre. C'est après avoir perdu qu'il retrouve Cyprienne, au milieu d'une campagne resplendissante de toutes les poésies d'une matinée de printemps. La raison et la prévoyance sont vaincues par un sourire de la femme aimée; Philippe se mariera selon son cœur; il sera comme son beau-frère, un cultivateur plein de ce rude et sublime bon sens qui vient du cœur, il demandera l'aisance, le bonheur aux sains labeurs de l'agriculture; il sera un homme utile, heureux, indépendant surtout; cela ne vaut-il pas cent fois mieux que de faire la cour à des pied-plats, à des coquins et à des demoiselles aussi mal élevées que bien dotées, dans l'espoir de devenir un millionnaire envieux, banal et inutile, sinon nuisible.

Telle est la donnée de la comédie de M. Augier, telle est la haute moralité qui s'en dégage. On ne peut contester l'élevation de l'idée et du sujet; quant à l'exécution, elle a été digne des sentiments que le poète a voulu exprimer. Rarement son esprit s'est montré plus vif, plus brillant, son langage plus ferme, plus concis, plus éloquent. Ai-je besoin d'ajouter que le public a applaudi avec enthousiasme? aujourd'hui le monde entier sait déjà que la littérature contemporaine vient de produire une des meilleures comédies de notre siècle.

Fechter joue en maître le principal rôle de cette œuvre importante; il a trouvé la juste mesure d'ardeur juvénile et de maturité précoce qui convient au personnage; mademoiselle Thuillier représente avec une grâce touchante et digne la jeune Cyprienne; Tisserant a fait du rôle de l'agriculteur sensé et franc-parleur une de ses meilleures créations; enfin, mesdames Lacressonnière et Périga, MM. Kime et Thiron complètent un ensemble d'exécution qui laisse peu de chose à désirer.

A l'Opéra-Comique, la reprise de *la Fiancée* a été accueillie par de vifs applaudissements. On a retrouvé avec infiniment de plaisir ces charmantes mélodies qui ont été et qui sont restées si populaires. Jourdan chante délicieusement le rôle de Fritz; mademoiselle Boulart est une Henriette pleine de grâce et de talent; enfin, MM. Crosti, Delaunay-Riquier et mademoiselle Révilly complètent agréablement l'ensemble. — La création des rôles, à l'époque de la première représentation de *la Fiancée*, qui remonte à près de trente ans, avait été confiée à mesdames Pradher et Lemonnier; à Chollet, Lemonnier et Tilly. Lors de la reprise, qui eut lieu en septembre 1847, Mocker, Audran, Bussine, mesdames Darcier et Félix furent chargés des rôles. On raconte que mademoiselle Révilly, qui vient de se faire si légitimement applaudir dans le rôle de madame Charlotte, avait dû le jouer dès cette époque. Mais à la première répétition, lorsque l'actrice entendit Fritz lui dire, dans le duo du troisième acte: *Je vous épouserai, dussé-je en mourir de chagrin*, elle s'écria, en jetant la copie de son rôle par terre et la foulant aux pieds, qu'elle ne voulait pas encore représenter des duègnes et des grand'mères ridicules, et que, pour rien au monde, elle ne consentirait à recevoir en public un compliment tel que celui que Fritz devait lui faire. Aujourd'hui, après plus de dix ans de réflexion, mademoiselle Révilly a pu mieux comprendre le personnage de madame Charlotte et reconnaître que ce n'est pas un rôle de duègne.

Pourquoi ne s'occuperait-on pas, puisque les reprises des opéras de MM. Scribe et Auber ont tant de succès, de remettre à la scène un de leurs plus aimables ouvrages, *Lestocq*, qui fut joué avec tant de succès, il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans? L'Opéra-Comique ne pourra jamais trouver, pour jouer le principal rôle, un comédien plus élégant, plus spirituel, plus sympathique que Couderc. La distribution des autres rôles ne serait pas non plus difficile à indiquer avec le personnel d'artistes distingués que possède actuellement le théâtre Favart.

En attendant, voici qu'il est question de la rentrée de madame Ugalde, cette éminente artiste qui possède à un si haut degré le *diabte au corps*, dont parle Voltaire. Dès la semaine prochaine on la verra reparaitre dans une brillante représentation donnée à son bénéfice. Elle y chantera le deuxième acte du *Caid* et *Galathée*, deux de ses plus parfaites créations. Bressant, madame Arnould-Plessy, mademoiselle Ferraris et quelques autres artistes distingués concourront à l'éclat de cette soirée.

Le Palais-Royal a trouvé un succès de gaieté avec une Arnalade nouvelle, *la Chasse aux biches*, de MM. Clairville et Lambert Thiboust. Peut-être est-il à regretter seulement qu'un sujet de ce genre ait été traité d'une façon trop grivoise. Il y a des vices sociaux avec lesquels il n'est pas bon de rire.

Enfin, la Porte-Saint-Martin, après la brillante et longue campagne des *Chevaliers du brouillard* et quelques représentations consacrées à Bouffé, vient de se signaler par un nouveau drame, *Aldara, la Moresque*, de M. Gabriel Hugelmann. L'auteur a exposé dans ses cinq actes et ses neuf tableaux une nouvelle variante des malheurs historiques de Jeanne de Castille, l'auguste folle qui fut la mère de Charles-Quint. Il s'est bien gardé de reproduire le caractère de la royale épouse de Philippe d'Autriche, telle que nous la montrent les chroniques, jalouse et cruelle jusqu'au

point de faire raser la tête et mutiler le visage de sa rivale; mais il a eu soin de mêler à son action des Maures et des Moresques dont les costumes et les caractères ajoutent au pittoresque et au mouvement du spectacle. Un joli divertissement jette une agréable variété dans ce drame un peu long et écrit d'un style souvent boursoufflé, qui offre cependant quelques scènes d'une invention et d'une composition remarquables. — Mesdames Guyon et Jane Essler; Deshayes, Brésil et Luguet prêtent d'énergiques accents aux principaux personnages.

L'Académie française avait à nommer des successeurs à Alfred de Musset et à M. Charles Brifaut; elle vient de faire deux choix auxquels tout le monde applaudira, en nommant M. Victor Laprade, le poète distingué par la pensée et par la forme, et M. Jules Sandeau, l'éminent auteur de *Marianna*, du *Docteur Herbeau*, de *Mademoiselle de la Seiglière* et de vingt autres récits d'une portée élevée, écrits d'un style charmant. M. Jules Sandeau est le premier écrivain qui ait dû son éléction principalement à des romans.

Julien LEMER.

MACHINES A COUDRE AMÉRICAINES.

Système Singer, Callebaut propriétaire-constructeur, rue de Choiseul, 6.

Malgré les remarquables résultats obtenus par la machine à coudre américaine, système Singer, résultats qui ont engagé M. le ministre de la guerre à en autoriser et à en conseiller l'emploi dans l'armée, certaines personnes se sont plu à soutenir que si, dans les coutures faites par ce procédé, un point vient à manquer la couture entière se défile; cela est complètement faux. Le travail étant conduit d'après la bonne règle du métier, on peut tirer en tous sens sur l'étoffe sans rompre le fil. S'il venait à se casser, la couture ne se défilerait pas plus que si elle était faite à la main.

On obtient, dans les travaux exécutés par la machine à coudre, une régularité bien supérieure à celle des ouvrages faits à la main, et leur rapidité est de dix à douze fois plus grande. On peut faire des coutures courbes aussi bien que droites, de même que des rabattements; et les surjets qui ne peuvent se faire, sont suppléés par des coutures extrêmement petites. Le point peut à volonté s'allonger ou se diminuer de manière à en faire entrer de un à quinze dans l'espace d'un centimètre.

Ces machines se divisent en machines à un fil et système à navette (deux fils). Le premier s'applique à la lingerie fine et à tous les ouvrages d'une force ordinaire; — le second aux travaux forts, tels que sellerie, cordonneries, et peut produire douze points à la minute.

Les machines Singer sont les seules machines américaines qui aient obtenu la médaille de première classe à l'exposition universelle de 1855.

Les plus fortes ne s'élèvent pas au-dessus du prix de 950 francs. Leur emploi est excessivement simple, et s'apprend en consultant uniquement l'instruction imprimée qui est jointe à chacune de leurs livraisons.

On peut d'ailleurs les voir fonctionner chaque jour, de dix à quatre heures, chez M. Callebaut, propriétaire-constructeur, 6, rue de Choiseul.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.



PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'impulsion, donnée par le plus grand monde, s'est vivement propagée. Après un commencement de saison assez calme, on s'est mis à danser avec rage, avec frénésie, dans toutes les sphères et à tous les étages; et il n'y a jamais eu plus de fêtes que depuis que le carnaval est nominativement terminé.

Le même soir que le bal des Tuileries, auquel assistaient leurs Altesses Royales, les princes Albert-Frédéric-Charles et Adalbert de Prusse, les princes de Liechtenstein, Paskiéwicz, Ottajano, et divers autres éminents envoyés des souverains d'Europe, avait lieu, au faubourg Saint-Germain, un autre bal fort élégant, chez madame de Pontevès.

Puis, chez une riche et noble Anglaise, on faisait, au faubourg Saint-Honoré, de la musique italienne, tandis qu'une autre soirée avait lieu, place de la Madeleine, chez madame N..., née princesse V...

Puis, soirée et grand souper chez une illustration de l'Institut, chez madame Schickler, place Vendôme, chez le prince de Chimay, quai Malaquais, au ministère des affaires étrangères, et chez une foule de riches étrangers.

Le bal du samedi gras, chez le grand référendaire du Sénat, a été très nombreux (deux mille invitations avaient été envoyées). Les salons, transformés en véritables serres, avaient été tapissés de grillages ornés des fleurs grimpances les plus rares et les plus éclatantes. Les toilettes laissaient peut-être quelque chose à désirer sous le rapport de la fraîcheur, ce qu'il fallait attribuer sans doute à la perspective du lendemain.

En effet, le bal des Tuileries, qui avait lieu le dimanche gras, était des plus brillants. On y a beaucoup remarqué la charmante madame de L..., dans sa robe de taffetas gris perle recouverte entièrement de larges volants d'application d'angletterre, alternant avec des volants de taffetas. Peu de bijoux, pas de diamants, cette toilette semble bien ordinaire et n'appelait le regard par aucune excentricité; il n'en est aucun cependant qui pût se fixer sur elle sans plaisir, ni qui l'oublât après l'avoir distinguée; c'est que la nuance douce de l'étoffe, le nuageux des dentelles, s'harmonisaient si bien avec le teint d'une éclatante blancheur, les grands yeux noirs, la taille svelte et élégante de la belle madame de L..., qu'en croyant admirer sa toilette, ce qu'on admirait surtout, c'est le charme qu'elle communique à tout ce qui l'entoure, et la grâce qu'elle prête à tout ce qu'elle porte.

Une toilette, très riche et très brillante au contraire et en même temps très originale, était portée par une princesse du Nord. Elle se composait d'une robe de moire d'argent et d'une coiffure également en argent, formée de boules, d'épis et de roseaux.

La grande préoccupation sociale du lundi gras était le bal du ministère d'État, pour lequel les invitations avaient été faites quinze jours à l'avance, afin qu'on pût se conformer à la recommandation qui y était jointe de venir en costume ou en domino. Cette recommandation a été scrupuleusement suivie; et les personnages les plus éminents se cachaient sous des déguisements gracieux, variés, exacts;

parmi lesquels les costumes orientaux dominaient surtout. Mais l'incident remarquable de cette soirée, c'est l'entrée de madame Charles Tascher de la Pagerie, femme du premier chambellan de l'Impératrice, qui est arrivée vers minuit dans la chaise à porteurs de madame de Maintenon, précédée d'un coureur et suivie d'une escorte de cavaliers en costumes civils et militaires du temps de Louis XV.

Chez M. et madame Mirès, un bal véritablement féérique vient d'être donné au monde politique et littéraire, dans le jardin de l'hôtel qui avait été transformé en salle de danse avec de véritables murs dorés et peints, et des plafonds décorés à fresques. Les maîtres de la maison ont fait avec beaucoup de bonne grâce les honneurs de leur palais enchanté!

Plus récemment, c'était chez un autre riche banquier M. St... On a admiré surtout une jeune fille en robe de tarlatane blanche à deux jupes, la première ornée d'une garniture à la vieille. Cette jeune fille était coiffée d'une natte de velours vert épinglé, mêlé de corail.

Une autre jeune fille portait une robe à seize volants découpés, surmontés chacun d'une petite ruche semblable. Ses beaux cheveux noirs, en bandeaux par devant et en coques par derrière, étaient retenus par un peigne de corail sans aucun autre ornement.

Madame X..., nouvellement mariée, avait une robe de tulle blanc à trois volants, surmontés de ruches de taffetas bleu découpé et recouverts d'autres volants de dentelle, et à quilles de roses thé et de fuchsia. Le fichu analogue, et la coiffure composée d'une résille de velours bleu ornée de roses thé sur le côté gauche, et attachée par des épingles de perles blanches.

La jolie madame de N... avait une robe de taffetas blanc recouverte de quatre bouillons égaux en crêpe blanc séparés par des velours cerise. La seconde jupe, longue, relevée jusqu'à la ceinture par des agrafes de velours cerise et des fleurs à chaque encoignure.

Une autre personne avait une jupe plate à dents, garnie de quatre rangs de dentelles noires et blanches et à quilles de velours cerise. Une coiffure en plumes blanches, velours rouge et galon d'or.

Madame H..., une robe mauve à volants de points d'Alençon et guirlande de narcisses et feuillage.

Madame J..., une robe blanche formant tonique à volants de points d'Alençon de la plus grande beauté, et ornée de pavots cerises.

Madame de M..., une robe à bouillons de blonde séparés par une haute blonde. La tunique bordée d'une blonde et relevée de chaque côté par des flots de rubans roses. Les cheveux simplement tournés, relevés par un beau peigne et un seul bouton de rose piqué dans l'un des bandeaux.

La comédie de société fait fureur en ce moment. On jouait, ces jours-ci, chez de très aimables maîtres de maison, une scène de madame Roger de Beauvoir, dont le succès a été complet.

Maintenant les affiches de concerts se multiplient, et chaque jour aussi se célèbrent des mariages importants:

Dernièrement, l'église Saint-Eugène était remplie par un public élégant et choisi, venu de tous les points de Paris pour assister à celui de M. C..., secrétaire général d'un de nos principaux ministères, avec mademoiselle V... La mariée avait une robe de moire antique blanche toute recouverte de ruches de tulle. Cette robe, très montante, était ornée, sur les épaules, d'une berthe formée de ruches. La

coiffure, toute en fleurs d'oranger, accompagnait bien les légères boucles de cheveux blonds de mademoiselle V...

Quelques jours auparavant avait eu lieu, à Saint-Roch, en très grande pompe, le mariage d'une belle et riche créole de Bourbon avec un jeune officier de marine. La robe de la mariée était en satin blanc, toute recouverte de volants de points d'Angleterre surmontés de ruches de ruban, et la couronne ronde, en lilas et en fleurs d'oranger, était posée sur une coiffure à l'Impératrice. Madame de B..., mère de la mariée, avait une robe de moire antique verte, une pointe de velours garnie de très hauts volants de dentelle, et brodée de soie et de jais.

Ces dentelles, de même que celles de la mariée, avaient été choisies chez *Violard*, le fabricant par excellence. La belle barbe de blonde qui, avec un bouquet de plumes, ornait le chapeau de madame de B..., sortait également des riches magasins de la rue de Choiseul.

La robe de la jeune mademoiselle de B... était en velours ottoman vert, sa basquine longue en soie garnie de biais de velours, et son chapeau blanc en satin piqué orné d'un nœud de blonde sur la passe, et en dessous d'une petite touffe de boutons de roses placée à gauche.

Nous remarquions que la couleur verte paraît avoir, en ce moment, une certaine vogue pour les toilettes parées.

Le même soir, un grand bal réunissait un grand nombre d'illustrations et offrait un coup d'œil merveilleux. On remarquait beaucoup la belle veuve d'un amiral. Sa robe était en crêpe blanc à grands volants bordés de larges rubans de taffetas mauve et recouverts de haute dentelle noire à dents. Sa coiffure, composée de dentelle noire et de mauves, était toute constellée de brillants.

La mère de la mariée portait une robe de taffetas blanc avec d'énormes quilles en velours et taffetas bleu, toutes bordées de dentelle noire. Le devant de la robe était, du haut en bas, couvert de magnifiques volants alternés de dentelle noire, d'ancienne et magnifique angleterre, et le corsage de même en dentelle noire, angleterre et velours bleu. Une broche de diamants couvrait le corsage tout entier, depuis la draperie jusqu'à la pointe, et la coiffure était formée de plumes blanches trempées d'or et de diamants.

Une autre personne avait une robe de mousseline de l'Inde avec des chefs d'or, une magnifique parure de corail, et, comme coiffure, des nœuds de dentelle brodée d'or et des branches de corail.

Une autre encore, une robe de crêpe rose appliqué, avec des volants d'angleterre. Le corsage orné de diamants, et une coiffure composée de roses et de diamants montés en feuillage.

Enfin, deux jeunes belles-sœurs, véritables sœurs par le choix et par l'intimité, étaient mises moins élégamment et n'ont pas été cependant moins fêtées; car leur grâce modeste prête un charme infini à la moindre de leurs parures: L'une avait une robe en taffetas d'Italie blanc à trois grands volants bordés de larges velours ponceaux, le corsage orné de velours et d'angleterre, les manches en tulle bouillonné garni de même de velours et d'angleterre, une coiffure composée de velours ponceau, marabouts et grappes de petits glands d'or, accompagnant de beaux cheveux noirs et une pâleur mate qui se revêt le soir d'un grand éclat et fait ressortir un magnifique regard.

L'autre jeune femme, plus rose et un peu blonde, avait une robe de taffetas à double jupe, fond blanc avec guirlandes Pompadour à petits boutons de roses et feuillage vert. Les jupes étaient garnies de velours de différents verts. Le corsage de velours semblables et de garnitures d'angleterre, et sa coiffure était en angleterre, feuillage vert et grappes de groseilles d'or.

Pusieurs des toilettes que nous venons de citer, étaient dues au talent de mademoiselle *Pauline Conter*, qui dirige avec tant d'habileté l'atelier de couture de la maison *Lhopiteau*.

Cette maison prépare, en ce moment, des burnous et des casaque en soie pour remplacer les vêtements de drap et de velours, et pour faire transition aux mantelets qui viendront un peu plus tard.

Elle a déjà créé plusieurs modèles de ces mantelets qui seront tous très élégants et très ornés, et parmi lesquels nous citerons surtout le mantelet *tulipe* et le mantelet à *médailles*, dont nous reparlerons dans quelque temps. Tous ces vêtements, burnous, pelisses ou mantelets, se garniront beaucoup de ruches de rubans et aussi de ruches de velours, ce qui sera une grande nouveauté. Pour jeunes filles, les mantelets se feront décolletés et à longs bouts attachant par-derrière.

Pour accompagner les étoffes plus claires et les manches toujours larges, on invente mille combinaisons nouvelles, de la mousseline, de la broderie, du tulle et de la dentelle, qui ne se peuvent décrire, mais qui composent de ces ravissantes toilettes qu'il faut aller demander à la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 39.

C'est à M. *Chapron* qu'il faut s'adresser pour avoir toujours le mouchoir approprié à chaque circonstance, depuis celui qui ne se compose presque que de dentelle ou bien d'entre-deux de broderie et de dentelle avec un riche volant, jusqu'au plus unis destinés à la toilette la plus simple et au négligé du matin.

La plupart des chapeaux qui se font maintenant sont en tulle mélangé de velours. Nous en avons vu de remarquablement jolis, 27 bis, rue de la Chaussée-d'Antin, chez madame *Camille Bayol*, dont le bon goût, servi par une rare finesse d'observation, est vivement apprécié par le monde élégant.

L'un de ces chapeaux était en tulle à pois blanc, avec biais de velours lilas. Un apprêt de dentelle s'abaisse en pointe sur le devant. Quatre pattes de dentelle grillage retombent sur le bavolet. Une plume lilas de deux tons orne le côté gauche, et les deux bouts de l'apprêt se nouent sous le menton.

Une capote en velours bleu de Chine: le bandeau et le fond en tulle, biais de velours bleu sur le fond, trois grosses roses de velours en arrière, point d'esprit au bord, larges brides blanches bordées de petits velours.

Pour les chapeaux comme pour les coiffures, le système des pointes retombant sur le front est assez adopté pour certaines physionomies auxquelles il sied très bien. La pointe se fait en dentelle ou en ruban. Ainsi, un bonnet de tulle ou de blonde, au lieu d'être garni tout autour ne l'est que des deux côtés; et le milieu est formé par un large ruban ou une fanchon de taffetas ou de dentelle noire dont les bouts s'arrondissent en larges brides.

Une des coiffures composées par madame *Camille Bayol*, est une barbe de blonde en pointe très aiguë et retombant ainsi sur le front. Les bouts de la barbe rejetés très en arrière sont ornés en dessous de fleurs de géranium rouge et de grappes de framboises en or avec longues trainasses d'herbes. Un nœud de velours ponceau placée en dessous du chignon complète cette coiffure.

Puis, dans un genre tout opposé, celui des cache-peignes, qui ne convient pas à un moins grand nombre de personnes: Un gros nœud de tulle avec feuillage brillant, deux barrettes en velours vert sur le front, des pampres en bruyère qui courent en arrière sur les larges barbes, et un bouquet de violettes à gauche avec feuillage de houx mélangé de bruyère. Ou encore, trois coques apprêt en carré, barbes ornées de dentelle, deux coquelicots de côté.

Puis la coiffure résille, composée de carreaux de velours vert tendre, d'une grosse perle d'or sur chaque croix, et de large feuillage vert retombant sur les épaules entremêlé de guirlandes de perles d'or.

Ou bien encore: Un grillage de velours noir avec une haute dentelle tout autour; un nœud de velours à gauche et une branche de roses à droite;

Pour les coiffures de fleurs, deux genres bien différent

se trouvent aussi en présence, et nous en avons vu de charmants échantillons chez madame *Aimée-Peyrot*. Les unes toutes rondes par exemple en bluets bleu de lumière avec épis d'argent croisés sur le front en formé de diadème, ou bien en feuillage vert Isly et feuilles de gaze blanche veinée d'or, tulipes d'eau et pensées.

Les autres forment un très mince cordon sur le front et retombant très en arrière en grappes longues et touffues. Ainsi un cordon en arbousier, avec grappes vertes violettes et or.

Le luxe des appartements marche nécessairement de pair avec celui des toilettes, et, aux approches du printemps surtout, on éprouve le besoin de mettre son intérieur en rapport avec la nature rajeunie. Aussi la maison *Desvignes, Rives et comp.*, réserve-t-elle pour cette époque de l'année ses plus irrésistibles séductions. Les paysages sur toiles perses sont des chefs d'œuvres qu'il faudrait aller visiter à titre d'objet d'art, et les autres étoffes perses, de dessins et de nuances variés, sont admirables de goût et de fraîcheur. Une nouveauté charmante de la maison *Desvignes, Rives et comp.*, est la catelane, reps de coton, sans envers, à rayures et guirlandes en travers, genre morisque.

En attendant les petits mantelets qui se noueront derrière, les petites filles portent, comme les petits garçons, pour vêtements de dessus, des talmas assortis à leurs robes. Beaucoup d'entre elles sont vouées au blanc, et la fille d'une amie est venue nous visiter, ces jours-ci, dans une si charmante toilette que nous voulons la détailler ici : Elle se composait d'une robe de cachemire blanc avec talma assorti. Le bas de la robe et le tour du talma étaient garnis d'un large biais de taffetas blanc brodé en soutache.

Le chapeau, en satin piqué blanc, était garni d'un biais de velours, et orné sur le côté gauche d'une patte de satin et de velours négligemment nouée, et d'une petite plume blanche garnissant aussi le dessous. Comme chaussure, de souliers de peau blanche brodée et des guêtres de taffetas blanc.

Cette toilette toute entière, nous a dit notre petite amie, venait de la maison *Thorel, à Saint-Augustin*, de même que celle de M. Jules, son frère, âgé de deux ans et demi, qui se compose d'un paletot de cachemire bleu orné de velours, du talma assorti et d'un toquet Henri III en velours bleu orné d'une plume d'autruche et d'une boucle de jais.

Qu'il s'agisse de toilettes de bal, de corbeilles de mariage, de mobiliers, ou de quelque objet de fantaisie que ce soit, nous ne saurions trop recommander à nos lectrices éloignées de Paris, la maison de commission *Lassalle et comp.*, rue Louis-le-Grand, 37, dont l'intelligence et l'exactitude ont fait depuis longtemps pénétrer le nom jusque dans les contrées les plus éloignées.

Le bal annuel, au profit de la caisse des secours et des pensions des artistes dramatiques, aura lieu le 6 mars dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique. Ce bal, dont les dames patronnesses sont choisies parmi les plus belles, les plus célèbres et les plus charitables artistes des théâtres de Paris, promet d'être un des plus splendides de la saison.

Mme Marie DE FRIBERG.

Nous avons reçu de nombreuses demandes pour publier une toilette de communiant dans les premiers jours de mars. Ces demandes sont motivées sur ce que dans beaucoup de pays les premières communions se font à la fin de mars.

Nous publierions encore une autre toilette de communiant en avril pour les pays où cette pieuse cérémonie n'a lieu qu'en mai.

Nous recommandons la maison de madame Claire, rue de la Bourse, 3, pour les bonnets, coiffures et fantaisies. Modèles gracieux et nouveaux pour les maisons de gros et les commissionnaires.

GRAVURE DE MODES N° 522.

TOILETTE DE VILLE. — *Chapeau en velours grosseille des Alpes, orné de blonde noire et de deux plumes noires frisées.*

Ce chapeau en velours plain est tout uni sans aucun autre ornement qu'une touffe de deux plumes noires posées tout à fait sur le côté.

Deux blondes noires, de 6 à 7 centimètres, sont cousues bord à bord et garnissent la passe. L'une retombe en voilette, l'autre se rejette sur la passe.

Le bavolet, qui est tout uni, a pour seul ornement une blonde cousue au bord.

Un bandeau de velours garnit le dessous.

Une ruche de blonde blanche accompagne les joues.

Robe en taffetas ornée de dentelle noire.

Corsage montant taillé en droit fil; sur le devant se trouvent deux dentelles froncées, posées de chaque côté et se réunissant au milieu. Il y en a quatre rangs légèrement froncés au bord de l'encolure.

La ceinture en ruban gros grain est taillée de manière à former deux pointes devant, celle du haut légèrement arrondie, celle du bas pointue. Cette ceinture, haute de 3 centimètres sur les côtés, en a 7 devant, d'une pointe à l'autre; elle est bordée des deux côtés par un petit picot de dentelle noire.

Les manches se composent de deux volants à plis doubles derrière, bordés chacun de quatre rangs de dentelle noire posés deux en haut, deux en bas, et froncés à leur jonction.

La jupe à plis creux est garnie de deux grands volants ornés, comme les manches, de dentelle froncée.

La garniture qui fait tête au premier volant a 5 centimètres de largeur, celle du bas de ce volant en a 8, et celle du deuxième volant en a 10.

Une petite dentelle blanche forme chemisette au cou.

Les sous-manches sont en tulle blanc, formant un gros bouffant, retenues sous un poignet plat garni d'une dentelle; dans le bouffant sont semés de petits nœuds de ruban, entourés d'un petit froncé de dentelle formant cocarde.

TOILETTE DE COMMUNIANTE. — *Petit bonnet garni d'une ruche en tulle illusion avec bride en ruban de taffetas n° 12.*

Robe en mousseline claire, ornée d'entre-deux en mousseline brodée.

Corsage montant froncé à la vierge.

Robe à double jupe, garnie de chaque côté d'un plissé en mousseline à tout petits plis encadrés par deux entre-deux brodés formant quilles de chaque côté.

Le bas de la tunique est sans ourlet et bordé d'une petite dentelle picot.

La jupe longue est terminée en guise d'ourlet par seize rangs de petits plis, surmontés d'un entre-deux brodé.

Les entre-deux ont 4 centimètres de largeur; les plissés ont 15 centimètres dans le bas et meurent à rien dans le haut.

La tunique laisse voir 7 centimètres de la partie unie de la jupe qui est garnie par une hauteur de 15 centimètres.

La manche froncée, les deux rangs à l'épaulette, est ample et longue; elle se termine au bas sur un poignet composé de trois entre-deux brodés séparés par de petits plis.

Le voile, sans ourlet, est bordé d'un picot en dentelle; il est double sur la tête de manière à former un deuxième voile qui retombe derrière; par ce moyen les jeunes communiantes peuvent se voiler le visage sans déplacer le grand voile.

Les deux tombants du voile sont taillés en rond derrière, de manière à accompagner le rond de la jupe.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 1. Coiffure de mariée. Les bandeaux sont roulés devant, retenus par une natte qui va rejoindre derrière une longue coque fixée par un peigne d'écaille. Couronne de jacinthes, de jasmin et de bruyères blanches. Voile d'Angleterre, retenu sous le peigne.

N° 2. Autre coiffure de mariée, également à bandeaux bouffants. Le nœud des cheveux est composé de plusieurs coques entrelacées. Coiffure en branches de lilas blanc de la maison *Perrot et Petit*. Peigne à galerie de perles. Voile en tulle illusion, couvrant tout le dessus de la tête.

N° 3. Bonnet du matin, garni de haute valenciennes, ayant sur le dessus du devant une petite ruche de valenciennes, dans

laquelle sont posés quelques rubans n° 4. Gros nœuds de taffetas sur les côtés, et chou de rubans avec longs bouts derrière.

N° 4. Bonnet *chinoïis*, pour diner. Devant garni de ruches de tulle de soie, rehaussé de blonde et semé de petites coques en velours cerise, ayant à chaque extrémité un pendant de jais. Le fond est en velours bouillonné.

N° 5. Bonnet d'intérieur. A chaque *joue* sont trois ruches de blonde; l'ornement du dessus se compose d'un large ruban bordé d'un plissé en ruban n° 4; vers le milieu du ruban on fait une pointe très allongée pour donner au bonnet la forme Marie-Stuart. Ce même ruban doit former les brides. Le fond est en tulle illusion bouillonné, séparé par des petits velours formant quadrille.

N° 6. Fichu à patte, garni d'une haute dentelle et d'un bouillonné en tulle broderie application, avec ruban passé à l'intérieur. Sur cette garniture on pose plusieurs petits nœuds; le fond se fait en tulle broderie application.

N° 7. Col composé d'un bouillonné de mousseline, avec petits rubans de distance en distance figurant des *crevés*; valenciennes pour garniture.

N° 8. Manches assorties au fichu n° 6. En haut, bouillon de tulle brodé en application, avec semé de nœuds; volant de haute dentelle en bas; dessous cette dentelle se trouve un autre volant de tulle broderie application, garni au bord d'un bouillon, avec ruban passé à l'intérieur et semé dessus de nœuds.

A partir du gros nœud la manche est ouverte.

N° 9. Manche assortie au col n° 7. Cette manche est composée d'un gros bouillon mousseline, avec rubans figurant *crevés*; à la tête de ce bouillon, petit volant mousseline, rehaussé de valenciennes; en bas, haut volant même étoffe, garni de valenciennes; sur la couture se trouve un petit bouillon mousseline, avec rubans de distance en distance. Cette manche doit être ouverte à partir de la seconde garniture.

SOUS-JUPES ACIER TAVERNIER.

Aujourd'hui, la crinoline, ou pour mieux dire, l'accompagnement quelconque de la toilette qu'on désigne sous ce nom générique, a pris l'importance d'une véritable *question*. Les poètes, les écrivains, les caricaturistes ont combattu la crinoline avec une verve liévreuse et étincelante. Bien plus, cette invention frivole a eu l'honneur d'être interpellée du haut de la tribune comme Catilina, et anathématisée comme Luther du haut de la chaire catholique. Que la crinoline soit balayée de la face du monde, voilà qui est au mieux; mais par quoi la remplacer? Cette simple question eût sans doute embarrassé bien fort les orateurs et les philosophes qui ont lancé sur le frêle tissu tant de foudres éloquentes. La réponse est venue pourtant, mais elle est venue de l'industrie, de l'industrie qui marche et qui enfante toujours, sans que rien puisse décourager sa force créatrice.

En fait de toilette, où est le bon sens? Avec les fourreaux du premier Empire, collés sur le corps comme les robes d'écarlate du XII^e siècle, avec les tuniques flottantes de la Grèce héroïque faites pour des femmes idéales, ou avec les exagérations toutes modernes si justement critiquées? Il faudrait être de bien mauvaise foi pour ne pas admettre *a priori* que les vêtements étroits, exclusifs de toute grâce, ne s'accordent ni avec nos mœurs, ni avec nos mobiliers, ni avec la qualité de nos étoffes. Nécessairement, il faut que l'habit féminin soit soutenu, accompagné, étayé; mais dans quelle proportion et par quel système? Là est la question, dit Hamlet. Où sera le recours des satins, des taffetas, des popelines, des gazes, des soies légères et de toutes nos charmantes fanfreluches? La *tournure Oudinot* était grotesque; les huit ou dix jupons blancs empesés, si lourds à porter, si dangereux au point de vue hygiénique, représentent une dépense impossible et insensée. Que dire de tant d'inventions dont les unes, comme les cages à poulets et les tournures d'osier, suppriment toute liberté, même relative, dont les autres, comme les cages d'acier, exposent la vie même des femmes élégantes à la descente

des escaliers et des voitures? de celles enfin qui empêchaient les dames de s'asseoir et les faisaient se dresser comme poussées par un ressort?

La sous-jupe acier Tavernier est le véritable triomphe du bon sens et de l'électisme; elle a su éviter tous les excès et tous les défauts des modes qui l'ont précédée; elle sera une date dans l'histoire de la toilette. Souple comme ces invisibles cottes de mailles des Médicis, elle se prête comme elles à tous les mouvements; loin de les empêcher, elle en arrête et en régularise la grâce. Il n'y a pas à craindre que ce tissu docile se porte d'un seul côté, ou grossisse devant, ou ballonne les robes, ou ne se remette pas lorsqu'on se relève, défauts si habituels à toute la famille des cages et des crinolines. Enfin la création de M. Tavernier n'assure pas seulement l'élégance de l'allure et l'harmonie des gestes et de la démarche: sa supériorité éclate encore au point de vue de ces deux grandes préoccupations actuelles l'hygiène et l'économie. La sous-jupe, qui a l'inappréciable mérite d'être en linges, suffit toute seule en été, et en hiver avec un seul jupon. Une seule garniture peut servir à cinq ou six sous-jupes, ce qui rend la dépense extrêmement minime. Ainsi, tout est ménagé, tout est prévu, M. Tavernier n'a peut-être qu'un seul tort, un tort immense, il faut bien le reconnaître: celui d'avoir trop raison. Espérons que ce vice capital ne l'empêchera pas de réussir dans un pays où, en somme, le bon sens finit toujours par triompher.

S'il fallait une consécration décisive à la sous-jupe Tavernier, les concurrences déloyales, les sottes imitations et les contrefaçons maladroites la lui ont amplement donnée. Ne pouvant faire pareil, le servile troupeau des imitateurs a nécessairement fait pis, et, si quelqu'un achète encore leurs essais informes, c'est uniquement par ignorance. Le serpent de l'envie usera ses petites dents sur la nouvelle sous-jupe, si souple et si malléable toujours; à ce moment-là seulement, on s'apercevra qu'elle est en acier.

Madame Marie DE FRIBERG.

Nouvelle Eau dentifrice du docteur G. T.

Composée par un médecin distingué pour l'usage spécial de sa famille, elle n'a été mise que récemment dans le commerce, après une longue expérimentation et pour répondre au vœu réitéré de ses nombreux amis.

Cette eau, des plus agréables pour les soins habituels de la bouche, raffermi et colore les gencives, qu'elle maintient dans un parfait état de santé. Son emploi journalier comme eau de toilette (10 gouttes environ dans un demi-verre d'eau tiède) est un puissant préservatif contre les maux de dents, et introduite pure dans une dent malade, à l'aide d'un morceau de coton ou de ouate, elle arrête instantanément la douleur.

Cette propriété merveilleuse, et souvent constatée par nous, ne doit pas cependant lui nuire auprès des personnes qui craindraient de paraître se servir d'un remède, car elle ne l'empêche nullement d'être en même temps et tout simplement un des plus excellents produits de la parfumerie moderne.

Elle se trouve à Paris chez :

Madame Legard-Imbert, 25, rue Saint-Louis-en-l'Île.

M. Leroy, pharmacien, 43, rue d'Antin.

On peut aussi s'en procurer en écrivant *sans affranchir* à madame Louis T., 50, rue de Paradis-Poissonnière.



de celles qui ont
 et les faisaient se lever
 et est le véritable
 elle n. se lever
 ou l'est prouvé;
 la robe. Simple
 des habits, elle se
 soit; l'un de les
 la gras. Il y a
 d'un seul côté,
 robes, ce ne se
 si habituelle à
 ses. Enfin la
 l'élégance de l'
 d'ailleurs: on
 ces deux genres
 et l'homme. La
 d'être en long,
 avec un seul
 et se sur son
 ce qu'
 même. Mais, tout
 n'a pas été
 il faut bien le
 que ce n'est
 à son pays
 et même à
 d'aller à la
 pables, les
 lui un
 de temps
 à quelq'
 moment
 ment par
 les d'été
 de la
 elle est
 Marie de
 du docteur
 après pour
 que rivaux
 représentation
 que
 que les
 genres, qu'
 Non seule
 se trouvent
 est présent
 dans une
 de mode,
 et souvent
 pour
 d'un remède,
 en même
 produits de
 de Saint-Louis
 de l'Etat.
 se dérivent
 Paradi-Poisson



Imp. Goussier, 36, r. Fontaine-au-roi.

3. 58

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffure de Mariée de Sergent fils, r. St. Augustin, 58.
 Bonnets de Lingerie de la Maison Colas, Rue Vivienne, 47.

Mars 1858



... à un tel sentiment
... en tout accepté
... de la partie de sa position
... de trancher son
... à son point. Il entrevoit
... des tentés. Il pe
... à nuancer entièrement
... de protéger.
... il se réunit que par
... que les lettres de M
... des circonstances. L'es
... de se peut rompre
... de. Comme il avait sa
... tout près de S
... de la nuit avant, de la
... et il s'égarait par
... c'était pour lui
... les deux vulgaires
... à sa main.
... Thérèse se s'a
... ainsi, comme la
... de l'opinion. Ce j'ai
... les opinions soucie
... se généralisent encore
... des années et même
... il avait encore sa
... de l'opinion était son idéal
... qui s'élève à peu-à-peu
... dans une circonstance
... et qui répondait à
... qu'il est tout étonné et é

MIGNON.

(Voyez le numéro précédent).

XI.

LE PARDON.



AURICE de Terrenoire, trop consciencieux pour que les préoccupations du cœur lui fissent oublier le devoir, se livrait avec ardeur à ses travaux. Il adressait au ministre le résultat de ses études en Toscane et en Lombardie, et il recevait des témoignages de satisfaction qui auraient flatté son

amour-propre, si un tel sentiment avait pu prendre place dans un cœur tout occupé des autres. Il ne trouvait dans le progrès de sa position qu'une faible espérance de plus de rattacher son avenir à celle qui occupait toute sa pensée. Il entrevoyait l'heureux jour où, ses travaux étant terminés, il pourrait rentrer en France et se consacrer entièrement aux êtres qu'il avait pour mission de protéger.

En attendant, il ne vivait que par les nouvelles de France. Il fallait que les lettres de M. Renard fussent de plus en plus circonstanciées. L'excellent et officieux notaire s'amusait de ce petit roman qu'il rêvait de mener à bonne fin. Comme il avait sa maison de campagne à Fourqueux, tout près de Saint-Germain, il était à portée de tout savoir, de tout vérifier par de fréquentes visites, et il n'épargnait pas les détails dans sa correspondance; c'était pour lui une distraction charmante après les soins vulgaires et prosaïques de son étude de notaire.

Dans ses lettres, Thérèse ne s'appelait plus que Mignon; il avait adopté, comme tout le monde, le nouveau nom de l'orpheline. Ce joli nom, si doux à prononcer, faisait quelquefois sourire le grave Maurice; ce nom se présentait encore sous sa plume, pendant ses études arides et solitaires, et peut-être dans son sommeil il errait encore sur ses lèvres. La belle figure de Mignon était son idéal. C'était ce but incertain, qui même à peine entrevu donne tant de courage.

Il y avait surtout une circonstance qui lui paraissait si providentielle, et qui répondait si bien à ses plus chers désirs, qu'il en était ému et charmé. Il savait,

par les lettres de M. Renard (véritable journal du couvent), que Mignon était devenue la jeune mère de Graziella, et que, sous l'heureuse influence d'une amitié si tendre, le goût de la petite muette pour la sculpture s'était développé. Quels beaux rêves passaient quelquefois devant ses yeux pendant ses longues heures de solitude! Comme il se félicitait d'avoir sauvé intact l'atelier de Marx! Il croyait voir la douce Mignon ramenant un jour par la main la pauvre petite dans l'atelier de son père et lui assurant une existence doublement protégée, car peut-être il serait là lui-même. Son imagination se perdait dans ces séduisantes perspectives de l'inconnu.

Il ne pouvait garder plus longtemps le silence. Il voulait préparer Mignon à son retour, mais il craignait de ne pas dire assez ou de trop dire. Il déchira plusieurs lettres dans lesquelles ses sentiments se laissaient trop voir. Parler de Mignon, cela lui était-il permis? Parler de lui-même, cela intéresserait-il Mignon? Graziella lui parut fournir un excellent prétexte pour sa correspondance; et Mignon, par l'entremise de M. Renard, reçut un jour, en présence de la supérieure, une lettre datée de Florence.

La vue de cette lettre fut pour Mignon l'événement le plus important de sa vie de couvent. La supérieure la vit rougir; puis Mignon devint pâle comme un linge et fut obligée de s'asseoir; elle ne fut pas maîtresse de cette première impression, mais elle reprit bientôt tout son courage.

— Quoi de plus simple? se dit-elle, en tâchant de se raisonner. C'est l'ami auquel mon père m'a recommandé qui m'écrit, après plus d'un an, pour demander de mes nouvelles, et peut-être pour me parler d'affaires. Il ne peut y avoir entre nous aucun autre rapport; son silence m'a assez témoigné son indifférence, et puis tout nous sépare. Pourquoi donc serais-je plus émue de cette lettre que de toute autre? Et, reprenant sa fermeté, elle ouvrit la lettre et lut ces lignes :

« Ma chère cousine Thérèse, vous ne pouvez attribuer à l'indifférence ou à l'oubli le silence que j'ai gardé. Si un sentiment de respect m'imposait cette réserve, croyez du moins, je vous en prie, que votre bon père, en vous recommandant à mes soins, a donné sa confiance à un cœur sincère.

» J'ai pleuré avec vous celui que nous avons perdu, je me suis promis de consacrer ma vie à le remplacer; et, retenu ici par le devoir, je n'ai cessé, j'espère que notre amitié me le permet, je n'ai cessé de m'occuper de vous. Un ami dévoué m'a fait savoir tout ce que vous aviez à souffrir dans la maison paternelle; de loin je veillais encore sur vous. C'est pour vous soustraire à ce martyre que, par des moyens détournés, j'ai amené votre belle-mère à vouloir elle-même vous conduire dans un couvent où j'espérais que vous seriez heureuse. Me pardonnez-vous d'avoir ainsi disposé de vous?

» Avec quel bonheur j'ai appris que vous êtes chérie dans cet asile! rien ne m'est inconnu de ce qui vous occupe. Mignon, laissez-moi vous donner ce doux nom que vous donnent ceux qui vous aiment, ce nom qui vous fera oublier le temps où vous avez tant souffert. Permettez-moi d'être votre conseil, votre frère; et votre appui. Voulez-vous me donner votre confiance,

Mignon ? Nous trouverons peut-être dans nos souvenirs des jours moins amers. Et puis n'avons-nous pas déjà un autre lien que nos souvenirs ! Nos cœurs se sont réunis, sans que vous le sachiez, pour adoucir une grande douleur.

» Oui, c'est une joie bien pure que j'ai ressentie loin de vous, en apprenant que votre tendresse s'était portée comme par un instinct de notre amitié sur le petit être abandonné qui souffrait près de vous. Le père de Graziella était mon intime ami ; il a succombé avant de recueillir le fruit de son talent et de ses travaux. Quand j'ai connu le malheur de cette famille, j'ai voulu au moins protéger et sauver cette pauvre enfant. C'est par mes soins qu'elle est élevée au couvent des Augustines.

» Comprenez-vous ma joie, Mignon, lorsque j'ai appris que votre douce amitié avait triomphé de son indifférence et de son apathie apparente et que sa vocation d'artiste s'était révélée et développée par vos soins ? Vous êtes maintenant mon associée dans cette bonne œuvre à laquelle vous avez contribué bien plus que moi. N'aurons-nous pas quelque bonheur à nous occuper ensemble de notre petite muette ? Je lui réserve à mon retour une surprise qui vous plaira, j'en suis sûr.

» Quelle bonne inspiration m'a porté à réunir dans le même asile les deux êtres que j'ai le plus à cœur de protéger ! Je ne pouvais appeler votre amitié sur Graziella ; mais ne trouvez-vous pas, Mignon, quelque chose de providentiel dans cette affection qui nous attache tous les deux à cette petite créature ?

» Aujourd'hui, Mignon, je suis bien sûr de m'adresser à votre cœur ; je ne vous parle que de la chère enfant que vous avez adoptée. Je suis sûr de vous toucher. Gardez-moi-la bien ; j'espère être bientôt de retour, et je vous dirai tous mes projets. Vous vous réjouirez avec moi du bien que nous pouvons encore faire.

» Comme vous seriez bonne si vous vouliez bien me répondre quelques lignes ! ne serait-ce que pour me dire que vous vous souvenez encore de notre amitié et que notre petite protégée sera à nous deux.

» Croyez bien à l'inaltérable attachement de votre ami dévoué,

» MAURICE DE TERRENOIRE. »

Mignon relut deux ou trois fois avant de bien comprendre. Il lui semblait qu'elle avait passé quelque chose dans une trop rapide lecture. Elle s'assura que Maurice, dans cette longue lettre, ne lui disait pas un mot de son mariage. Elle fut surprise de ce silence sur un changement si important dans la vie de Maurice. Ce fut pour elle un grave sujet de méditation ; puis elle voulut chasser cette idée et toutes celles que son imagination lui fournissait à la suite. Elle ne voulut voir dans cette lettre que ce qui s'y trouvait : l'assurance d'un sincère attachement et la preuve d'un cœur généreux.

Elle ressentit une joie bien vive en apprenant que Graziella était comme l'enfant adoptive de Maurice. Elle admira le hasard heureux qui avait porté son cœur du côté de cette infortunée. Graziella lui en devint plus chère, et l'enfant ne comprenait pas pourquoi elle était embrassée plus tendrement qu'à l'ordinaire.

Elle fut tout émue aussi de savoir que Maurice était tenu presque jour par jour au courant de ses occupations. Elle aimait à se sentir sous son influence et presque en sa puissance. Mais elle ne pouvait comprendre comment Maurice avait pu diriger de loin sa belle-mère dans le choix d'un couvent ; car elle savait bien, dans le fond de son cœur, ce qui l'avait décidée, elle, à y chercher un refuge.

Sa pensée se reportait alors sur cette lettre imprimée qui s'était trouvée un jour sous ses yeux, et elle n'en avait pas oublié une ligne. Elle en venait quelquefois à douter de ce qu'elle avait vu, et elle se croyait sous l'influence de quelque illusion. Mais elle ne voulut pas s'abandonner à ces incertitudes ; elle en détourna son esprit par la force de sa volonté et rêva seulement aux projets de Maurice sur Graziella, à cette surprise qu'il se proposait de lui faire et à laquelle elle devait, elle Mignon, prendre part. C'était pour elle aussi un but dans la vie. Elle attendit avec quelque impatience le retour de Maurice. Elle sentait bien qu'elle ne pouvait se dispenser de lui répondre, et, malgré tout le naturel qu'elle mettait dans ses moindres actions, ce ne fut pas sans quelque embarras qu'elle traça les lignes suivantes :

« Votre silence m'était pénible, mais je ne pouvais



Mignon relut deux ou trois fois avant de bien comprendre.

as été avant de leur con-
 elle avait passé quelque
 levez. Elle s'occupait de
 lettre, se lui disait qu'il
 fut surprise de ce silence
 attend dans la vie de Ma-
 grave sujet de méditation,
 eût été et toutes celles que
 sent à la suite. Elle ne
 que ce qui s'y trouvait
 chement et la preuve d'un

 a vire en apprenant que
 et adopter de Maure.
 mes, qui avait porté un
 amie. Ce n'était lui ce le-
 voir plus chère.
 l'aurait de son
 passant pas que
 que elle était
 entrainée plus
 tantement qu'il
 l'oublier.
 Elle fit lui
 être aussi de re-
 voir que Maure
 était tout presque
 pour par par un
 contraindre les
 capitaines. Elle
 avait à se entre
 ses sentiments
 et presque en sa
 présence. Mais
 elle ne pouvait
 comprendre com-
 ment Maure s'
 rait pu diriger de
 lui sa belle-mère
 dans le climat d'un
 couvert, car elle
 savait bien, dans
 le fond de son
 cœur, ce qui le
 valait de lui, et
 à y chercher un
 répit.

 ers sur cette lettre im-
 portante, et de
 que. Elle en avait en-
 elle avait vu, et elle
 quelque illusion. Mais elle
 à ces incertitudes, elle
 vait de sa volonté et de
 arrive sur Gravelle, l'acte
 de lui faire et à l'impres-
 sion de part. C'est que
 e. Elle attendait avec im-
 patience. Elle attendait
 voir de lui répondre, et
 le mettait dans ses ma-
 ins, sans que jamais



Jules Davico

622

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

*Coiffes de la M^{me} R. Lhopiteau (Robes de latine) Contors Modes d'Alexandrine. Fleurs de Camille
 Duchateau r. S. M. M. Châles des Magnans du Persan r. de Richelieu, 8. Rubans et Tissus
 à la Ville de Lyon, r. Chauvassé d'Antin, 6. Dentelles de G. Violard. Mouchoirs de Chapron. Surjuns de Legrand
 C. de S. M. l'Empereur et des Cours étrangères. Clèves pour Amiel, de Desvignes Rives et C.
 r. Richelieu, 102. Envoi de la Maison de Commission Lassalle et C.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON at the Monitor Office, 25, Great Street Soho. NEW-YORK, Pierce & Co. General Agents.

MADRID, P. J. de la Cruz

le prendre en mauvaise part, je savais bien que par amitié pour mon bon père vous n'oublieriez pas Mignon. Mais j'ai supposé que vous étiez occupé d'autres soins, et j'ai regretté de ne pas être tenue au courant de ce qui vous touche; car vous ne me dites rien, Maurice, ni de vous ni de votre intérieur. J'aime encore plus Graziella depuis que je sais qu'elle vous intéresse; elle fait des progrès sensibles, et je serai heureuse de m'associer aux surprises que vous ménagez à cette chère enfant. Je me trouve si bien dans la maison que vous m'avez choisie, que j'espère y rester toujours; mais, pour obéir aux derniers vœux de mon père, c'est vous que je dois consulter en toutes choses.

» Oui, je veux bien que vous m'appeliez Mignon, je commence sous ce nom une nouvelle vie. J'ai bien réfléchi. Il me semble que j'aimerais à passer mes jours dans ce couvent près de madame Thérèse, notre digne supérieure, qui est pour moi comme une mère; je l'aiderais à élever les enfants, et je pourrais peut-être encore être utile. Puisqu'on m'a séparée de mes sœurs, rien ne me rappelle dans le monde où, vous le savez, je n'ai pas été heureuse; mais il faut que vous m'en donniez la permission, car j'aime à compter sur vous comme sur un conseil, un frère et un appui.

» Croyez à ma sincère amitié.

» P. S. Le nom de Maurice est le dernier mot que m'a adressé mon bon père. »

Maurice, en recevant cette lettre, fit comme Mignon. Il la relut bien des fois pour y chercher ce qui y était et surtout ce qui n'y était pas. Des sentiments bien divers s'éveillèrent en lui à cette lecture. Il aimait ce doux reproche : *« J'ai regretté de n'être pas tenue au courant de ce qui vous touche, car vous ne me dites rien ni de vous ni de votre intérieur. »*

Il voyait avec joie l'amitié de Mignon pour Graziella devenir plus vive, depuis qu'il lui avait fait savoir que cette enfant lui était chère.

Il était touché de la confiance que Mignon lui témoignait en promettant de le consulter en toute chose; mais pourquoi Mignon parlait-elle de se confiner pendant toute sa vie dans un couvent où il avait voulu seulement lui trouver un refuge passager? Avait-elle donc mal interprété ses intentions? Supposait-elle qu'il avait voulu lui inspirer le goût de la vie religieuse en la confiant aux dames Augustines? C'était là l'objet de ses préoccupations. Terminant donc promptement ses affaires en Toscane et dans quelques parties de la Lombardie, il eut hâte de se diriger vers la France. Toutefois le post-scriptum qui contient, dit-on, la plus intime pensée exprimée ou cachée dans une lettre, revenait toujours à sa mémoire : *Le nom de Maurice est le dernier mot que m'a adressé mon bon père!*

Laissons Maurice, livré à ses pensées, entreprendre son voyage, et allons voir ce qu'est devenue la maison Crève-cœur sous la direction de la veuve.

Madame Crève-cœur a-t-elle au moins retrouvé le calme en repoussant loin d'elle son inoffensive belle-fille, dont la vue lui rappelait trop tout ce qu'elle voulait oublier? Non, cette agitation venait de la nature même de cette femme impérieuse, et ce n'était pas l'absence d'une enfant qui pouvait la calmer.

Pour s'étourdir, elle se lança de plus en plus dans un train de vie du plus grand luxe. Elle écouta moins que jamais les représentations du prudent M. Renard. Elle crut trouver beaucoup d'amis en réunissant beaucoup de parasites; elle crut être du grand monde en voyant beaucoup de monde; elle crut faire oublier qu'elle vendait des étoffes en en portant de plus belles et de plus riches que toutes les femmes qui venaient s'amuser de ses prodigalités. Quant aux affaires, elle en laissait le soin à des commis, avec lesquels elle n'avait quelques rapports que pour leur demander sans cesse de nouvelles avances.

Pressée par des besoins d'argent, elle voulut emprunter, mais ne présenta pas des garanties suffisantes. Elle voulut vendre son hôtel ou son château; mais on lui exposa qu'elle ne pouvait disposer de ces biens. Cette résistance à ses volontés la révolta. Les gens d'affaires, d'ordinaire assez endurants dans leurs rapports, afin de ménager leur clientèle, finirent cependant par ne plus pouvoir supporter ses exigences. Il n'y eut que l'impassible M. Renard qui resta le dernier pour écouter ses imprécations et lui porter des consolations banales.

La vigoureuse santé de madame Crève-cœur s'altéra dans des crises si excessives. Sa figure était pourpre; son sang brûlé lui montait à la tête et l'étouffait. Le médecin appelé ordonna en toute hâte un traitement énergique; elle résista à ses prescriptions. Le docteur se retira en faisant un profond salut et fut remplacé par un autre qui ne fut pas mieux écouté. Elle appelait ses gens sans motif et les congédiait avec impatience. Les femmes de chambre étaient sur les dents; aucune garde ne pouvait tenir près d'elle.

Qu'étaient devenus les amis assidus qui se pressaient dans son salon splendide? Où étaient les compagnons de ses plaisirs? Sa famille elle-même avait cessé de la voir. L'honnête M. Morin ne pouvait lui pardonner son ingratitude pour un homme de cœur et l'abandon dans lequel elle laissait sa belle-fille. Dans quel état était maintenant cette maison autrefois si prospère! Quel désordre, quelles querelles entre les gens de service! quel gaspillage! quel manque de surveillance pour les enfants! — Qui dirigera cette maison? qui donnera des ordres? qui réglera la dépense? Elle n'osait pas même avoir recours à la famille.

Un jour que l'état de la malade était plus exalté que jamais, le docteur se crut obligé de lui faire entendre, avec toutes les précautions possibles, qu'il serait peut-être temps de mettre ordre à sa conscience; il lui assura qu'elle n'était pas en danger, mais que les consolations de la religion lui donneraient peut-être quelque repos d'esprit.

— Un prêtre! s'écria-t-elle hors d'elle-même en se dressant sur son lit, à moi un prêtre! mais je ne veux pas mourir! Il faut que vous me sauviez; c'est trop facile de me renvoyer à un prêtre. N'êtes-vous pas payé pour me guérir, vous, docteur? Ne m'amenez pas un prêtre! j'en ai peur! j'en ai peur!

Elle était effrayante elle-même; elle retomba sans mouvement sur son lit. Oui, cette femme devait avoir peur, si elle pensait à toutes les ruines, à toutes les douleurs que son égoïsme avait accumulées autour d'elle. Elle ne voulait pas dire à un ministre du Seigneur l'état de son âme; mais le malheur commençait

à la vaincre, et dans le silence des nuits elle se trouvait en présence d'un témoin devant lequel il fallait bien tout confesser : c'était le spectre de la conscience. Dans l'état d'abandon où elle se trouvait, elle faisait alors un triste retour sur sa vie passée.

Elle se voyait heureuse jeune fille dans la maison de son père, puis gagnant par ses artifices le cœur d'un honnête homme, puis l'abreuvant de chagrins et de dégoûts par son égoïsme et son avidité, puis chassant de sa maison sa belle-fille qu'elle avait promis de protéger, puis négligeant ses propres enfants et conduisant toute sa maison à la ruine.

— Mon Dieu ! se disait-elle (car elle invoquait aussi Dieu, cette femme qui ne voulait pas voir le costume sombre d'un ministre de la religion), tout le monde m'abandonne. Qui me sauvera ? qui s'intéressera encore à moi ? qui s'occupera de mes petits enfants ? qui aura pitié de moi, Seigneur ?

Et une voix lui répondit du fond de son cœur qui n'était donc pas tout à fait changé en pierre, une voix lui répondit :

— Oui, tu le sais bien, il y a encore dans le monde un pauvre être auquel tu as fait bien du mal, que tu as abreuvé d'amertumes, que tu as séparé de ce qui lui restait de plus cher, que tu as chassé, dont tu as encore déchiré le cœur quand il a touché pour la dernière fois le seuil de ta maison ; et tu n'as qu'un mot à dire, tu le sais bien, pour que l'ange soit à ton chevet, aussi humble, aussi doux, aussi dévoué que jamais.

Le nom de cet ange, c'était Mignon ; car madame Crève-cœur la connaissait bien, et dans le plus profond de sa conscience il fallait bien qu'elle rendit justice à sa victime. Elle comprit qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi, et, ayant prié son notaire, M. Renard, de venir la voir au plus tôt, elle fit un grand effort pour lui dire :

— Je me sens vaincue par le mal ; vous m'avez tous abandonnée ; je ne sais qu'un être au monde qui puisse encore avoir pitié de moi. Vous savez bien qui ; c'est ma belle-fille. S'il me restait un peu de fierté, je ne m'exposerais pas à cette humiliation ; mais dites-lui, hâtez-vous, je vous en prie, dites-lui que je suis mourante, abandonnée, et que mes enfants, ses sœurs, la demandent. Elle viendra, oui, je la connais, la pauvre enfant viendra secourir celle qui l'a chassée. Je ne veux plus qu'elle auprès de moi.

M. Renard la regardait en silence.

— Faut-il donc, se disait-il, que le malheur frappe pour que les yeux soient ouverts, pour que la lumière se fasse !

Et il avait presque pitié de cette femme arrogante qui suppliait aujourd'hui celle qu'elle avait brisée.

— Mais c'est une mission délicate que vous me donnez là, dit-il à la malade ; m'assurez-vous du moins que vous la traiterez avec égard et douceur, qu'aucune parole blessante ne sortira de votre bouche, et que ses petites sœurs seront remises à sa garde ? Il faut que vous me promettiez tout cela pour que j'aille troubler le repos de cette pauvre enfant qui a tant souffert.

Allez vite, dit-elle, je promets tout ; mais je veux la voir ; le temps presse. J'ai de plus à lui faire un aveu qui l'intéresse.

M. Renard, en rentrant chez lui, trouva un mot de

Maurice de Terrenoire qui l'informait qu'il venait d'arriver et qu'il l'attendait à son hôtel. Après les premiers épanchements de l'amitié, leur conversation tomba sur Mignon.

— Je parlais précisément pour Saint-Germain, dit le notaire, voulez-vous me remplacer ? J'avais à faire à Mignon une proposition assez délicate, au sujet de laquelle elle voudra peut-être vous consulter, car l'affaire est grave.

Il expliqua alors à son ami l'état déplorable dans lequel était tombée madame Crève-cœur, et Maurice, après en avoir délibéré avec M. Renard, partit seul pour le couvent des Augustines.

Comme son cœur battait, quand il entra dans le parloir ! mais ses intentions étaient si droites et si généreuses, qu'il put tout dire sans crainte et sans embarras à madame Thérèse, la supérieure, qui le connaissait déjà bien par les confidences de M. Renard. Elle avait tant d'affection pour Mignon, qu'elle aimait déjà celui qui voulait être toute sa vie son appui et qui voulait remplacer son père.

— Madame, dit-il avec respect, vous savez déjà tout l'attachement que je porte à votre chère élève, à votre aimable Mignon. Son père, prévoyant sa fin prochaine et la laissant sans secours en ce monde, a mis sa confiance en moi, et j'ai gardé précieusement cette lettre que je vous prie de daigner lire, car elle explique ici ma présence ; elle me donne quelques titres à m'occuper de l'avenir de Mignon et à vous consulter, vous, madame, qui l'avez accueillie avec une bonté si maternelle.

— Monsieur Maurice, dit la supérieure, je connais votre admirable conduite. Je sais que c'est à votre générosité que Graziella doit la position heureuse qu'elle a trouvée ici près de Mignon. Qui ne vous entendrait avec intérêt ? Je n'avais pas besoin de connaître cette lettre pour savoir ce que vous valez ; cependant, puisque vous le voulez, je la lirai.

Cette lettre contenait seulement ces mots :

« Mon cher Maurice, je vous connais : si jeune encore, vous avez la sagesse et l'expérience de l'âge mûr. Vous avez un noble cœur, mon ami ; c'est à vous, c'est à votre cœur, que, sentant ma fin prochaine, je veux léguer mon trésor le plus cher, ma Thérèse bien-aimée. A vous le soin de son avenir. Si vous avez du penchant pour elle, si elle vous aime un jour, comme je l'ai quelquefois espéré, prenez-la pour femme ; vous avez mon consentement et mes vœux les plus chers. De la demeure qui m'attend bientôt, je voudrais voir réunis les deux êtres qui ont le mieux répondu à ma tendresse. Il me semble que je vivrai encore au milieu de vous. Mais je connais votre délicatesse ; vous ne vous ferez pas un titre de mes désirs pour contrarier sa volonté, si son indifférence ou un autre sentiment l'éloignent de vous ; et, si vous ne devenez pas son époux, vous serez toujours son père, son conseil, son appui. Vous me répondez devant Dieu de son avenir. Je vous remets avec cette lettre les titres qui assurent sa fortune ; je ne peux les déposer en meilleures mains. Quand à moi, je le sens, je n'ai plus qu'à mourir. Adieu, Maurice, mon sauveur, soyez heureux.

» AIMÉ CRÈVECŒUR. »

— Oui, dit la supérieure en regardant avec respect

cette lettre qui contenait les derniers vœux d'un mourant ; oui, vous êtes bien son père, vous êtes tout pour elle. C'est une bien digne et charmante créature, et que comptez-vous faire ?

— Mais, madame, puis-je vous entretenir de mes projets, l'austérité de votre vie me permet-elle de vous occuper de mes intérêts de cœur ?

— Parlez, parlez, dit la supérieure ; ne dois-je pas suivre mes chères enfants jusqu'à leur entrée dans le monde ? Je ne les oublie pas quand elles sont parties, et elles ne m'oublient pas non plus ; et celles qui sont mariées viennent encore me voir avec leurs enfants.

— Eh bien ! puisque vous êtes si encourageante, madame, puisque vous répondez si bien à l'idée que je m'étais faite de votre noble caractère, c'est à vous que je voudrais demander si Mignon a une vocation véritable et prononcée pour la vie religieuse.

— Je n'en crois rien, dit madame Thérèse ; en voici la première nouvelle : elle a une douce piété, je le sais, mais je n'ai remarqué en elle ni exaltation ni ascétisme. Nous n'encourageons pas d'ailleurs ces penchants ; il faut qu'une vocation soit bien prononcée pour nous inspirer confiance. De jeunes têtes pourraient facilement se tromper sur leurs sentiments, et ce serait un grand malheur. Notre devoir est de les éclairer, et de modérer leur zèle. Mais que ne la faisons-nous venir ? il faut bien qu'elle vous voie.

Elle envoya donc chercher Mignon. Et lequel fut le plus ému de ces deux êtres qui éprouvaient peut-être le même sentiment, mais qui par des motifs bien différents voulaient le cacher au plus profond de leur cœur ?

— Chère Mignon, dit la supérieure, voici le protecteur, l'ami dévoué que votre père vous a laissé ; ce sera pour vous un second père.

Mignon, toute tremblante, tendit la main à Maurice.

— Je sais tout ce que je lui dois, dit-elle, je ne ferai rien sans sa volonté. Mon père me l'a ordonné à ses derniers moments.

— Mademoiselle, dit Maurice en gardant sa main dans les siennes, ou plutôt chère Mignon, si vous me permettez de vous donner aussi ce nom d'amitié, j'ai bien regretté d'être retenu si longtemps hors de France, et de n'avoir pu vous entourer de plus de soins ; je sais que j'ai été bien remplacé par la douce mère que vous avez trouvée ici ; mais vous ne pourrez sans doute pas y rester toujours, et je voudrais vous consulter...

— Maurice, dit Mignon en l'interrompant et en prenant avec empressement la main de la supérieure, vous ne pouviez trouver pour moi un meilleur asile ; je vous en ai remercié bien souvent du fond du cœur. Je n'ai rien à faire dans le monde, je vous l'ai dit. Tout ce que j'en ai vu m'en éloigne ; c'est ici que je trouverai la paix. Oh ! madame, gardez-moi près de vous, je tâcherai de me rendre utile.

— Mon enfant, dit la supérieure, on ne prend pas si vite une grave résolution. Vous êtes faite pour le monde. Il faut avoir le courage d'y paraître. Nous reparlerons à loisir de tout cela.

— Oui, c'est ici que je voudrais vivre, dit Mignon, si vous me le permettez, vous, Maurice, auquel mon père m'a recommandé d'obéir comme à lui-même.

— Eh bien ! dit Maurice, ce que je vous demande,

chère Mignon, c'est de ne rien précipiter. Du reste, vous aurez toute votre liberté. Je ne vous parle pas aujourd'hui de Graziella ; je sais tout ce que vous avez fait pour elle. Que seraient mes remerciements ? votre récompense est dans votre cœur. Mais c'est encore à votre cœur que je vais m'adresser. Je suis chargé d'une mission pénible. Je sais tout ce que votre belle-mère vous a fait souffrir. Eh bien, maintenant elle est accablée par le malheur et par la maladie ; abandonnée de ses amis, elle n'a aucune confiance en ceux qui l'entourent ; mais elle vous connaît bien, elle vous implore. J'ose à peine vous le dire, c'est vous, Mignon, qu'elle veut à son chevet, c'est de vous seule qu'elle veut recevoir des soins ; elle vous attend. Vous sentirez-vous ce courage ?

— Oh ! oui, dit Mignon sans hésiter, oui je l'aurai ; aucune parole amère ne sortira de mes lèvres. Laissez-moi partir, je vous le demande à vous deux qui pouvez disposer de moi, à vous, ma mère d'adoption, à vous, Maurice, qui êtes ici comme mon père. Oui, mon bon père m'approuverait, je le sens, j'entends sa voix ; laissez-moi remplir ce devoir. Heureux qui peut rendre un peu de bien pour le mal ! Je vais donc revoir mes pauvres petites sœurs ! C'est peut-être Dieu qui m'envoie dans cette maison.

Et elle tendit la main à Maurice.

Qu'elle était touchante, Mignon, avec ce feu de la charité qui illuminait son regard ! qu'elle était belle ! mais de cette beauté de l'âme qui transfigure et fait oublier tout le reste ; on ne voyait plus que l'ange de bonté. Maurice était comme ébloui de cette lumière ; il restait en extase, et ne pouvait parler.

— Écoutez les bons instincts de votre cœur, chère, bien chère enfant, dit la supérieure après un silence, et, si M. Maurice est de cet avis, c'est moi qui vous accompagnerai.

— Quel cœur ! dit Maurice à voix basse en gardant la main de Mignon dans les siennes, Mignon, merci ! Je vous avais devinée ; vous serez encore le bon ange dans la maison de votre père ; mais surtout ménagez-vous, ne faites pas plus que vos forces ne le permettent.

Et il la quitta en demandant la permission d'aller la voir chez sa belle-mère.

La supérieure et la jeune fille furent introduites vers le soir dans la chambre de la malade. Elles entrèrent avec précaution ; une veilleuse jetait sa douteuse et mourante lumière, tout était dans le plus grand désordre. Comme Mignon avait le cœur serré !

Madame Crève-cœur était assoupie, et les deux visiteuses prirent place silencieusement à son chevet. Quand elle ouvrit les yeux, elle fut frappée du costume noir de la religieuse. Sa tête affaiblie crut voir un spectre lui apparaître.

— Grâce ! pitié ! s'écria-t-elle. Je suis assez punie.

— Madame, dit la supérieure, c'est Mignon, c'est votre belle-fille que vous avez demandée, et qui vient de tout son cœur, comme une enfant soumise, vous entourer de ses soins.

Madame Crève-cœur parut se ranimer, et, joignant les mains :

— Thérèse, dit-elle, tu es un ange ! Oh ! n'aie pas peur de moi, viens plus près, viens ! Je suis sauvée si tu ne me quittes pas ; Dieu ne voudra pas me frapper tant que tu tiendras ma main. Je savais bien que tu

viendrais, va, je le savais. Mais, ajouta-t-elle avec un effort, tu ne peux plus m'aimer, je le sais bien aussi; tu ne veux même plus l'appeler Thérèse, tu l'appelles Mignon, sans doute pour oublier ta vie passée. Mais moi, Mignon, je ne suis plus ta belle-mère, je ne commande plus. Je suis une pauvre malade qui n'a plus d'espérance qu'en toi. Mes forces s'épuisent. Pendant que je puis encore parler, et en présence de madame, j'ai une prière, une dernière prière à te faire; il faut écouter les mourants.

— Parlez, ma mère, dit Mignon. Je suis venue pour vous porter secours, et non pour vous faire de la peine.

— Eh bien, dit la malade avec effort, promets-moi, promets-moi que tu me pardonneras et que tu aimeras mes enfants.

— Ce sont mes sœurs, dit Mignon; je les aime toujours; et tout le reste, je l'ai oublié.

La supérieure se retira en embrassant sa chère élève, en lui faisant bien des recommandations, et Mignon, commençant ses fonctions de garde-malade, veilla avec sollicitude. Bientôt la maison prit un autre aspect. Le calme fait naître le calme; elle commandait avec douceur, et les domestiques, captivés par cette voix qui ressemblait à une prière, obéissaient avec empressement.

Mignon avait embrassé avec bonheur ses petites sœurs, dont elle avait été si longtemps séparée. Elles avaient bien oublié ses leçons et étaient un peu retombées dans leur état sauvage; mais ses soins de mère apportèrent un prompt changement. Cependant, pour simplifier la maison, elle se concerta avec M. Renard et la supérieure, qui venaient souvent la voir, et, comme madame Crèvecœur n'était plus en état d'être consultée, il fut décidé que les deux aînées seraient conduites au couvent des Augustines, et qu'elle garderait les deux petites sous sa surveillance.

Madame Crèvecœur s'affaiblissait de plus en plus. Ce caractère fongueux était dompté par la douleur. Elle obéissait comme un enfant. Quand elle se trouvait moins mal, Mignon lui faisait quelques lectures des plus belles pages de l'*Imitation*.

— C'est bien beau, disait la malade, comme étonnée de la grandeur de ces idées. — C'est bien beau! lis encore, Mignon, je t'en prie, ta voix me fait du bien. — Il y a donc un Dieu qui pardonne au repentir? — Mon enfant, depuis quelques jours je pense. — Pourrai-je jamais me réconcilier avec Dieu? — J'ai besoin qu'un prêtre daigne m'entendre; mais avant, Mignon, je ne sais s'il me reste la force de te le dire. J'ai encore une confidence à te faire.

— Dites, ma mère, dit Mignon; vous savez que j'ai tout oublié.

— As-tu aussi oublié une lettre? Mais non, je ne puis achever...

— Parlez, parlez vite, ma mère, dit Mignon, cela vous fera du bien.

— As-tu oublié, continua madame Crèvecœur avec effort; as-tu oublié aussi une lettre imprimée annonçant un mariage, une lettre de part qui s'est trouvée un jour sous tes yeux? — Eh bien, j'ai su depuis, j'ai

su que c'était une fausse nouvelle. Mais toi, Mignon, le sais-tu? Sais-tu que Maurice de Terrenoire n'est pas marié? Tu étais trop fière sûrement pour t'en informer. Sais-tu encore...

Elle s'arrêta épuisée de cet aveu qui lui coûtait tant d'efforts; mais Mignon n'aurait pas pu en entendre plus; elle était elle-même tout ébranlée d'une nouvelle qui pouvait apporter un si grand changement dans ses résolutions, et elle ressentait peut-être plus de joie par ces seules paroles qu'elle n'avait enduré de souffrances depuis la mort de son père.

— Sais-tu encore qu'il t'aime, reprit plus bas madame Crèvecœur après un long silence; oui, il t'aime, je le sais, moi, et depuis longtemps; et ta grande fortune seulement est la cause du silence qu'il a gardé. Je sais tout cela moi, Mignon. Et combien de fois ai-je voulu te le dire depuis que tu me gardes comme une fille dévouée! Va, je suis bien changée; je me sens déjà soulagée par cet aveu. Je voudrais te savoir heureuse. Et... tiens ce portrait! que de fois je l'ai tenu dans ma main pour te le rendre, car il est bien à toi! Je ne sais quelle fausse honte me retenait. Mais bientôt je vais paraître devant celui qui connaît toutes les actions. Si tu me pardonnes, il me pardonnera aussi. — Tu ne dis rien, Mignon. Si tu voulais seulement me dire une bonne parole...

Mais Mignon ne pouvait rien dire! Elle admirait en silence que sa plus douce consolation lui venait de celle qui l'avait fait le plus souffrir, et elle se souvenait de ces paroles qu'elle avait lues le matin dans la Bible: « *Le miel s'est trouvé dans la gueule du lion.* »

— Je vous promets, dit enfin Mignon en recevant le portrait de Maurice, je vous promets, ma mère, que vos enfants seront les nôtres.

— Cher ange sauveur, tu m'as devinée, dit la malade épuisée. C'est ce que j'attendais de deux cœurs comme les vôtres; oui, je pourrai mourir...

— Non, dit Mignon; vous vivrez pour aimer ces chers enfants avec nous; mais maintenant il faut vous calmer.

Et elle disposa tout pour la nuit qui commençait. Son service était doux et reposant. Elle parlait bas, marchait avec précaution, n'occupait pas d'elle, et ne laissait sentir sa présence que quand elle était nécessaire.

Madame Crèvecœur était anéantie des fatigues de cette scène; mais en même temps sa conscience était allégée par l'aveu de la vérité qui demande tôt ou tard à se faire jour. La nuit fut un peu meilleure; des soins assidus la ramenèrent lentement à la vie. Nous avons vu l'égoïsme qui tue, *voici venir l'amour qui sauve!*

Mignon, malgré ses veilles prolongées, gardait, comme la femme forte, un visage serein. Elle écrivait quelquefois à sa chère Graziella; elle vivait du passé et de l'avenir. Elle avait peut-être au fond de son cœur une joie secrète qui compensait et au delà toutes ses fatigues.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

(La suite au prochain numéro.)



POÉSIE.

A ma Mère.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Le 16 février 1858.

O ma mère et ma nourrice !
 Toi dont l'âme protectrice
 Me fit des jours composés
 Avec un bonheur si rare,
 Et qui ne me fus avare
 Ni de lait, ni de baisers !
 Je t'adore, sois bénie !
 Tu berças dans l'harmonie
 Mon esprit aventureux,
 Et loin du railleur frivole
 Mon ode aux astres s'envole :
 Sois fière, je suis heureux.
 J'ai vaincu l'ombre et le doute.
 Qu'importe si l'on écoute
 Avec dédain trop souvent
 Ma voix par les pleurs voilée,
 Quand sur ma lyre étoilée
 Tu te penches en rêvant !
 Vā, je verrai sans envie
 Que le destin de ma vie
 N'ait pas pu se marier
 Aux fortunes éclatantes,
 Pourvu que tu te contentes
 D'un petit brin de laurier.

Théodore de BANVILLE.

LE RAMONEUR.

Mes enfants, vous savez quand la soirée arrive,
 J'aime à me promener sur l'une et l'autre rive ;
 J'aime surtout à voir du haut du parapet
 Du flux et du reflux le magnifique effet.
 Un de ces soirs brûlants où, comme à l'ordinaire,
 Je suivais fixement le cours de la rivière,
 Et le doux mouvement d'un élégant bateau
 Qui laissait en glissant un long sillon sur l'eau,
 Une petite main, chancelante, incertaine,
 Agite mon habit et lentement l'entraîne.
 Je me tourne, et je vois un petit ramoneur
 Dont les traits tout noircis étaient pleins de douceur ;
 Et, grâce à ses haillons, sa suie et sa misère,
 J'excusai sa demande un peu trop familière.
 « Un petit sou, Monsieur, et vous serez béni.
 — Un sou ? tiens, le voilà. — Merci, Monsieur, merci ! »
 Et puis, tout en faisant son humble révérence,
 Il s'éloigne en chantant et sautant en cadence ;
 Il marche à reculons, il tourne, il disparaît,
 Et je n'y pensais plus... Bientôt il reparait !
 Te voilà donc encore ? — Oui, Monsieur. — Pourquoi faire ?
 Tu veux un autre sou ? — Non, Monsieur, au contraire.
 — Au contraire, et comment ? — Vous avez fait erreur,
 Au lieu d'un petit sou, donné de si bon cœur,
 Vous m'avez, voyez-là, fait don d'une autre pièce.
 A vous la rapporter, bon Monsieur, je m'empresse.
 — C'est bien, pauvre petit, c'est bien, mon brave enfant,
 Oh ! c'est très bien, très bien ! et je t'en fais présent ;
 Tu peux en disposer au gré de ton envie. »
 Il ouvrit ses grands yeux, et vraiment de la vie
 Je n'ai vu, mes amis, un semblable bonheur.
 D'un trésor, il semblait être le possesseur !
 Il fit à sa façon des sauts tout pleins d'adresse,
 Et mille tours charmants de force et de souplesse.
 Je l'allais oublier... Au bout de quelques jours
 Sur le pont il m'aborde, après quelque détours :
 Bonjour, mon bon Monsieur. — Bonjour, lui répondis-je,
 Ce salut, c'est un sou ?... je comprends, mais j'exige
 Que de ta pièce avant tu me dises l'emploi.
 L'enfant rougit alors. — Est-ce un secret pour moi ?

— Un secret ? non, Monsieur, mais de parler je n'ose.
 — Et pourquoi ? — Je ne sais. — Serait-ce quelque chose ?...
 — Dieu m'en garde, Monsieur ? Oh ! le mal, je le hais,
 Et dans mon jeune cœur il n'entrera jamais !
 J'ai ma petite croix qui toujours bien m'inspire...
 Vous voulez le savoir ? je m'en vais vous le dire :
 Ils étaient bien à moi, mes chers quarante sous ;
 J'en pouvais disposer à mon gré, d'après vous.
 Je rentrais au logis, il était bien huit heures ;
 Trois petits ramoneurs regagnaient leurs demeures,
 Tous pauvres comme moi, comme moi montagnards,
 N'ayant pu dans le jour remasser quelques liards,
 Sans pain, sans logement ; car notre pauvre paille
 Nous coûte un sou par nuit, quelque peu qu'elle vaille.
 Ils pleuraient près de moi : je ne pouvais près d'eux,
 Riche de votre don, rester tout seul heureux.
 Je partageai mes sous, je payai leurs couchettes,
 Je payai même encor quelques petites dettes,
 Et nous eûmes du pain pour vivre quelques jours,
 En attendant de Dieu quelques nouveaux secours.
 Oh ! ne me blâmez pas ! partager ce qu'on gagne,
 C'est le devoir sacré des fils de la montagne !
 — Je ne te blâme point, bien s'en faut, digne enfant ;
 J'admire de ton cœur le charitable élan,
 Et, pour récompenser cette amour fraternelle,
 Il m'est doux de t'offrir une somme nouvelle.
 Je lui donnai cinq francs. Jugez de son bonheur :
 Il crut du monde entier être le possesseur ;
 Il me bénit cent fois. Je le perdis de vue.
 Un mois s'était passé depuis cette entrevue ;
 Un jour que je longeais mon trottoir favori,
 Je vis venir vers moi, devinez ? voyons ? qui ?
 — Le petit ramoneur. — Tout justement, lui-même.
 Il était rayonnant, et d'une joie extrême :
 — Je viens vous dire adieu, nous allons au pays,
 Nous allons embrasser nos parents, nos amis,
 Et revoir le clocher et la pauvre chaumière,
 Et surtout la montagne, à notre cœur si chère !
 Adieu, Monsieur, adieu, je n'oublierai jamais
 Ni vos bontés pour moi, ni vos nombreux bienfaits.
 — Attends-donc, mon enfant, qu'est-ce donc qui te presse ?
 A toi, tu le sais bien, je tiens, je m'intéresse.
 Et pour faire ta route, où sont donc tes moyens ?
 — Là-haut, aux mains de Dieu, d'où viennent tous les biens
 — Mais encore qu'as-tu ? — Rien, Monsieur. — Sois sincère.
 Et tes derniers cinq francs ! — Ils sont bien loin derrière !
 Le lendemain, Monsieur, ils n'étaient plus à moi.
 C'est qu'il était bien mal et donnait de l'effroi,
 Ce pauvre vieux Ramond qui nous tient lieu de père.
 Notre bon vieux Ramond est un octogénaire
 Doit les sages conseils, les avis vertueux
 Nous préservent du mal et des vices affreux.
 C'est lui qui, tous les ans, nous mène et nous ramène.
 Il fut en grand danger durant une semaine ;
 Nuit et jour, près de lui, nous étions pleins de soins,
 Et mon petit trésor pourvut à ses besoins.
 Grâce au ciel, le voilà bien portant et valide ;
 Nous partons tous demain, et c'est lui qui nous guide.
 Nous passerons le pont gaiement au point du jour,
 Et si vous étiez là, je vous dirais bonjour !
 — Je suis content de toi, brave enfant, je t'admire ;
 Prends d'abord cet argent, cela doit te suffire,
 A ton pays natal va dire tes adieux,
 Parcours de tes rochers les sentiers tortueux ;
 Va revoir ton châlet, et l'église, et ta mère ;
 Et reviens près de moi... Le reste est mon affaire ;
 Sois tranquille à présent sur ton sort à venir.

Ce pauvre enfant ému fut ivre de plaisir.
 Il embrasse mes mains, il pleure d'allégresse,
 Et j'ai de son retour, vous pensez, la promesse.
 Je l'attends dans trois mois ; j'en fais un serviteur
 Qui sera, c'est certain, un sujet plein d'honneur.
 Quand, si jeune et si probe, on a tant de mérite,
 On change rarement de mœurs et de conduite.
 Cet enfant finira comme il a commencé :
 Son avenir est sûr après un tel passé,

J.-P. WORMS.

Courrier de Paris.

Jules Sandeau, l'académicien récemment élu, s'écriait, il y a quelques années, dans un accès de désespoir occasionné par la première représentation d'une pièce malencontreuse : « Il est donc bien difficile de ne pas faire une comédie en cinq actes ! »

Hélas ! que dirait-il aujourd'hui que les comédies en cinq actes surgissent de tous côtés, non-seulement dans les théâtres de Paris consacrés spécialement à ce genre de divertissement, le Théâtre-Français et l'Odéon, mais encore dans les théâtres de vaudeville, dans les théâtres de province et aussi dans les salons, ni plus ni moins que les opéras, ainsi que je vous le disais dans mon dernier Courrier.

On ne peut se faire une idée du nombre de comédies en cinq actes qui se promènent chaque jour sous le bras de leurs auteurs, cherchant des lecteurs, des comités, des auditeurs, des directeurs et des acteurs ; je ne parle pas de M. Nougier père et de vingt autres qui ont depuis trente ans contracté la douce habitude d'avoir chaque année une comédie en cinq actes et en vers refusée au Théâtre-Français et à l'Odéon, ou parfois représentée dans les salles de spectacle de Passy ou même des Batignolles.

Mais voyez seulement ce qui se produit en ce moment parmi les auteurs qui jouissent d'une notoriété littéraire : il ne se passe guère de jour que vous ne lisiez dans les feuilles spécialement consacrées à l'art dramatique et même dans les grands journaux : M. Théodore Barrière vient de mettre la dernière main à une comédie en cinq actes ; — de son côté, M. Capendu termine en ce moment une comédie en cinq actes ; — M. Edmond About tient toutes prêtes deux comédies en cinq actes et achève un drame non moins en cinq actes. Ce qui n'empêche pas de donner cette semaine au Théâtre-Français le *Retour du mari*, comédie en quatre actes de M. Mario Uchard, et de répéter activement les *Doigts de fée*, comédie en cinq actes de MM. Scribe et Ernest Legouvé.

Où je me trompe bien ou M. Ponsard doit écrire en ce moment une comédie en cinq actes, et je serais vraiment désolé que M. Octave Feuillet ne songeât point à nous donner bientôt un pendant à *Dalila*, en cinq actes au moins.

La comédie de M. Louis Bouilhet, la *Fille naturelle*, qui, après avoir erré de la Porte-Saint-Martin au Gymnase, est revenue à l'Odéon, son véritable théâtre, est aussi en cinq actes ; la pièce à laquelle travaille Léon Gozlan ne peut manquer d'être en cinq actes, et l'on sait que le nouveau drame que M. Félicien Mallefille vient de faire recevoir à la Porte-Saint-Martin a cinq actes, de même que le *Faust* de M. Dennery et la *Renaudie*, de MM. Devicque et Crisafully, ouvrages destinés à succéder à la *Moresque* et à la reprise de *Don César de Bazan*. Enfin, je sais de source certaine, que Paul Féval a pour le moins deux pièces en cinq actes en portefeuille.

Ce que voyant M. Alexandre Dumas père, qui s'était avisé lui aussi de composer une pièce en cinq actes, intitulée *l'Orpheline*, il s'en est allé la faire jouer à l'autre bout de la France sur le théâtre de Marseille. Ne voulant point être réduit à en confier l'exécution à des acteurs amateurs entre les quatre paravents d'un salon, ou à fonder un théâtre tout exprès pour la monter, il s'est résigné à en offrir la primeur aux dilettanti de la Carmebière. Tout Marseille a été mis en émoi par l'arrivée du célèbre écrivain qui a tenu à diriger lui-même la mise en scène et les répétitions. Et comme si ce n'était pas assez déjà de cet événement pour provoquer l'enthousiasme des populations, le prodigieux dramaturge s'est empressé en mettant le pied dans la ville fondée par les Phocéens, de s'acheter un petit navire, qu'il a nommé le *Monte-Cristo*, et sur lequel il va faire tous les jours des promenades en pleine Méditerranée, accom-

pagné des artistes chargés des principaux rôles de sa pièce, à qui il raconte les mille et une histoires et anecdotes qu'il conte si bien.

En attendant la réalisation de toutes ces belles promesses pour l'avenir, le présent ne me donne pas le moindre petit vaudeville à mettre sous la dent ; car il ne me sera permis de vous parler que dans mon prochain Courrier du Pamphlétaire de M. André Thomas, qui se joue ce soir au Vaudeville, et du *Retour du mari*, qui se jouera dans deux jours au Théâtre-Français.

En fait d'art dramatique, je n'ai sous la main pour le moment qu'une galerie de portraits d'acteurs et d'actrices merveilleusement photographiés par M. E. Defonds, un artiste qui ne se borne pas, comme un grand nombre de ses confrères, à être un praticien habile, à connaître toutes les ressources chimiques et physiques de l'héliographie, mais qui est encore et surtout un peintre distingué. Elève de Paul Delaroche, auteur de plusieurs toiles remarquées à diverses expositions de peinture, M. Defonds possède admirablement l'art de placer un modèle dans les conditions les plus favorables à sa physionomie, au caractère particulier de son visage et de son attitude. Il sait reproduire l'original sans donner au portrait cette roideur, cette rigidité froide et presque inanimée qui ont fait dire à des vaudevillistes que le *daguerréotype entraidit la beauté*. Dans ses portraits on retrouve toute l'élégance, tout l'esprit, toute la grâce personnelle du modèle, la vérité, sinon flattée au moins bienveillante pour ainsi dire de la physionomie.

Julien LEMER.

MANUEL PRATIQUE POUR LA PREMIÈRE COMMUNION ET LA CONFIRMATION, par Henri Congnet, chanoine de Soissons ; quatrième édition, Parmantier, libraire-éditeur, passage Delorme, 30 et 32, et Périsse frères, rue Saint-Sulpice, 38.

La quatrième édition de cet ouvrage, publié avec l'approbation de Monseigneur l'évêque de Soissons et de Laon, a été revue par l'auteur avec un soin qui justifie pleinement l'accueil empressé qui lui a été fait dans les familles, comme parmi les membres du clergé.

Plus de vingt mille exemplaires des éditions précédentes avaient été vendues dans le seul diocèse de Soissons. Cette nouvelle édition est augmentée de plus de cent cinquante chapitres, où, sous le titre de *Lectures quotidiennes*, l'auteur donne la suite et l'enchaînement de toutes les vérités fondamentales de la religion, les preuves de la divinité de J.-C., les préceptes les plus purs et les plus élevés de la morale évangélique, et les lois d'après lesquelles il faut se conduire pour s'approcher de plus en plus de la perfection. Sous le titre modeste de *Manuel pour préparer à la première communion*, ce livre pourrait être un guide sûr pour toute la vie du chrétien ; et l'enfant qui l'aurait étudié avec fruit et qui en suivrait fidèlement les salutaires enseignements, serait assuré non-seulement d'accomplir dignement ce grand acte de la première communion, mais encore de ne s'écarter jamais des règles de la morale et de la vertu.

Pour rendre plus facile la tâche des enfants auxquels il s'adresse, l'auteur, en même temps qu'il leur indique les dangers et les écueils qu'il faut éviter, leur met devant les yeux des exemples édifiants qui doivent exciter en eux la louable et ardente émulation du bien.

Ce petit volume, complété par l'exercice du Chemin de la croix, les mystères du Rosaire, des prières diverses, les vêpres de la sainte Vierge et celles de l'Immaculée conception, est, nous le répétons, un véritable manuel de piété, que nous ne saurions trop recommander aux parents dont les enfants se préparent à la première Communion.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

La période qui vient de s'écouler a été fertile en riches et importants mariages. On cite ceux de mademoiselle Marie de Faudois Barbazan de Seguienville, avec M. le baron Carayon de Latour; de mademoiselle Magnan avec M. Haentjens, fils d'un ancien armateur de Nantes; de M. Émile Augier avec la belle-fille d'un des princes de la science moderne.

Presque toutes les robes de mariées se font en moire antique ou en satin, avec des volants de dentelle ou seulement des ruches de ruban. Les voiles sont en général tout unis et très amples. Les coiffures sont, pour la plupart, composées de bandeaux presque plats et retournés en dessous, et de coques en arrière. Les fleurs les plus adoptées sont la clématite et le lilas blanc mêlés avec la fleur d'oranger. M. *Sergent* fils, 58, rue Neuve-Saint-Augustin, dispose avec infiniment de goût et de talent ces fleurs délicates dans ces coiffures, dont l'exquise simplicité est le chef-d'œuvre de l'art. L'une des dernières coiffures exécutées par ce jeune artiste, dont la réputation se consolide chaque jour, non-seulement à Paris mais encore à Londres, où il vient de prendre un établissement, se composait d'un bandeau retenu par une natte qui allait rejoindre en arrière une longue coque retenue par un peigne à boules, d'une couronne en jasmin, bruyère et fleur d'oranger, et d'un voile d'Angleterre retenu sous le peigne.

Une autre coiffure se composait également de bandeaux bouffants, mais sans natte, de plusieurs coques entrelacées en arrière, d'un voile sylphide, qui recouvrait le dessus de la tête, et de branches de lilas blanc à monture souple, de la maison *Perrot-Petit*, 42, rue de la Bourse.

M. *Sergent* a fait aussi quelques coiffures de mariées avec des boucles, très courtes en avant et longues des côtés. Il s'efforce de ramener cette coiffure qui est si gracieuse et dans laquelle il excelle tout particulièrement.

Aucune autre maison, mieux que la maison *Perrot-Petit*, que nous venons de nommer, ne sait donner à ces parures de mariées la grâce sans apprêt qui doit en être le cachet. Les garnitures de chapeaux de paille qu'elle prépare en ce moment auront cette élégance et ce charme qu'elle communique à toutes ses créations. La mode vient, dans cette spécialité, de s'enrichir d'une nouvelle conquête. On fait, cette année, des fleurs giroflées d'une couleur parfaitement naturelle, qu'on n'était pas parvenu à obtenir jusqu'ici.

Madame *Perrot-Petit* vient de livrer, pour les dernières réceptions de la Cour, de charmantes coiffures en pensées et perles blanches, disposées par petites touffes, et terminées par des rangs de perles se jouant sur les épaules.

Une de ces coiffures a été fort admirée sur les beaux cheveux blonds de madame de N..., accompagnant une robe de taffetas blanc, dont les volants, bordés d'un large biais de velours mauve, étaient recouverts d'autres volants de dentelle noire.

Tandis que les mascarades de la rue ont à peu près complètement disparu, les bals costumés se sont perpétués cette année pendant toute la première partie du carême, et quelques-uns encore doivent avoir lieu après Pâques. Une brillante artiste du Théâtre-Français, déguisée en folie

avec un luxe excessif de grelots, a fait les honneurs d'une de ces fêtes donnée par un habile sculpteur.

Au bal de M. Mason, ministre plénipotentiaire des États-Unis, plusieurs toilettes ont été remarquées.

D'abord, celle de madame de C..., composée d'une robe de crêpe blanc avec quatre quilles en petits velours noirs, dont chaque quadrillé était terminé par un petit pompon de soie noire. Cette première jupe était recouverte d'une tunique de tulle parsemé de toutes petites étoiles d'or; et le corsage, formé de petit quadrillé pareil à celui des quilles et bordé tout autour de petits pompons, était terminé par un gros bouquet de boutons de roses. La coiffure était composée d'un gros nœud en tulle parsemé d'étoiles comme celui de la tunique, de petites touffes de boutons de roses, et attachée par deux épingle d'or en forme d'étoiles.

Celle de madame de R..., composée d'une robe de soie blanche ornée de bouillons de tulle jusqu'à la hauteur du genou, d'une tunique de soie verte descendant jusqu'aux bouillons, et relevée de distance en distance par des agrafes de diamants. Le corsage était en soie blanche, orné de bouillons et de revers de soie verte garnis d'Angleterre. La coiffure était une natte de velours vert et deux glands d'or retombant à gauche.

Celle de la comtesse A..., robe de moire antique bleue, bouillons de tulle bleu. Seconde jupe toute en dentelle noire allant jusqu'aux bouillons.

Cette jupe, d'un travail admirable représentant de gros bouquets de fleurs détachées, et que chacun prenait pour de la dentelle de Chantilly, est en véritable dentelle de Cambrai, sortant des ateliers de MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, qui ont porté jusqu'à un si haut degré la perfection de ce produit de leur fabrique. La garniture de la berthe bouillonnée de madame A..., et la barbe de dentelle nouée sur son épaule gauche et dont les bouts retombaient sur son bras, étaient également en dentelle de Cambrai, de même que la barbe de dentelle gracieusement enroulée autour d'une natte de velours bleu constellée d'étoiles d'or, et terminée par des nœuds de velours et un gland d'or de chaque côté.

Le même jour que la première représentation du *Retour du mari* au Théâtre-Français, avaient lieu une soirée théâtrale chez madame Nisson, née princesse Vogoridès; et chez M. Dantan jeune, une soirée de musique, avec le concours des principales célébrités, terminée par une séance de prestidigitation par Robert-Houdin, son ami.

Il y a eu spectacle chez la marquise de Pommereux, en son hôtel de la rue de Lille, où les invités étaient si nombreux qu'une grande partie d'entre eux n'a pu entendre un mot de l'opéra ou de la comédie qui se jouait.

La vogue est décidément au théâtre de salon. L'opéra de M. Charles Poisot, intitulé *Les terreurs de M. Peters*, a eu trois auditions successives chez madame de Caylus, madame Banderoli et madame la baronne d'Oazan.

Un ouvrage du même compositeur, *Les deux billets*, arrangé pour la scène d'après une arlequinade de Florian, a été représenté trois jours de suite chez madame la comtesse d'Indy et, le 4 mars, chez madame la marquise d'Aoust, où l'exécution, à part le Scapin, a été faible et les crinolines fort à l'étroit.

Le raout de madame la marquise de Chasseloup-Laubat a paru froid auprès de toutes les séductions offertes par la plupart des maîtres de maison à leurs invités. Désormais,

une simple réunion ne suffit plus, il lui faut un but et un attrait spécial : spectacle, danse, musique ou tours de magie.

Au concert donné par madame la baronne de Meyendorff dans son originale et élégante demeure, toute remplie de ses œuvres de peinture d'un remarquable mérite, on a été admis à entendre, au milieu de plusieurs artistes distingués, une femme du monde, admirablement belle, qui a fait *fanatisme* dans la romance du *Trovatore*.

Cette époque de transition pour la mode constitue, dans les toilettes de ville, une sorte d'anarchie qui est le moment du triomphe pour ces beaux châles longs à double ou triple bordure, à fonds unis ou à semés, à rayures ou à rosaces, indispensables aux femmes élégantes, sans lesquels n'est complète aucune corbeille de mariage, et dont nulle part on ne peut trouver un choix plus splendide que dans les magasins du *Persan*, rue de Richelieu, 78.

Rien d'absolument décidé pour les robes dont la façon varie un peu suivant le goût de chaque artiste. Madame *Judenne*, par exemple, l'une de celles qui font autorité, et que sa riche et nombreuse clientèle vient trouver, rue Bergère, 9, de même qu'elle allait rue Louis-le-Grand, fait presque toutes ses manches larges, de même que d'autres habiles couturières les font à poignets ajustés. Comme ornement, les ruches s'emploient de plus en plus pour les robes comme pour tous les autres vêtements.

Voici quelques-unes des robes sorties des ateliers de madame *Judenne* :

Une robe de taffetas vert à deux jupes. La première, garnie dans le bas d'une ruche à la vieille de la hauteur de 45 centimètres, surmontée de deux petites dentelles noires de 3 centimètres cousues pied à pied, et séparées par un petit velours vert. La seconde jupe garnie du bas comme la première, et en outre d'une dentelle noire de 42 centimètres. Le corsage orné d'une ruche à la vieille formant bretelles, garnie d'un côté d'une haute dentelle et de l'autre côté d'une ruche. Cette bretelle, allant très en diminuant jusqu'au bas du corsage, s'élargit ensuite pour garnir, en tablier, le lé du devant de la jupe qui, par conséquent, se trouve entouré d'une dentelle de 12 centimètres en dehors et d'une ruche en dedans.

Une robe de taffetas noir à deux jupes. La première garnie d'un bouillonné de taffetas de 30 centimètres. La seconde, simplement ourlée, ouverte sur les côtés et ornée d'une quille en taffetas violet. Le corsage montant à basques, avec plastron violet, et large biais autour de la basque. La manche, plissée dans l'entournure, formant pagode avec large biais au bord et quadrillé de tout petit velours noir.

Une autre en taffetas marron à deux jupes. La première tout unie. La seconde, unie aussi, ouverte sur les côtés. Deux rangées de boutons avec ganses réunissent les deux lés. Le corsage sans couture; toutes les coutures remplacées par des ganses et des boutons très rapprochés les uns des autres. Manches très bouffantes, froncées dans toute la longueur de la couture, avec revers et jockeys.

Une autre en taffetas mauve à trois volants, moitié mauves et moitié noirs; la partie noire dans le bas du volant. Pour dissimuler la couture, un point anglais en chenille de 6 centimètres, mauve sur la partie noire et noir sur la partie mauve. La basque Louis XV, ouverte sur les hanches, laisse un transparent noir. Le devant et tout le tour de la basque sont également garnis de taffetas noir rattaché par le même point anglais, de même que le haut et le tour de la manche pagode.

Madame *Judenne* prépare des petites basquines d'une coupe et d'un genre tout nouveaux, qui seront charmantes pour ce printemps avec les toilettes d'intérieur.

Rien ne s'assortira mieux à ces trois tissus de barège ou de mousseline de soie, à rayures satinées, que les étalages des magasins commencent à offrir à nos regards, que ces belles pailles d'Italie, ces légères et éblouissantes pailles de

riz ou ces fantaisies gracieuses, unies, à jour, blanches, de couleur ou entremêlées, que M. *Abt* fils trouve le moyen de varier à l'infini.

La variété dans le bon goût, tel est aussi le caractère d'une maison dont, à ce titre-là, nous sommes heureuse d'avoir à vous parler aujourd'hui. C'est celle de madame *Jourdain*, 60, rue Neuve-Saint-Augustin, dont nous nous félicitons d'avoir fait la connaissance, car nous lui devons de pouvoir vous indiquer de très jolies choses comme lingerie et comme confections. C'est d'abord la collection la plus complète de fichus et de berthes à longs bouts, pointus ou arrondis, en tulle bouillonné garni de dentelles de Malines ou de Bruxelles, avec quadrillés de velours ou bouclettes de rubans, ou bien encore tout en médaillons ou en entre-deux de valenciennes. Ce sont les manches assorties, presque toutes très larges et très originales de disposition; quelques-unes en mousseline à pois avec garniture pareille qui sont d'une grande distinction comme négligé, des bonnets en mousseline ou en dentelle, d'élégants peignoirs brodés en percale ou en mousseline, des basquines de soie ornées de dentelle de jais et de petits pompons, etc.

L'usage du corset-paletot de la maison *Hippolyte* se généralise de plus en plus, car il est adopté non-seulement par toutes les personnes qui désirent être bien habillées, sans roideur, mais encore par celles qui ont horreur de la gêne et qui ont à cœur de conserver l'aisance et la souplesse de leurs mouvements. S'il en est quelques-unes qui ne l'aient pas adopté, c'est que bien certainement elles en ignorent l'existence, et c'est pour celles-là que nous en reparlons ici; car ce modèle, créé par madame *Hippolyte* pour Sa Majesté l'Impératrice, a été combiné avec tout le soin et toute l'habileté possibles. Il est dégagé et court, s'attache par-devant au moyen d'agrafes perfectionnées et convient parfaitement pour les promenades à cheval. Madame *Hippolyte*, qui recommande spécialement à son élégante clientèle le corset-paletot, exécute d'ailleurs avec un égal succès tous les autres genres.

La maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, dont nous ne vous avons pas encore parlé ici, mais dont le nom vous est certainement connu comme celui d'une des meilleures fabriques de parfumerie, vient de se décider à prendre une marque de fabrique, voulant donner par là une nouvelle consécration à la bonne qualité de ses produits, et une garantie de plus aux personnes qui en font usage. Cette marque est une abeille avec cette légende : *A la reine des abeilles*.

Nous rappelons avec plaisir à nos lectrices, avec raison jalouses de conserver leur beauté, le *savon de Thridace* récompensé à toutes les expositions, et dont l'emploi est essentiellement recommandé par les membres des Académies de médecine.

La *crème Pompadour*, secret merveilleux pour le teint.

La *crème Lavallière* (gelée brillante), qui remplace avec avantage toutes les bandolines, et qui, au lieu de durcir et de dessécher les cheveux, les rend souples et les fait épaissir.

Comme pommade, la *crème duchesse* fluidifiée aux huiles vierges, pour l'entretien et l'embellissement de la chevelure.

Et, comme parfums, ces essences douces et suaves qui ne produisent qu'une sensation agréable, sans avoir sur le cerveau et sur les nerfs aucune action irritante et fâcheuse. Telles sont : La *violette de Parme*, le *bouquet de l'Impératrice Eugénie*, et le *bouquet favori de la reine Isabelle*.

Paris vient, pour la seconde fois, de recevoir une ambassade siamoise. Les ambassadeurs sont au nombre de quatre. Ils sont encore très jeunes. Ils ont les cheveux noirs et le teint très cuivré. Leurs vêtements, en tout point semblable à ceux des Chinois, sont taillés dans des étoffes de soie bariolées de grands dessins d'une forme très originale. La première ambassade, on le sait, avait été

adressée à Louis XIV, et Voltaire racontait, dans l'histoire de ce règne, l'étonnement qu'éprouvèrent les Parisiens à l'aspect des costumes orientaux.

Depuis ce temps, ils se sont bien familiarisés avec ce spectacle; et l'un de ceux qu'ils ont été appelés à voir dans ces derniers temps était presque impossible à prévoir. Ils assistaient, il y a moins de deux mois, aux funérailles d'une reine de l'Inde (Malka Kachwar) qui, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, est venue s'éteindre dans un hôtel garni de la rue Laffitte. Une foule nombreuse contemplait le fils de cette reine, le prince Mirza-Mohammed-Hamid-Allie, dont le splendide costume rendait plus frappante encore la poignante douleur, et qui, se soutenant à peine, marchait appuyé sur le bras du général d'Orgoni; et un mois plus tard, c'était au convoi de ce jeune prince lui-même, que le général accompagnait cette fois le nouvel héritier présomptif du royaume d'Oude, neveu du défunt.

On annonce pour le 5 avril prochain une fête brillante, donnée par M. Gudin, au château de Beaujon, au profit de l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, destinée à donner de l'éducation et un asile aux orphelines d'artistes et de gens de lettres.

M. Alexandre Dumas père prépare, pour cette solennité, une comédie qui sera jouée par des amateurs, et précédée d'un concert auquel prendront part plusieurs célébrités musicales.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 524.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure en dentelle noire formant un peu la Marie-Stuart, ornée d'un côté d'une rose avec une branche, et de l'autre d'un nœud en dentelle avec deux bouts très légers et flottants.

Robe en taffetas, ornée de nattes et de glands en passementerie et de dentelle.

Le corsage est décolleté carré; il se termine en pointe.

Le bord du corsage est orné d'une natte; à chaque angle se trouve une natte nouée et terminée par deux glands.

Trois nœuds semblables garnissent le devant.

Les manches sont ouvertes devant en s'arrondissant; elles n'ont pas de plis formés.

Une natte borde le tour des manches. Une cordelière les retient et se termine par deux glands.

Une dentelle noire borde le corsage et le tour des manches.

La jupe est double; celle de dessus s'arrête à mi-jupe. Une natte garnit le bas de chaque jupe, formant des ondulations relevées sous des nœuds à glands.

Une dentelle blanche forme chemisette.

La sous-manche est composée d'un bouffant de tulle, garni d'une dentelle au bas.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours grec noir, orné de dentelle noire, de plumes noires et de grenades.

La passe, le bandeau de calotte et la calotte sont tendus.

Une dentelle noire retombe en voilette sur le front et redescend de chaque côté jusque sous le menton.

Sur chaque côté une grande plume retombe en arrière sur le bavolet, qui est bordé de dentelle.

Sous la passe il y a des touffes de grenades.

Ruches en blonde. Ruban n° 22 noir, à bords écossais.

Robe en moire antique, garnie de velours et d'une petite guipure.

Corsage montant, boutonné devant, formant au bas le gilet et derrière le *postillon*. (On appelle ainsi une petite basque qui prend à rien sous le petit côté et vient former derrière une basque arrondie ayant deux gros plis et deux glands indiquant le creux de la taille.)

Sur le corsage il y a, à partir de chaque pointe du gilet, un revers formant herbe derrière, sur lequel sont cousus des ornements en velours.

La manche, courte à la saignée, très longue derrière, sans plis à l'emmanchure et très large du bas, est garnie du même ornement en velours; elle est de plus bordée d'une petite guipure.

La jupe est ornée de chaque côté d'un montant en velours noir. Col en guipure.

Sous-manches composées de deux bouffants en mousseline blanche, garnis chacun d'un volant en guipure.

AVIS.

Nos abonnés, dont l'abonnement expire dans le mois où ils reçoivent la visite de nos voyageurs, sont priés de payer leur abonnement au moment où ils le renouvelleront. Cette mesure, qui nous épargne des frais d'encaissement souvent coûteux, n'apporte aucun changement dans le prix du journal qui reste le même, malgré l'augmentation considérable de tous nos frais. Nos abonnés savent d'ailleurs que tous les abonnements aux journaux politiques, scientifiques ou littéraires, se paient **EXPRES-ÉMENT** d'avance; il n'y a donc pas de raison pour que les journaux de mode, dont les bénéfices sont bien moindres et qui ont relativement des dépenses plus fortes à supporter, soient placés dans une condition moins favorable.

Depuis quinze ans que nous existons, nous avons fidèlement rempli tous nos engagements envers nos abonnés: le passé leur répond de l'avenir. Nous croyons dès lors avoir acquis des droits réels à leur confiance, et nous espérons qu'ils ne nous confondront pas avec ces journaux éphémères, dont la spéculation a consisté à faire autant de dupes que d'abonnés.

MAISON LASSALLE ET C^{ie},

37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 1.

La maison *Lassalle et comp.* prépare le bulletin qu'elle a l'habitude de publier à chaque renouvellement de saison; mais, fidèle à la loi qu'elle s'est imposée de ne donner à ses commettants que des renseignements précis, résultat d'investigations sérieuses, elle attend que la mode soit un peu plus fixée. Elle est néanmoins, dès maintenant, en mesure de faire, avec le discernement éclairé qui la caractérise, les achats de quelque nature qu'ils soient dont on voudrait la charger, et de répondre aux questions qu'on désirerait lui adresser, soit sur les tendances de la mode en général, soit sur quelque objet spécial.

Cette maison, si honorablement et depuis si longtemps connue, excelle tout particulièrement, on le sait, dans la composition des corbeilles de mariage, dont le soin est confié à une jeune femme intelligente et distinguée.

BLUETTES ET BOUTADES.

* La reconnaissance exagérée pour un premier bienfait sert de préface à la demande d'un second.

* Je conçois que les égoïstes puissent trouver le monde fort laid; ils n'y voient qu'eux.

* Il ne faudrait parler de ses ennemis qu'alors qu'on a du bien à en dire.

* On découvre plus vite les défauts d'un honnête homme que les vices d'un fripon.

* On salue plus volontiers une connaissance en voiture qu'un ami à pied.

J. PETIT-SENN.



JEANNE D'ARC.

La France était envahie par ses ennemis, la misère, la dépopulation étaient au comble ; Charles VII errait de ville en ville ; hors des villes et des bourgs fortifiés il n'y avait plus de maison debout de Laon jusqu'en Allemagne ; rien ne semblait pouvoir soustraire Orléans aux Anglais, quand cette jeune fille parut.

C'était une paysanne de seize à dix-sept ans, d'une taille noble et élevée, d'une physionomie douce mais fière, d'un caractère remarquable par un mélange de candeur et de force, de modestie et d'autorité, qui ne s'est jamais trouvé au même degré dans aucune créature ; d'une conduite enfin qui faisait l'admiration de toutes les personnes qui l'avaient connue. Jusqu'à l'âge de treize ans elle avait mené une vie toute pastorale dans le hameau qui l'avait vue naître ; conduisant les troupeaux de son père, en s'occupant à filer le chanvre et la laine, puis aux jours de fête ornant de fleurs et de guirlandes la chapelle du village de Domrémy. Telle fut la puissance que Dieu suscita tout à coup pour lever le siège d'Orléans, faire sacrer le roi dans une ville occupée par les Anglais, et contraindre leurs armées, si longtemps triomphantes, à abandonner la France.

Les obstacles qu'elle eut à surmonter d'abord ne fatiguèrent point son courage ; obligée de parcourir

une route de 150 lieues pour se rendre auprès de Charles, elle se fit reconnaître de lui à un signe ou à une confiance qui ne laissa point de doute au roi sur

sa mission. Depuis ce temps-là, tous ses jours furent marqués par les plus brillants faits d'armes. Jeanne combattit près de Dunois, de Saintrailles, de la Hire, et remporta partout la palme de la valeur. L'étendard de Jeanne d'Arc fut toujours où était le danger. En peu de mois toutes ses prédictions s'accomplirent. Blessée à la défense d'Orléans d'une flèche qui lui traversa l'épaule, elle l'arracha de ses mains, retourna quelques minutes après au milieu des combattants et acheva la dérouté des Anglais. Charles devait être sacré à Reims, elle lui en ouvrit le chemin. A compter de ce moment, la puissance des Anglais, ébranlée, chancelante, ne sembla plus digne d'intéresser à sa chute une puissance plus qu'humaine.

La mission héroïque de Jeanne d'Arc était finie ; il ne lui restait plus qu'à la couronner par le martyre.

Après quelques nouveaux prodiges de valeur à la défense de Compiègne, elle tomba

dans les mains des Bourguignons qui la livrèrent à ses implacables ennemis. Elle fut jugée et condamnée, et monta sur le bûcher avec la résignation d'une sainte.



Jeanne d'Arc sur le bûcher.



SÉBASTIEN GOMEZ

Le mulâtre de Murillo.

C'était par une matinée du mois de juin 1658. Le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon et tout Séville était encore plongé dans le repos, lorsque plusieurs jeunes gens de quinze à vingt ans au plus se réunirent devant la porte d'une jolie maison, située sur la place du couvent de San-Francisco.

Après s'être salués de part et d'autre, l'un d'eux frappa à cette porte, et au bout de quelques instants un vieux nègre vint ouvrir.

— Bonjour, Gomez, dirent-ils presque tous à la fois ; le maître est-il déjà levé ?

— Pas encore, mes jeunes seigneurs, répondit le nègre d'une voix sourde.

— Et son fils ?

— Le senor Gaspar fume une cigarette dans le jardin en compagnie du senor Mendez Ozorio, fit le nègre d'un air de plus en plus assoupi.

— Comme vous bâillez, Gomez, lui dit Pedro ; on croirait que vous dormez encore.

— En vérité, senor Pedro, je ne sais pas au juste si je suis éveillé.

— Fi ! le paresseux ! s'écrièrent les jeunes gens tous ensemble, et ils se précipitèrent tumultueusement dans l'atelier en se dirigeant vers leurs chevalets respectifs.

— Paresseux ! répéta le nègre, qui les suivait ; paresseux ? j'ignore ce que signifie ce mot-là, mes jeunes seigneurs ; mais je sais fort bien que si j'étais maître au lieu d'être esclave, je dormirais sans interruption ; c'est si agréable !

— Par saint Jacques de Compostelle, voilà qui est étrange, exclama Suarez, qui venait d'ouvrir sa boîte à couleurs pour y prendre sa palette ; qui de nous est resté le dernier dans l'atelier ?

— Est-ce que tu dors encore comme Gomez ? répliqua Antolinez. As-tu oublié que nous sommes partis tous à la fois ?

— Gomez, quelqu'un a-t-il pénétré dans l'atelier depuis que nous en sommes sortis ? demanda Tobar, en regardant son chevalet.

— Oh ! c'est le Zombi qui est encore venu faire des siennes, dit Gomez, avec tous les signes d'une frayeur extrême.

— Le Zombi, le Zombi ! reprit Suarez d'un air dépité. Que ne puis-je mettre la main sur votre Zombi ! je le secourrais d'importance jusqu'à ce qu'il lui plût de s'expliquer avec moi. Messieurs, c'est une très mauvaise plaisanterie que celle que l'on se permet à mon égard. Vous savez tous que par habitude c'est moi qui nettoie le mieux ma palette, et je la retrouve encore aussi grasse que si je venais de m'en servir à l'instant. Tiens ! voici une tête dessinée sur ma toile, ajouta-t-il, en arrivant devant son chevalet.

— C'est le portrait du curé Issemby, s'écria Cordova. N'est-il pas vrai, mes amis, regardez donc !

— Oui ! oui ! c'est bien cela ! quelle ressemblance ! il est vraiment frappant ! fit-on de toutes parts.

— Et voyez donc ici, sur mon tableau, dit Dacosta. On y a peint une charmante figure d'enfant. Ah çà !

mais il est temps qu'on en finisse avec cette vieille comédie : elle est usée.

— C'est le Zombi, murmura Gomez.

— Parbleu, si c'est le Zombi qui dessine toutes les figures que nous trouvons chaque matin sur nos toiles, remarqua Villavencio, il devrait bien aussi, puisqu'il se mêle de tout, avoir la bonté de peindre la tête de la Vierge sur ma descente de croix. Je ne puis parvenir à lui donner l'expression que doit avoir la mère de Dieu. Depuis huit jours, je ne fais qu'effacer la tête que j'ai tracée la veille.

Tout en parlant ainsi, Villavencio était venu se placer devant son chevalet d'un air indifférent. Soudain il poussa un cri, puis resta stupéfait et immobile.

— Regardez donc Villavencio, fit Pedro ; le voilà métamorphosé en statue.

Comme il continuait à garder le silence, tous les élèves se levèrent de leurs sièges, et s'approchant de son chevalet, ils demeurèrent muets comme lui.

Au milieu du tableau de Villavencio, au pied de la croix, où le jeune Espagnol avait biffé la veille au soir la tête de la Vierge composée par lui, on en avait peint une autre. Ce n'était qu'une esquisse, mais l'expression en était si belle, si pure, les contours si fins, le coloris si vif, que toutes les autres figures du tableau s'en trouvaient obscurcies.

— Comme c'est beau ! s'écrièrent tous les élèves extasiés.

— Qui donc a pu peindre cette tête ? observa Suarez. Aucun de nous, assurément, à moins que ce ne soit Gaspar.

— Qui parle de Gaspar ? interrompit gaiement un jeune homme de seize ans, qui entra dans l'atelier avec Mendez Ozorio, et que tout le monde salua à la fois.

— Fi ! Gaspar, quel caractère dissimulé que le tien ! reprit Pedro. Ton père se plaint de ce que tu préfères les lettres à la peinture, et voilà que tu sembles prendre plaisir à renverser le cours ordinaire des choses, en peignant la nuit et en étudiant le jour.

— Qui m'accuse de peindre la nuit ? demanda Gaspar en riant.

— Tiens, vois ! crièrent au même moment tous ses camarades, tous ceux du moins dont les toiles étaient garnies de têtes, de mains ou de bras, qu'ils n'avaient point dessinés.

Après un examen des plus attentifs, Mendez leur dit avec un air des plus sérieux :

— Sur mon honneur, mes amis, ce n'est point là l'ouvrage de Gaspar.

— Pour parler avec cette assurance, tu dois avoir un motif ! demanda Yerez.

— Il est bien simple. Gaspar n'est pas capable...

— De nous jouer un tour ? interrompit Tobar.

— De peindre aussi bien, poursuivit Ozorio.

Ces paroles excitèrent de bruyants éclats de rire parmi les élèves.

— Alors c'est toi, Ozorio ! cria-t-on de tous côtés.

— Je m'estimerais trop heureux de posséder un talent pareil, répondit Ozorio ; mais ce n'est pas moi non plus. D'ailleurs, je ne suis plus d'un âge à me lever toutes les nuits pour l'unique agrément de vous faire une plaisanterie.

— Mais qui cela peut-il être ?

— Le Zombi, grommela de nouveau Gomez.

— A l'ouvrage, mes amis, à l'ouvrage! s'écria Gaspar, en portant les yeux au plafond. J'entends mon père qui se lève, et sa toilette est bientôt faite. Quant à moi, je me sauve pour éviter sa rencontre.

— Où vas-tu?

— Terminer quelques vers que je compose sur le *senor Ozorio*.

— Je suis né pour être la victime du père et du fils, fit *Ozorio* en riant. Dans ma jeunesse, *Murillo* me pinçait et me chatouillait pour me faire crier ou rire et me prendre pour modèle, selon la coutume de *Velasquez* avec ses paysans. Maintenant que je suis plus âgé, son fils me persécute avec sa poésie, que mes oreilles sont lassées d'entendre du matin au soir. Ses petits enfants m'épargneront, je l'espère, à moins toutefois qu'ils ne me régalent de musique, moi qui ne suis pas musicien le moins du monde.

— Sébastien, Sébastien, Sébastien!

A cet appel des élèves cent fois répété, un pauvre petit maître accourut dans l'atelier.

— Me voici, mes seigneurs, dit-il, tout tremblant.

— Sébastien, de la toile fraîche, fit l'un; Sébastien, de l'huile! s'écria un autre; Sébastien, ma palette! Sébastien, un peu de jaune; Sébastien, un peu de rouge; Sébastien, un peu d'ocre! Allons, Sébastien, vite, vite!

Ne pouvant obéir à tant d'ordres à la fois, le pauvre petit maître courait de l'un à l'autre, injurié, maltraité, parce qu'il ne les servait pas tous en même temps.

— Eh bien, qu'est-ce donc? on dirait que l'atelier est en feu! — Ces paroles, articulées du ton le plus grave, ramenèrent incontinent le silence, et chacun s'inclina devant le nouveau venu.

C'était un homme de quarante ans environ, à la figure noble, un peu fière, et revêtu d'un costume d'une élégance extrême.

— Voyez, *senor Murillo*! dit *Villavencio*, en montrant sa toile.

— Bravo! c'est fort bien, *Villavencio*! répliqua le maître. Tu fais des progrès remarquables.

— Maître, ce n'est pas moi qui ai peint ceci! reprit *Villavencio*, avec un air de regret.

— Tant pis; mais qui est-ce donc? ajouta *Murillo*. Voyons, parle, qui est-ce? continua-t-il avec impatience, car c'est admirable. Quel ton, quelle fraîcheur, quel coloris, quelle délicatesse de pinceau! Mes amis, je ne crains pas de le prédire, celui qui a peint cette tête de la sainte Vierge sera un jour notre maître à tous. Eh bien! pas un mot? Tout le monde reste muet? Aucun de vous ne veut se déclarer l'auteur de cette figure? Si c'était moi, je n'hésiterais pas une minute, et, par saint Jacques de Compostelle, je voudrais bien l'avoir faite. Est-ce toi, *Pedro*?

— Non, *senor*.

— Toi, *Suarez*?

— Hélas! non.

— Serait-ce *Gaspar* par aventure?

— Il l'a nié, *senor Murillo*! fit *Yerez*.

— En ce cas, nous devons le croire, répondit *Murillo*. Mais qui est-ce donc? Cette tête n'est pas venue se placer d'elle-même au milieu de la toile de *Villavencio*.

— Par notre très sainte Vierge, *senor Murillo*, dit

Gordova, le plus jeune des élèves, s'il faut s'en rapporter à *Gomez* et au petit *Sébastien*...

— Eh bien?

— Ce serait le *Zombi* qui... — *Gordova* fut interrompu par un rire général. Oui, moquez-vous de moi, ajouta-t-il vivement, mais vous serez obligés de convenir que depuis quelque temps il se passe ici des choses... des choses qui n'arrivent pas tous les jours.

— En effet, car elles arrivent pendant la nuit, répliqua *Villavencio*.

— Qu'arrive-t-il pendant la nuit? demanda *Murillo*, sans détacher son regard de la tête de la madone, si merveilleusement peinte.

Gordova reprit la parole.

— Selon vos intentions, *senor*, nous ne quittons jamais l'atelier sans avoir auparavant tout mis en ordre, nettoyé nos palettes, lavé et séché nos pinceaux, redressé nos chevalets, retourné nos toiles. Eh bien! *senor Murillo*, depuis à peu près un mois, nous retrouvons chaque matin le pinceau de l'un d'entre nous imbibé de couleur, et la palette d'un autre toute barbouillée. Tantôt c'est un bras, simplement esquissé la veille au soir, qui s'offre à nos yeux tout à fait achevé; tantôt c'est un diable qui ricane dans le coin d'un tableau, en nous montrant ses cornes. D'autres fois, c'est la tête d'un ange, celle d'un vieillard, le profil d'une jeune fille ou la caricature d'un étranger qui le jour précédent est venu visiter l'atelier. Bref, *senor Murillo*, je n'en finirais pas, si je voulais vous raconter un à un les faits surnaturels dont ce lieu est témoin toutes les nuits.

— *Gaspar* serait-il somnambule? demanda *Villavencio* à son maître.

— Non; et quand bien même, comment admettre qu'il peindrait mieux la nuit avec les yeux fermés que le jour avec les yeux ouverts? Non, mes jeunes amis, celui qui a peint cette tête est beaucoup plus qu'un élève, beaucoup plus qu'un imitateur. C'est incorrect, incomplet; mais ce pinceau révèle le feu sacré du génie. N'importe, il sera facile d'en découvrir l'auteur. *Sébastien*!

— Ah! *senor*, si vous espérez tirer quelque chose de *Sébastien*, reprit *Villavencio*, je puis vous certifier qu'il en sait tout aussi peu que nous; mais non, j'ai tort; il prétend que c'est *Zombi*.

— C'est ce que nous verrons bientôt. *Sébastien*!

— Me voici, maître! dit le petit maître, qui dès le premier appel s'était empressé d'accourir.

— Ne t'ai-je pas ordonné de dormir ici toutes les nuits?

— Oui, maître!

— Est-ce que tu m'obéis exactement?

— Oui, maître!

— Alors, dis-nous qui vient dans cet atelier la nuit, ou le matin avant l'arrivée de mes élèves? qui? voyons, réponds!

— Personne, maître! répliqua le petit maître tout effrayé, en tirant les boutons de sa veste.

— Personne? Tu mens, infâme coquin; tu mens! Est-ce que tu n'as pas des yeux, tout comme moi?

Et *Murillo* désignait la tête de la Vierge dessinée sur la toile de *Villavencio*.

— Personne... excepté moi... maître, je vous le jure! ajouta *Sébastien*, les mains jointes.

— Eh bien, écoute! dit *Murillo* d'un air sérieux et



33.

324

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de M^{me} Bernard, r. de Rivoli 162. Modes de Camille Bayol, Ch^{se} de Antin 27^{bis} Fleurs
 & Aimee Perrot, r. de Meunard, 3. Dentelles de G. Violard, Passementerie et Rubans à la Ville de Lyon, Ch^{se} d'Antin;
 Mouchoirs de Chapron, n. Rue de la Paine.

Corsets de M^{me} Hippolyte, f. de S. M. l'Impératrice, q. de la Laine. | Parfums de Segraud, f. de S. M. l'Empereur et des Cours Étrangères.
 Chiffes pour Ameublement de Oesioque, Rue de Richelieu, 102. | Envoi de la M^{me} de Commission, Casselle et C^{ie}, St. Germain 37.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON, at the Monitor Office, 55, Creek Street, John. NEW-YORK Times & C^o General Agents.

MADRID P. J. de la Pina

est sensible, de venir savoir que
de l'argent. Tu n'as senti? je
de dormir, tu veilleras.
de découvrir pas le coupable
par un coup de lumière par un
de ses, est employable. Rêve
de. Mais tu murmures, je
à objecter, ne le gêne pas

je vois seulement vos
sur des larmes dans les yeux
deux prochains tout resté en
sur les tableaux de vos ébri-

est différent. Au lieu de
de vous traite. Voilà qui
surge, mes amis!
de commença, et pendant ce
deux régna dans l'atelier.
de l'indifférence de Murillo y
de sa brillante renommée
de sa souffert qu'un de ses élè-
de la même partie profane et
de les considérer comme profane
de son rapport à la peinture.
de Murillo est quitté l'atelier,
de sa démission du maître
de son maître. Si pendant sa
de son ses l'œil du maître, s
de la mort de la vie; on eût d
de son se ramment. Ce j
de son la lue les élèves étaient ou
de son l'attention du maître lui
de son admettement de souve
de son desirs qui chaque ma
de son ébranlement ensuite chaque
de son l'œuvre.

de son à présent, Sébastien
de son des que la porte se fu
de son le bruit de ses pas eut e
de son de son pourquoi, lorsqu
de son tout à l'œuvre sur notre per
de son sa que répondit comme à nous,
de son que cette réponse m'aurait
de son pour l'ouvrage, répliqua Sé
de son à l'instar de celle des élèves.
de son de l'œuvre depuis la sortie du t
de son de son, je l'assure que demai
de son se quitte avec son Zombi! de M
de son de son pas mal du Zombi,
de son l'œuvre, comme s'il avait per
de son l'œuvre il s'est vengé sur le ber
de son l'œuvre. Il est au moins d'une demi
de son l'œuvre.

de son l'œuvre à raison, Mendez, ob
de son l'œuvre sur le cheval de son vi
de son l'œuvre est trop long, j'en con
de son l'œuvre est le Zombi!

de son l'œuvre, Sébastien; dis-nous q
de son l'œuvre l'œuvre ensemble.

de son l'œuvre l'œuvre vu; mais mon
de son l'œuvre pas, fût de son grand-pè
de son l'œuvre l'œuvre, que c'est un fantô
de son l'œuvre qui toutes les nuits vient visi
de son l'œuvre l'œuvre de l'espèce humaine.

d'une voix solennelle. Je veux savoir qui a peint cette tête de la Vierge. Tu m'entends? je le veux. Cette nuit, au lieu de dormir, tu veilleras, et si d'ici à demain tu ne découvres pas le coupable, je te ferai administrer vingt coups de lanière par mon majordome, qui, tu le sais, est impitoyable. Réfléchis bien à ce que je te dis. Mais tu murmures, je crois? Si tu as quelque chose à objecter, ne te gêne pas, parle... je t'y autorise.

— Maître, je voulais seulement vous demander, fit Sébastien avec des larmes dans les yeux, ce qui arrivera, si la nuit prochaine tout reste en ordre, et si l'on retrouve les tableaux de vos élèves tout à fait intacts?

— Ah! ceci est différent. Au lieu de vingt coups de lanière, tu en recevras trente. Voilà qui est entendu...

— A l'ouvrage, mes amis!

La leçon commença, et pendant ce temps le plus profond silence régna dans l'atelier.

Tel était l'enthousiasme de Murillo pour l'art, auquel il devait sa brillante renommée et sa fortune, qu'il n'eût pas souffert qu'un de ses élèves se permit d'émettre la moindre parole profane en sa présence; et le maître considérait comme profane toute parole qui n'avait point rapport à la peinture.

Dès que Murillo eut quitté l'atelier, il sembla que chacun voulût se dédommager du mutisme forcé auquel il avait été condamné. Si pendant sa présence tout paraissait mort sous l'œil du maître, son départ était le signal du retour de la vie; on eût dit que les chevaux eux-mêmes se ranimaient. Ce jour-là, comme les pensées de tous les élèves étaient occupées du sujet qui avait excité l'attention du maître lui-même, la conversation roula naturellement de nouveau sur les gracieux et beaux dessins qui chaque matin ornaient les toiles, et disparaissaient ensuite chaque nuit pour faire place à d'autres.

— Dis-nous à présent, Sébastien, recommença Villavicenzio, dès que la porte se fut refermée sur Murillo et que le bruit de ses pas eut cessé de se faire entendre, dis-nous pourquoi, lorsque le maître t'a questionné tout à l'heure sur notre peintre mystérieux, tu ne lui as pas répondu comme à nous, c'est le Zombi?

— Parce que cette réponse m'aurait valu un châtiement, senor Villavicenzio, répliqua Sébastien, dont la langue, à l'instar de celle des élèves, parut avoir recouvré sa liberté depuis la sortie du maître.

— Eh bien, je t'assure que demain matin tu n'en seras pas quitte avec ton Zombi! fit Mendez.

— Ne parlez pas mal du Zombi, senor Mendez, reprit Sébastien, comme s'il avait peur, car voyez de quelle manière il s'est vengé sur le bras droit de votre saint Jean; il est au moins d'une demi-aune plus long que l'autre.

— Sébastien a raison, Mendez, observa Pedro, en se penchant sur le chevalet de son voisin.

— Le bras est trop long, j'en conviens. Mais dis-nous qui est ce Zombi?

— Oui, oui, Sébastien; dis-nous qui est ce Zombi? s'écrièrent-ils tous ensemble.

— Je ne l'ai jamais vu; mais mon père, qui ne l'a pas vu non plus, tient de son grand-père, qui ne l'avait pas vu davantage, que c'est un fantôme, un méchant esprit, qui toutes les nuits vient visiter la terre pour le malheur de l'espèce humaine.

— Que ne suis-je en état d'exécuter le jour ce qu'il exécute la nuit! soupira Tobar. Sébastien, donne-moi un peu de jaune.

— Ne trouvez-vous pas votre tableau assez jaune comme cela? répondit Sébastien.

— Et le mien, Sébastien, est-il trop jaune également? demanda Yerez.

— Au contraire, senor, le vôtre est trop bleu... d'un bleu trop dur, trop sombre. Les eaux de votre lac, vos arbres, vos prairies, tout est bleu. Est-ce avec intention que vous employez de préférence cette couleur?

— Non certainement, dit Yerez.

— On serait tenté de le croire, acheva Sébastien.

— Voilà qui est singulier! ce petit esclave, avec son air niais et simple, est vraiment aussi malin qu'un singe.

— Parbleu, est-ce qu'un nègre est autre chose qu'un singe? fit Villavicenzio.

— Avec un léger mélange de perroquet, ajouta Tobar.

— A cette différence près que le perroquet ne fait que répéter ce qu'il entend, répondit Pedro, tandis que Sébastien pense et parle par lui-même.

— Absolument comme le perroquet, qui tout en s'essayant à parler, rencontre quelquefois juste, observa Tobar.

— Ainsi donc, tu te mêles aussi de juger nos tableaux? reprit Villavicenzio.

— Oh! je ne redis que les opinions émises par la bouche du maître, répliqua Sébastien avec un regard si assuré que chacun des auditeurs dut nécessairement croire à la vérité de son assertion; car moi, je ne suis qu'un singe, un perroquet... un esclave! Et ce dernier mot était accompagné d'une telle expression de tristesse, qu'aucun des jeunes gens, malgré l'insouciance et la frivolité habituelles de leur caractère, ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Sébastien, que tu es donc un être bizarre et étrange! dit Pedro, en lui tirant amicalement l'oreille. Adieu; ne manque pas d'attraper le Zombi, sinon gare à tes reins, mon garçon!

— Attrape le Zombi, sinon gare à tes reins! répétèrent-ils tous, en quittant l'atelier. Adieu, Sébastien; bonne chance, nos compliments au Zombi.

— Le Zombi, le Zombi! fit Sébastien, dont les yeux suivaient le dernier sortant des élèves; ces chrétiens ne connaîtront-ils donc jamais la pitié?

Après ces mots, prononcés du même accent que tout à l'heure celui d'esclave, Sébastien se mit à épousseter et à ranger dans l'atelier. La nuit l'ayant surpris au milieu de cette occupation, il alluma une lampe, et jetant autour de lui un regard plein de trouble et de crainte pour s'assurer qu'il était seul, il s'approcha du chevalet de Villavicenzio. Mais lorsqu'il contempla la tête de la Vierge, dont l'origine merveilleuse avait frappé tout le monde, ses yeux lourds et abattus, les traits fatigués de son visage se ranimèrent subitement, ses membres reprirent leur élasticité orientale, et tout en murmurant ces paroles du maître: Je voudrais bien l'avoir faite!... « il sembla être absorbé dans une sainte extase. »

Son immobilité durait depuis longtemps, quand une main qui vint se poser sur son bras, l'arracha tout à

coup à la rêverie dans laquelle il était plongé, et lui fit pousser un cri d'épouvante.

— Sébastien, lui dit une voix douce et amicale.

— C'est vous, mon père? fit Sébastien, en levant les yeux sur un nègre de haute taille qui se tenait devant lui.

— Que fais-tu là, mon fils?

— Rien, mon père. Je considère ce tableau.

— Sébastien, reprit le vieux nègre, et il enveloppait son fils d'un regard où se peignait une inquiétude fiévreuse, j'ai entendu les recommandations que t'ont faites les élèves au moment de leur départ. Tu es ici pour veiller?

— Oui, mon père, répliqua le jeune mulâtre.

— Et le Zombi, ajouta le vieillard, en promenant un œil anxieux autour de l'atelier dont la faible lueur de la lampe rendait l'aspect plus lugubre encore.

— Oh! je ne le crains pas, dit Sébastien, avec un sourire involontaire d'incrédulité.

— Prends garde, mon fils, ne raille pas, poursuivit le vieux nègre, dont les jambes tremblantes étaient prêtes à se dérober sous lui. N'outrage point le Zombi. S'il t'emportait, que deviendrait le pauvre Gomez? Je vais rester avec toi. J'ai bien peur, mais n'importe. Qu'il nous enlève tous deux, si tel est son bon plaisir.

— Mon bon père, observa le mulâtre, il n'existe point de Zombi; c'est une vieille superstition de notre patrie. Sa révérence le père Ambroise, qui vient souvent ici, ne vous l'a-t-il pas affirmé également? et vous devez le croire. C'est un saint homme qui n'avancerait pas ce qui n'est point vrai.

— Mais toutes ces têtes, et notamment celle de la sainte Vierge qui les a tous jetés dans le ravissement, à commencer par le maître lui-même dont l'admiration est à son comble, qu'est-ce qui peut les avoir dessinées, si ce n'est le Zombi?

— Vous l'apprendrez plus tard; à présent, laissez-moi seul, je vous en prie.

— Prière inutile; je ne te quitterai pas. Songe donc, mon enfant, que tu es mon seul bien. Les blancs ont des maisons, de l'or... ils ont la liberté... la liberté, mon fils!... Mais que dis-je? tu ne connais pas cela; tu es né esclave, tandis que moi... je le suis devenu! Moi... j'étais né libre, Sébastien!

— Oh! que vous avez raison, mon père! C'est horrible d'être un esclave! soupira Sébastien, en versant d'abondantes larmes.

— Oui, c'est horrible! répéta le vieux nègre. C'est horrible d'être privé de l'espoir de voir un jour tomber ses chaînes! Ah! Sébastien, que je plains ton misérable sort!

— Mon père! dit le jeune mulâtre en élevant les yeux vers la coupole vitrée de l'atelier, à travers laquelle scintillaient les étoiles du ciel, là-haut vit un Dieu, qui est miséricordieux pour tous, pour le nègre comme pour le blanc, pour l'esclave comme pour le maître. Prions-le, il nous entendra et nous exaucera.

— Mais un miracle seul pourrait nous sauver.

— Dieu peut faire des miracles, mon père!

— Hélas! mon fils! il n'en fait plus aujourd'hui, surtout en notre faveur!

— Qui sait, mon père! sa révérence prétend que le chrétien ne doit jamais douter. Voyons, retirez-vous maintenant; allez vous reposer. Dormez bien, et ayez

confiance en moi. Vous le savez, je ne suis plus un enfant; j'ai quinze ans. Bonne nuit, mon père!

— Bonne nuit, mon fils! et que Dieu fasse un jour de toi un homme libre!

— A vous d'abord d'être libre, mon père! Ne venez-vous pas de me dire vous-même que je suis né esclave et que je me suis habitué à mon sort en grandissant. Bonne nuit, mon père!

— Bonne nuit, reprit le nègre en se résignant enfin à partir; bonne nuit!

Dès que Sébastien fut seul, il s'échappa de sa poitrine une exclamation de joie; puis se remettant aussitôt, il s'écria tristement: «Vingt coups de lanière, si je me tais; trente, si demain matin les tableaux ne sont point chargés de nouveaux dessins, et vingt-cinq peut-être si le coupable est découvert. Pauvre esclave, pourquoi t'être bercé de pareils rêves? Il faut les oublier, les bannir de ta folle imagination. Ah! je me sens tout engourdi et tout frais devant la toile de Villavencio. »

Et Sébastien s'agenouilla sur la natte qui lui servait de lit; mais épuisé de fatigue par suite du travail de la journée et de plusieurs nuits passées sans dormir, il tomba bientôt au pied d'une colonne de marbre, et ne se réveilla que lorsque les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans l'atelier. La cloche du couvent de San-Francisco sonnait trois heures et demie, au moment où il se frottait les yeux et étirait ses bras pour chasser tout à fait le sommeil. «Allons, dormeur éternel, se dit-il, il est temps que tu te lèves; tu as encore trois heures devant toi... trois heures qui t'appartiennent... trois heures pendant lesquelles tu es ton maître. Mets-les bien vite à profit, pauvre esclave. Tu reprendras assez tôt tes chaînes. Courage! pendant trois heures tu peux faire ce qu'il te plaît. Vite, vite!» Il se plaça tout dispos et tout frais devant la toile de Villavencio. «Effaçons d'abord toutes ces figures.» Il prit un pinceau, le trempa dans l'huile et découvrit la tête de la sainte Vierge, qui, illuminée tout à coup par les premières clartés de l'aube naissante, lui apparut encore plus suave et plus gracieuse. «L'effacer, se dit-il, après avoir réfléchi un moment en souriant à sa belle création de la nuit précédente. L'effacer! ils ne l'ont point osé malgré toutes leurs railleries, et j'aurais plus de courage qu'eux! Non, non! plutôt un million de coups de lanière... plutôt la mort s'il le faut!... Cette tête est vivante... elle respire... elle parle! Si je l'effaçais, il en jaillirait du sang à coup sûr; ce serait un meurtre. Non, achevons-la au contraire!»

A peine Sébastien avait-il prononcé ces paroles, que déjà sa main était armée de la palette. Il mélangea ses couleurs et se mit au travail.

«Et cependant il me faut l'effacer absolument; avant le lever du maître et l'arrivée de ses élèves, il me reste le temps nécessaire, se dit-il. Sa chevelure n'est pas assez légère... ses traits sont trop durs... il faut un pinceau plus doux... un peu plus d'ombre... cette ligne est trop marquée... et la fait paraître vieille... la Vierge doit prier... ses lèvres doivent être entr'ouvertes... A la bonne heure... voilà qui est bien! Mais vraiment je crois rêver, ne semble-t-elle pas respirer sous mes regards?... Ses yeux ne sont-ils pas dirigés sur moi? Je jurerais que j'entends un

soupir sous le voile qui tombe sur ses épaules... Oh ! qu'elle est belle ! que son aspect est divin ! »

Sur ces entrefaites le soleil s'était levé, et ses rayons, traversant les vitraux de l'atelier, l'éclairaient tout entier de leur éblouissante lumière. Tout absorbé dans son travail, Sébastien ne s'en aperçut pas. Il oublia tout... le temps qui marchait, les douleurs de l'esclavage et les vingt coups de lanière qui lui étaient réservés. Enflammé par le génie de son art, le jeune peintre ne voyait plus que le visage de la Vierge avec son aimable et bienveillant sourire... il n'était plus esclave... il était libre... la servitude n'existait point dans le monde sublime où il vivait. Soudain un bruit de pas se fit entendre ; un son de voix bien connues l'arracha du paradis et le ramena sur la terre, où il n'était qu'un esclave.

Sans avoir besoin de se retourner, Sébastien comprit que Murillo et ses élèves étaient derrière lui. Surpris et troublé, il n'eut pas la présence d'esprit de se justifier ni le courage de fuir. Son unique souhait était de voir le parquet de l'atelier s'entr'ouvrir sous ses pieds pour l'engloutir. Mais, vœu superflu ! le pauvre garçon restait là immobile, la palette dans une main, le pinceau dans l'autre, et sans oser redresser la tête, il attendait, avec la crainte et le désespoir au cœur, le châtement dont on l'avait menacé.

Il y eut un moment de silence complet de part et d'autre, car si Sébastien était resté pétrifié de peur en se trouvant pris sur le fait, Murillo et ses disciples n'étaient pas moins étonnés de ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux. Transportés de joie, les jeunes gens allaient enfin exprimer leur admiration, mais un signe du maître suffit pour les retenir. Il s'avança solennellement vers son esclave, et lui dit en dissimulant sous un air sérieux le bonheur que doit ressentir tout artiste à la découverte d'un si magnifique talent : Sébastien, quel est ton maître ?

— Vous, senor, répondit l'enfant d'une voix à peine intelligible.

— Je veux dire, ton maître en peinture, Sébastien.

— Vous, senor, répliqua l'esclave.

— Comment ? jamais je ne t'ai donné de leçons, fit Murillo tout étonné.

— Non, mais vous en donniez aux autres, et j'écoutais, reprit Sébastien, enhardi par le ton de douceur de son maître.

— Et tu t'en es servi.

— Vous ne me l'aviez point défendu ! D'ailleurs, me disais-je, cela ne fait de tort à personne.

— Par le saint patron de l'Espagne, tu en as mieux profité qu'aucun de mes élèves ! lui répondit amicalement Murillo. Ainsi tu travaillais la nuit ? ajouta-t-il.

— Non, maître, je travaillais le jour.

— A quel moment ? mes élèves arrivent d'ordinaire à six heures.

— De trois à cinq heures, maître ! Je commence par dormir afin d'oublier mes peines.

Murillo sourit.

— As-tu oublié aussi ce que je t'ai promis hier ? lui dit-il ensuite.

Le pauvre garçon se mit à pâlir et à trembler, comme si déjà il sentait les coups de lanière pleuvoir sur son dos.

— O senor Murillo ! s'écrièrent tous les élèves attendris ; grâce, grâce pour Sébastien !

— Grâce, dites-vous... mais cela ne suffit pas... il lui faut plus qu'un pardon, il mérite une récompense.

— Une récompense ! une récompense ! répéta Sébastien presque hors d'état de se tenir debout, et en levant d'un air suppliant sur son maître ses yeux baignés de larmes.

— Oui, Sébastien, une récompense ! répondit Murillo de l'air le plus affectueux. Quand je songe aux difficultés sans nombre que tu as eu à vaincre avant de créer une tête comme celle de la sainte Vierge, sans compter les autres que j'ai vues ici sur ces tableaux... quand je calcule les heures que tu as dû prendre sur ton sommeil, afin de travailler en sûreté et à l'abri de toute surprise... quand je pense à l'attention que tu as prêtée à mes leçons, au soin que tu as mis à l'instruire et à profiter de tes études... je ne sais ce que je pourrais te refuser. Parle donc, que veux-tu ?

Sébastien se demandait s'il dormait ou s'il était éveillé. Ses yeux se portaient à droite et à gauche, regardant tantôt la figure épanouie de son maître, tantôt les élèves qui lui souriaient d'un air radieux. Il ne pouvait s'imaginer que ces encourageantes paroles lui fussent adressées, et que ce qui le concernait pût être aussi agréable aux autres.

— Allons, courage, Sébastien ! lui dit Villavicenzio ; le maître est satisfait de toi. Demande ce que tu aimes le mieux ; un beau ducat tout neuf ? assurément le senor Murillo ne le refusera pas.

— Un ducat ! s'écria Pedro... fi donc ! dix ducats à la bonne heure !

— Vingt, ajouta Gaspar ; mon père t'en donnera vingt bien volontiers !

— Oh ! oh ! tu te montres bien généreux avec ma bourse, mon fils ! Mais soit, je ne resterai pas en arrière, fit Murillo avec un sourire de bonté sur les lèvres. Allons, Sébastien, continua l'illustre peintre, tout en observant le visage de son esclave, sur lequel les exhortations des jeunes gens ne semblaient pas produire la moindre impression. Chacun ici répond, toi seul tu te tais, et c'est toi cependant que j'interroge. Voyons, la récompense dont ils parlent te convient-elle ? c'est à toi de décider. Je suis content de ton œuvre, mon ami ; je suis enchanté de son exécution, de la douceur, de la hardiesse de ton pinceau, de l'habileté que tu as déployée dans l'emploi des couleurs... en un mot, elle est admirable. Le dessin pourrait être plus correct, mais l'expression en est parfaite et réellement divine. Tout ce que tu demanderas, je te l'accorde, pourvu du moins que cela soit en ma puissance.

— Oh ! mon maître, mon maître... non, je ne l'ose pas ! s'écria Sébastien, en élevant vers lui ses mains jointes. Mais à ses lèvres ouvertes et frémissantes, sur lesquelles les mots arrivaient brisés et expirants, à l'éclat extraordinaire de ses yeux, au gonflement des veines de son front où étincelait le génie, on comprenait clairement que son cœur formait un vœu, dont la frayeur seule arrêtait l'explosion.

— Ah çà ! es-tu fou ? dit Gaspar. Pourquoi ne pas répondre lorsque mon père t'en prie ?

— Parle donc, insista un autre. Demande de l'or !

— Non, demande plutôt de beaux habits ; tu es bien fait, joli garçon ; ils t'iront on ne peut mieux.

— Messieurs, fit Villavicenzio, je crois deviner ce

que Sébastien préfère; son désir serait d'être admis au nombre des élèves du *senor* Murillo.

Un rayon de joie vint illuminer un instant les traits du jeune mulâtre.

— S'il en est ainsi, explique-toi, mon enfant, dit Murillo du ton le plus cordial.

— Et surtout demande une place avec un beau jour, observa Gonzalez, dont le chevalet occupait le point de l'atelier le moins avantageusement éclairé, attendu qu'il était le moins ancien des élèves.

— Eh bien, est-ce là ce que tu ambitionnes? reprit Murillo.

Sébastien secoua la tête.

— Non? remarqua Murillo un peu surpris.

— Sébastien, fit Gaspar, mon père est dans un de ses bons moments; tu peux tout espérer de lui; demande-lui donc ta liberté.

Au même instant, Sébastien proféra un cri de joie et d'anxiété tout à la fois, et tombant aux genoux de Murillo: « La liberté pour mon père! » s'écria-t-il. Il n'en put dire davantage... les pleurs étouffaient sa voix.

— Et ta liberté, à toi, tu n'y songes donc pas? fit Murillo.

Sébastien courba la tête et réprima un soupir.

— La liberté de mon père avant tout, *senor*!

— Eh bien, mon ami, que ton père soit libre et toi aussi! s'écria Murillo, qui hors d'état de cacher son émotion, se pencha vers Sébastien, le releva et le pressa tendrement sur son cœur.

Des sanglots, qui semblaient venir du coin le plus reculé de l'atelier, éclatèrent aussitôt; tous les yeux se tournèrent de ce côté; c'était le vieux nègre qui pleurait à chaudes larmes.

— Vous êtes libre, Gomez! dit Murillo en lui tendant la main.

— Libre, pour vous servir pendant toute ma vie, maître! répondit Gomez, et il s'agenouilla devant le grand peintre.

— O mon maître! mon excellent maître! c'est tout ce que le bonheur de Sébastien lui permit de dire.

— Sébastien, reprit Murillo en se tournant de son côté, ton pinceau m'a prouvé ton talent, ta conduite me prouve la sensibilité de ton cœur; et ces deux qualités réunies font le véritable artiste. Dès aujourd'hui, je t'adjoins au nombre de mes élèves.

— Votre élève! moi! oh! non, c'en est trop! s'écria Sébastien. Moi, le fils d'un nègre! un mulâtre! un esclave! votre élève!

— Devant Dieu il n'y a point de nègres, de mulâtres ni d'esclaves! répliqua Murillo, transporté d'un saint enthousiasme. Tous les hommes sont égaux à ses yeux; pourquoi en serait-il autrement avec moi?

— Mais tous ces jeunes seigneurs! dit Sébastien, en jetant un regard craintif sur les assistants.

— Nous nous féliciterons tous d'avoir un pareil camarade, fut la réponse unanime.

— Et moi, je t'appellerai mon frère, ajouta Gaspar, qui s'était approché pour lui serrer la main.

— A merveille, mon fils, dit Murillo. Et s'adressant de nouveau au jeune mulâtre: Sébastien, continua-t-il, mon fils l'accepte pour son frère, dès lors il faut que je sois ton père! Combien je me sens heureux! J'ai fait plus que des tableaux, j'ai fait un peintre; car

ton nom passera avec le mien à la postérité et ta gloire couronnera la mienne! Un jour l'histoire t'appellera le mulâtre de Murillo!

Ce pronostic s'est réalisé. Sébastien Gomez est bien plus connu sous ce nom-là que sous son nom de famille. Admis parmi les élèves de Murillo, il devint plus tard l'un des peintres les plus éminents que l'Espagne cite avec orgueil.

Bien des particuliers à Séville sont fiers de posséder des tableaux sortis de l'atelier de Sébastien Gomez; mais ses plus beaux chefs-d'œuvre se trouvent dans les églises de cette capitale. Ce sont, une madone avec l'enfant Jésus, un saint Joseph, une sainte Anne, un Christ à la colonne, avec l'apôtre saint Pierre couché à ses pieds et implorant son pardon.

Gomez fut le plus célèbre des élèves de Murillo. Comme son maître, il se distingue par le vif éclat du coloris, par la grâce du dessin, par le naturel du style, par les belles teintes de la chair et une profonde entente des effets de l'air et de la lumière. Il ne survécut que peu d'années à Murillo et mourut en 1689 ou 1690.

(Traduit de l'allemand.)

Courrier de Paris.

Tout le monde constate, ainsi que je l'ai fait dans mon dernier *Courrier*, la fièvre dansante à laquelle Paris a été en proie pendant cette première moitié de carême. On s'effraie peu généralement de l'opinion des rigoristes et des foudres qu'ils semblent prêts à lancer, et chacun explique à sa manière le retour de fantaisie carnavalesque de la société parisienne. Un journal spécialement consacré aux faits et gestes de l'aristocratie élégante et heureuse du monde parisien, à l'appréciation des choses qui intéressent en France ce que les Anglais appellent *high life*, la haute vie, le *Sport* en un mot, se livre à propos des bals de carême aux réflexions suivantes :

« Paris et Rome sont deux villes modèles pour se tirer d'affaire au milieu des obligations contradictoires de plaisir et de piété qui leur sont imposées; les bals et les devoirs de religion sont suivis en ce moment par nos gens du monde avec une égale ponctualité. Nous ne parlons pas du cercle restreint des personnes dont l'austérité logique n'admet aucune composition; nous les laissons dans les hauteurs d'orthodoxie où elles se tiennent, pour nous occuper de celles qui sans être dix-huitième siècle, ne se piquent d'être ni méthodistes, ni puritains. C'est le grand nombre. Tous appartiennent à la vie élégante et de loisir, à la fortune, à l'aristocratie du nom, aux positions élevées; c'est la partie vitale de notre Paris. Eh bien ceux-là s'arrangent à merveille. Dans la journée ils sont sérieux et graves, ils vont aux offices; le soir ils deviennent aimables, légers, coquets, ils se rendent aux concerts, aux bals, aux *raouts*. La société anglo-française fait cause commune avec les salons semi-philosophes, la société russe se règle d'après les usages des salons sérieux.

» Chaque année ces obligations contradictoires se renouvellent, et chaque année, les difficultés se résolvent par d'ingénieux expédients. C'est aujourd'hui comme il y a vingt ans. Les jeunes femmes qui sont au bal, si la fête tombe un mardi, un jeudi et un vendredi, ont bien soin de ne pas figurer au buffet parce que pour elles l'abstinence maigre commence à minuit. Les danses sont rangées par catégories: il y a des danses maigres et des danses grasses; la valse est réservée pour les jours gras; les quadrilles sont toujours maigres. »

Un très joli bal a été donné la semaine dernière chez M. Edouard L... Que ces quatre salons de dimensions variées à la suite l'un de l'autre étaient brillants! Que cette serre riche de camélias et d'arbustes qui clôt la perspective de cette longue suite d'appartements, offrait un coup d'œil charmant aux reflets des lustres!

Ne croyez pas en effet, qu'il suffise d'un bel hôtel, bien décoré, d'un choix d'invités, d'un bon orchestre, de rafraîchissements à profusion pour qu'un bal soit parfait. Non, il y a un génie invisible qui préside aux fêtes et qui décide de leur sort. Serait-ce les bonnes façons du maître de la maison? Serait-ce l'effet de certaines lois d'unité qui ont été scrupuleusement observées dans l'ordonnance de la soirée? je ne sais, mais le fait est réel et toujours est-il que le dernier bal du petit hôtel de la rue de l'Oratoire est certainement au nombre de ceux qui appartiennent à la liste des réunions élégantes de cet hiver.

Les jolies femmes y étaient en nombre, les toilettes prestigieuses. On a beaucoup admiré madame Péreire pour sa grâce personnelle, son irréprochable élégance, et cela sans tenir compte du mérite de son immense fortune. Tout ce qu'on peut rêver de plus charmant et de meilleur goût se trouvait réalisé dans la mise de madame la baronne Roger : c'était une robe de gaze blanche à double jupe. La jupe de dessus, taillée à grandes dents de loup, avait pour ornement des dentelles noires et blanches, des galons d'or et de légères bandes de velours noir. Au sommet de chaque dent était placé un nœud de dentelles et de fleurs des champs, d'où jaillissait un diamant. Toutes les parties de la robe reproduisaient des nœuds d'une légèreté idéale, d'une richesse princière, répondant harmonieusement à la splendide broche qui brillait au corsage. « Mon Dieu, que c'est joli, dit une dame en regardant ce bijou; comment appelez-vous ce genre de broche? — Un coquelicot, répondit madame la baronne Roger. — Ah! reprit la dame, ces sortes de fleurs ne sont pas communes dans nos champs, elles ne doivent venir que dans les campagnes de Golconde. »

Dans la même soirée, madame R... a produit, comme partout, une grande sensation de beauté. Madame R..., qui est de son nom mademoiselle H..., portait une robe de gaze blanche à quatre volants, brodée or, rouge et noir, dans le goût tunisien. Deux épauettes ruchées reliaient le dos et le devant du corsage. Madame R..., quoique parisienne, ressemble à un de ces rares types andalous que le génie de Vélasquez a fait entrer dans la tradition des arts. Elle a beaucoup de cette magnificence de physionomie qui caractérise madame la comtesse de Castiglione, seulement elle est brune. Madame Berg... et madame R..., placées l'une à côté de l'autre, rehaussaient leur mutuelle beauté par le contraste accusé de leur physionomie. C'était comme les premiers plans d'une toile de Winterhalter, que complétait un essaim de jeunes et jolies personnes, parmi lesquelles on remarquait mesdemoiselles Leveson, et une toute charmante jeune personne, mademoiselle B..., dont les traits fins et délicats, le teint pur et éclatant la font ressembler aux modèles des plus délicieux pastels de Latour.

La mi-carême a été fêtée dans tous les quartiers de Paris avec beaucoup de gaieté et surtout beaucoup de bruit. Le froid rigoureux qui régnait n'a pas empêché les voitures de masques légèrement vêtues de se promener dans Paris au grand ébahissement des bourgeois tranquilles.

Maintenant à la fièvre dansante a succédé la fièvre philharmonique. Il n'y a pas d'heure de la journée et du soir où tout Paris ne soit à entendre le concert de M. Pierre, de M. Jacques ou de M. Antoine, de qui le nom est affiché depuis trois semaines chez tous les marchands de musique et sur un grand nombre de murailles qui n'en peuvent mais. La salle Herz, la salle Sainte-Cécile, la salle Beethoven, la salle Pleyel retentissent continuellement des harmonies les plus étranges et dois-je dire aussi les plus variées! Je n'en sais trop rien, car il est notoire que tous ces concerts ont

entre eux une grande analogie. Citons pourtant quelques noms d'élite : Mademoiselle Mattmann, une pianiste classique, et aussi madame Szarvady (mademoiselle Clauss), une autre pianiste éminente, ont partagé les honneurs de la première quinzaine avec M. Litoff, un pianiste et symphoniste anglo-allemand qui a été le lion masculin du carême musical. Nous avons entendu M. Lecieux, M. Bottesini, M. Godefroy, M. Horace Poussard, un jeune violoniste qui s'annonce bien, M. René Douay, un violoncelliste qui promet et tient déjà, mademoiselle Joséphine Martin, et une infinité d'autres; voici venir bientôt M. Sivori, M. Batta, deux favoris du dilettantisme parisien et toute une pléiade de pianistes, de chanteurs et de cantatrices. Les deux frères Lionnet, qui savent si bien charmer et amuser en même temps, ne s'annoncent que pour le milieu du mois d'avril.

Avant cette fin de saison, nous allons avoir les matinées et les soirées de musique sacrée pendant la semaine sainte; le Conservatoire, plusieurs salons, le Théâtre-Italien annoncent déjà leurs concerts spirituels. Le Pré Catelan, de son côté, prépare une solennelle inauguration de la saison de 1858, laquelle aura lieu le mercredi, 31 mars, premier jour de Longchamp, par un magnifique concert spirituel. Le même programme sera répété le jeudi et le vendredi saint, ainsi que le dimanche de Pâques. Cette année, comme l'année dernière, c'est au Pré Catelan que sera le rendez-vous des grandes toilettes, des beaux équipages, de toute la fleur enfin de l'aristocratie des élégances parisiennes. Le public retrouvera avec plaisir dans cette délicieuse promenade son orchestre d'élite, sa spirituelle et ingénieuse magicienne, mademoiselle Anguinet, ses exquises petites marionnettes en possession d'un répertoire nouveau, son curieux et instructif appareil de pisciculture modèle, ses merveilleux massifs de fleurs et d'arbustes, ses corbeilles de plantes variées avec un goût charmant; le tout en attendant les prodiges et les enchantements nouveaux que l'imagination féconde et si heureusement douée de M. Ernest Ber, l'heureux directeur, prépare pour le théâtre des Fleurs.

Les théâtres lyriques ont eu aussi leur petit accès dans la fièvre générale de musique. Après la reprise de la *Perle du Brésil*, dont je vous ai parlé et dont le succès a pris de très grandes proportions, le dilettantisme parisien a eu une bonne fortune de haut goût qu'il a due au Théâtre-Italien; c'est la représentation d'un opéra bouffe de M. le prince Poniatowski, sous le titre de *Don Desiderio*. Le héros de cette bouffonnerie est un pauvre diable qui, avec la meilleure volonté d'être utile et agréable à tous, devient nuisible et insupportable par suite de ses maladresses. Ce type d'homme malencontreux existe sans doute, mais il est loin d'être comique et surtout d'être musical. Cependant, l'auteur de la partition a écrit sur ce sujet une musique pleine de verve, de mouvement et d'inspiration, bien qu'elle ne se distingue pas par une grande originalité de forme. Parmi les morceaux les plus applaudis et les plus saillants, il faut citer un air chanté d'une façon exquise par Mario au second acte, un duo et un final excessivement remarquables. Zucchini, aussi bouffon qu'il est possible, dans le principal rôle, Corsi et madame Salvini Donatelli, concourent avec Mario à l'ensemble d'une exécution très satisfaisante.

Enfin la *Magicienne* a fait son entrée à l'Opéra le 17 mars, ainsi qu'on l'avait annoncé. On a dit que l'exactitude était la politesse des rois, les directeurs de théâtres, ces rois éphémères, tiennent parfois à prouver qu'ils possèdent cette politesse-là à défaut d'autres; tel s'est montré le directeur de l'Opéra en tenant parole au public. La *Magicienne* aura eu au moins cette qualité d'être venue à terme; mais on sait qu'il en est de même quelquefois de certains enfants mort-nés. Ce n'est pas qu'il n'y ait des morceaux d'une certaine valeur dans la partition de M. Halévy, mais ils ont le tort de se manifester un peu trop tard, c'est-à-dire vers le milieu du quatrième acte.

Quoi qu'il en soit, voici à peu près la donnée sur laquelle M. de Saint-Georges, l'auteur des paroles, a composé son livret.

Une ancienne légende du moyen-âge lui en a inspiré l'idée. C'est celle de la fée Mélusine, dont la tradition populaire s'est si bien conservée dans le Poitou, qu'aujourd'hui encore, dans le voisinage des ruines du château de Lusignan, les paysans voient la célèbre magicienne sous toutes les formes, et croient à sa présence dans le corps des reptiles. Aussi, sont-ils glacés d'épouvante et d'effroi à l'aspect d'un serpent ou d'une simple couleuvre. On sait, en effet, que, selon la tradition, Mélusine était changée en serpent, le samedi, pour avoir tué son père, et que son mari, l'ayant vue un jour sous cette forme, la fit enfermer pour toujours dans le souterrain de son château de Lusignan.

C'est sur cette fable que Jean d'Arras, le secrétaire du duc de Berry, frère de Charles V, composa, sur l'ordre du roi, pour la distraction de la duchesse de Bar, son roman de *Mélusine*, célèbre parmi les romans de chevalerie.

Dans la pièce de M. de Saint-Georges, Mélusine n'est pas changée en serpent, ce qui eût été fort difficile, sinon impossible dans un opéra; mais elle est d'une beauté remarquable pendant la nuit et d'une laideur horrible et repoussante pendant le jour.

Nous sommes dans le château du comte de Poitou. Blanche, sa fille, attend avec impatience le retour du chevalier René de Thouars, son fiancé, parti pour aller combattre en Palestine. On sonne à la tourelle du château. C'est un vieillard, un voyageur qui arrive de bien loin et qui vient apporter à la jeune fille l'heureuse nouvelle de l'arrivée de celui qu'elle aime. René doit être au château le lendemain au point du jour. Il doit camper la nuit, avec ses hommes d'armes, dans la forêt qu'habite Mélusine. Dieu fasse qu'il ne s'y laisse pas séduire par les charmes de la magicienne, car son amour donne la mort.

La scène change et nous transporte dans la forêt. La nuit est profonde. Mélusine, éprise d'amour pour le chevalier, apparaît à René pendant son sommeil et lui inspire une passion violente. Elle va l'attendre dans son manoir; mais, au lieu de celui qu'elle aime, elle reçoit la visite du seigneur Stello, un personnage étrange, qui a l'air de venir plutôt de l'enfer que du ciel. Ce Stello est, en effet, le diable. C'est lui qui, sous les traits d'un pauvre voyageur, s'est introduit chez le comte de Poitou et a pu voir un jeune page soupiner vainement pour sa fille.

Stello connaît l'amour de Mélusine pour René. Il lui rappelle ses serments. Elle avait juré d'être à lui en échange de sa puissance infernale. Mélusine ne veut pas renoncer à son amour pour le chevalier, malgré les menaces de Stello. Dès lors, la guerre est déclarée entre lui et la magicienne.

Cependant René arrive au château du comte. Mais, il y est poursuivi par le souvenir de la fée qu'il a vue en rêve. Tout se prépare pour son mariage avec Blanche. Au milieu de la fête, une magicienne se présente avec un nombreux cortège et avec tous les attributs de son ministère pour dire à chacun son horoscope. Elle se montre un instant sans voile au chevalier qui reconnaît en elle la beauté idéale dont l'image lui est apparue dans la forêt. Mélusine lui donne rendez-vous à minuit dans les jardins du château. Là, elle met en œuvre tous ses artifices pour lui faire croire à l'infidélité de Blanche, sa fiancée. Pendant qu'on voit la jeune fille en prières dans son oratoire, Mélusine la fait apparaître à son balcon recevant les tendres hommages du jeune page qui l'adore. René voit même le page pénétrer

mystérieusement chez sa fiancée. Plus de doutes: il est trompé, trahi. Lorsque Blanche se présente à lui, il la repousse et lui reproche son infidélité. Désormais, tout est rompu dans leurs projets, tout leur bonheur est détruit. René consent à ne pas maudire celle qu'il a tant aimée, si elle-même consent à faire l'avoué d'une trahison dont elle n'est pas coupable. Blanche fait de vains efforts pour convaincre René de son innocence. Enfin, brisée par la douleur, elle avoue en présence de tous une faute qu'elle n'a pas commise, décidée qu'elle est à aller finir le reste de ses jours dans le cloître.

Mélusine triomphe pour le moment de Stello. René lui appartient. Elle l'entraîne dans ses jardins enchantés.

Mais son triomphe ne sera pas de longue durée. Pendant qu'elle savoure avec son nouvel amant les plaisirs les plus enivrants, Stello paraît. Si Mélusine ne veut pas renoncer à René pour être à lui, il la démasquera aux yeux du chevalier; il lui apprendra son nom et sa naissance et la lui montrera à la clarté du jour dans son épouvantable laidéur. En effet, au nom abhorré de Mélusine, René reste anéanti; son amour se change en haine, lorsqu'il apprend que c'est grâce à son art diabolique qu'il a pu croire à l'infidélité de sa fiancée. Enfin, le changement subit de la belle figure de la magicienne en un visage livide et hideux le fait fuir d'horreur.

René retourne auprès de sa fiancée déjà enfermée dans le cloître. Il lui demande pardon de son égarement. Touchée par le repentir, Mélusine vient aussi demander à Blanche le pardon de son crime. C'est elle qui entrera dans le cloître pour y consacrer sa vie à Dieu. Stello paraît une dernière fois et veut s'opposer à l'accomplissement de sa pieuse résolution. Il sent que sa proie va lui échapper pour toujours. Ses efforts et sa puissance se brisent contre le rosaire que lui présente Mélusine, et il est englouti dans les flammes de l'enfer.

Le mariage de Blanche et de René est béni. On chante des cantiques d'actions de grâces, et Mélusine expire entre les bras de Blanche et de René qui implorent pour elle la clémence du ciel.

Ainsi que je l'ai dit, les trois premiers actes sont un peu froids, pour ne pas dire à peu près nuls; on ne peut guère y signaler qu'une ballade d'une bonne couleur fantastique et les deux duos de Mélusine et de Stello. Au quatrième et au cinquième actes, un chœur de femmes, une belle scène d'amour de Mélusine et de René, deux trios d'une harmonie aussi ingénieuse que puissante, les couplets charmants dits par madame Lauters-Gueymard et la grande scène finale relèvent la partition et font regretter que l'ouvrage ne commence pas par les deux derniers actes.

Tel est à peu près cet opéra, qui a été exécuté avec beaucoup de talent par Bonnebée et par mesdames Lauters-Gueymard et Borghi-Mamo.

Les décors et la mise en scène produisent de l'effet, bien qu'il y ait lieu de signaler çà et là quelques négligences et une absence presque permanente d'originalité et de style.

Il me reste à peine assez de place pour mentionner le succès très littéraire et très mérité aux Variétés du *Pays des amours*, jolie comédie en cinq parties de M. Edouard Plouvier, très bien jouée par mesdemoiselles Alphonsine et Judith Ferreyra, MM. Ambroise et Candéilh; et à l'Ambigu, le *Martyre du cœur*, drame en cinq actes de MM. Victor Séjour et Brésil, que Laferrière, Castellano, mesdames Page et Camille Lemerle jouent d'une façon très touchante.

Julien LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

Plus de deux...
se prévenant à lui...
Méd. Diversité...
une habitude...
elle qu'il a...
d'une tradition...
de vous...
Etc. les...
aller...
ment de...
en...
à de...
mes...
bonne...
démontre...
mais...
r dans...
de...
laine...
qu'il a...
apparemment...
que...
sive...
si...
se...
elle...
platement...
à lui...
brissent...
dans...
est...
et...
à...
autres...
mais...
une...
Melle...
sances...
un...
complexes...
la...
que...
a été...
me...
réussent...
quelques...
d'organisme...
pour...
les...
de...
M. Edward...
Mlle...
Castellani...
après...

John...
Mlle...



